LA

# REVUE DE PARIS

112795

HUITIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1901

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1901

481 t.p.

GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
1901

8e Année. N° 21. 1er Novembre 1901.

# LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

| | | Pages. |
|---|---|---|
| **Jean Carol** | *Le Bagne. — I.* | 1 |
| **V. Blasco-Ibáñez** | *Terres maudites* (3e partie) | 31 |
| **Gaston de Ségur** | *Impressions de Norvège* | 76 |
| **Pierre Lehautcourt** | *Le Commandement en 1870* | 95 |
| **Paul de Rousiers** | *La Marine marchande aux États-Unis* | 125 |
| **Jacques Bizet** | *L'Illusion sentimentale* | 147 |
| **Georges Gaulis** | *Le Sultan comme financier* | 193 |
| **Romain Rolland** | *Saint-Saëns et « les Barbares »* | 208 |

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

LONDRES. — T. FISHER UNWIN. 11. Paternoster Buildings. E. C.

# LIVRES NOUVEAUX

**NOTES ET SOUVENIRS (1811-1894)**
par **Victor Duruy.**

Commencée presque avec le dernier siècle, achevée peu de temps avant sa fin, l'existence de Victor Duruy fut consacrée tout entière à la refonte de l'éducation nationale. Presque toutes les réformes accomplies de nos jours furent préparées par Victor Duruy, et, jusqu'à la fin, il fut un travailleur infatigable et, comme il dit lui-même, un « vieillard opiniâtre au travail ». On trouvera dans ces deux intéressants volumes l'histoire de sa vie, racontée par lui-même en ses moindres détails, et c'est en même temps l'histoire de la France au XIXe siècle. Les grands événements de 1830, de 1848, de 1870, dont Victor Duruy fut le témoin, sont présentés et jugés dans ce livre avec une sincérité et une clairvoyance admirables : l'amour de la vérité, l'amour de la liberté, l'amour de la patrie animent partout les moindres pages. Aucune renommée n'est plus pure que celle de cet homme qui fut vraiment un bon serviteur du pays et mit de l'honneur dans sa maison.

**MARIANNIC**, par **André Theuriet.**

C'est une œuvre charmante que ce petit roman de *Mariannic*, un des plus émouvants récits que nous ait donnés M. André Theuriet. Une grande tristesse, mais aussi une grande douceur, s'exhale de ces pages harmonieuses et discrètes. M. André Theuriet nous montre en sa préface sous quelle impression de mélancolie rêveuse il fut amené à concevoir et à écrire ce petit roman où il a voulu, du moins « faire revivre pendant une heure la délicate et captivante image de la Cornouaillès d'autrefois ». Quelques jolies pages sur Morgat, et une courte nouvelle *Corentine* complètent ce volume où s'évoque la vieille terre d'Ar-mor, avec son religieux amour de la tradition et son intime poésie.

**L'ÉCOLE ROMANTIQUE EN FRANCE,**
par **G. Brandes,**
traduit sur la huitième édition allemande par **A. Topin.**

L'œuvre maîtresse de M. Georges Brandes, l'illustre critique danois, est assurément cette étude sur « les courants directeurs de la littérature au XIXe siècle » où l'auteur s'efforce d'esquisser la psychologie de l'Europe depuis le commencement du siècle jusqu'en 1848. L'ouvrage que M. A. Topin vient de traduire et que nous présente M. Victor Basch dans une substantielle introduction forme le cinquième volume des « Courants directeurs de la littérature au XIXe siècle. » Peut-être le lecteur français trouvera-t-il que l'étude de M. Georges Brandes sur l'École romantique en France manque un peu de plan; mais l'ouvrage du critique danois est le seul tableau d'ensemble que nous ayons du romantisme français, et il est impossible de ne pas admirer la puissance, la finesse, la pénétration de ses analyses et la profondeur de ses vues.

**ŒUVRES COMPLÈTES DE PAUL BOURGET**
**ROMANS, III.**

La belle édition des œuvres complètes de M. Paul Bourget en est maintenant à son cinquième volume. Après les deux volumes de critique, *Essais de psychologie contemporaine*, *Études et Portraits*, que nous avons signalés ici même, trois volumes de romans ont paru. On y peut relire *Cruelle Énigme*, *Un Crime d'amour*, *André Cornelis*, *Mensonges*, *Physiologie de l'Amour moderne*, et dans le volume le plus récent, *le Disciple*, *Un Cœur de Femme*, c'est-à-dire toutes ces œuvres maîtresses dont chacune a grandi le nom de M. Paul Bourget. Ces beaux romans sont demeurés célèbres : en les relisant dans l'ordre où ils furent publiés, on les comprend mieux, on les voit, pour ainsi dire, naître l'un de l'autre, et on arrive ainsi, doucement, sans surprise, aux dernières œuvres de M. Paul Bourget : elles apparaissent comme préformées dans certains passages de ses premières.

**LA MORT DE LA REINE,**
par **Frantz Funck-Brentano.**

On trouvera dans ce livre, qui s'intitule en sous-titre *les Suites de l'Affaire du Collier*, « la destinée ultérieure des personnages qui furent mêlés à l'intrigue ; on y verra par quel enchaînement de circonstances Marie-Antoinette fut conduite à l'échafaud. » Depuis Napoléon, méditant à Saint-Hélène sur les événements de la Révolution, tous les historiens modernes les mieux informés ont pensé que la reine était morte victime de cette mystérieuse affaire. M. Pierre de Nolhac, l'historien le plus autorisé de Marie-Antoinette, s'est rangé à cette opinion. M. Frantz Funck-Brentano la corrobore à son tour par une foule de documents inédits, dont une grande part lui fut communiquée par M. Alfred Bégis, l'érudit secrétaire de la Société des amis des livres. M. Frantz Funck-Brentano a su les mettre en œuvre et les présenter au public avec cette merveilleuse habileté qui a fait le succès du *Drame des Poisons* et de *l'Affaire du Collier*.

**MARIAGES D'AUJOURD'HUI**, par **Madame Lescot.**

Il y a trois mariages dans ce livre, celui d'une Américaine avec un prince de cinquante ans, celui d'une jeune millionnaire avec un brillant député sans fortune et celui de Maurice d'Erlanges avec Christiane Gérard. L'auteur nous a présenté dans ce joli roman quelques-uns des ordinaires mariages modernes. L'œuvre est intéressante, alerte, découpée en scènes rapides, et les personnages sont attachants. Madame Lescot a su nous les rendre tous sympathiques, ou presque tous. Peut-être, à de certaines minutes, leur âme n'est-elle point tout à fait pure de calculs ; ils sont prudents, mais ils sont loyaux et bons. On les aime et on aime ce livre honnête qu'on peut hautement recommander.

de
in-
cri-
des
me,
eut
dré
no-
is-
ces
le
ans
ans
end
'un
ans
aul
ées

en
la
ent
ai-
fut
di-
la
les
ait
re.
isé
on,
on
ont
par
So-
k-
é-
eté
de

ot.
ne
ns,
nt
ges
té
res
te,
n-
us
ns.
me
ils
On
ut

# LE BAGNE

## I

Lorsque, envoyé pour étudier sur place les progrès de la colonisation libre en Nouvelle-Calédonie, je débarquai à Nouméa, ma curiosité se tourna d'abord vers le Bagne. Ne me l'avait-on pas dénoncé comme le principal obstacle à la mise en valeur des richesses de ce beau pays? C'était une raison suffisante pour me faire désirer d'examiner de près le fonctionnement d'une institution dont, naguère, le criminalisme économique et philanthropique se promettait merveilles. Et puis, malgré ce que j'avais entendu dire des conditions particulières d'existence qui s'offraient à nos transportés dans la plus douce des colonies, le Bagne gardait à mes yeux toute son horreur légendaire.

D'une conduite rapide à travers mille ou douze cents prisonniers formant des groupes silencieux dans les demi-ténèbres d'une maison centrale, j'avais bien conservé, avec le souvenir d'une odeur insupportablement fade, je ne sais quel malaise — pitié et dégoût — qui me hantait au moindre rappel; mais cette geôle étroite, dépourvue de malfaiteurs sans célébrité dans le crime, ce morne atelier de chaussons, ce n'était pas le Bagne. Cela ne vous avait point l'affreux prestige dont je parais, en imagination, la grande Géhenne d'outre-mer!

1er Novembre 1901.

Le spectacle qui m'attendait ici devait se hausser, je n'en doutais pas, au niveau des visions dantesques. Sous la livrée commune[1] qui crée artificiellement l'égalité dans l'infamie, sous la vague ressemblance donnée à toutes les têtes par le rasoir, sous l'empreinte pareille et beaucoup plus sûre que les mœurs du Bagne finissent par imprimer aux physionomies les plus diverses (au bout de quelque temps ils ont tous un air de famille...), c'était l'anonyme légion de bandits que la rhétorique administrative désigne par cette métaphore : « l'élite de l'armée du Crime ». C'était la bonne moitié (l'autre se trouvant en Guyane) du contingent de révoltés atteints par nos lois et frappés des peines les plus graves; tout ce qui, depuis trente-cinq ans, avait approché de l'échafaud ou, par une exception clémente, en avait redescendu les degrés. C'était le flot d'écume incessamment formé chez nous et charrié par paquets au delà des mers bleues, sur un lointain rivage, — pour s'y clarifier, selon l'utopie qui a prévalu, — en réalité pour y croupir dans la putréfaction finale. C'était « l'Enfer pénal », avec ses « cercles de supplice » — rhétorique déjà citée; — et j'allais y voir se débattre dix à douze mille réprouvés, parmi lesquels — d'après la moyenne probable de nos erreurs judiciaires — une vingtaine, peut-être, d'innocents...

Le Bagne, où je savais qu'on me laisserait pénétrer, où vraisemblablement je recevrais des confidences, m'offrait aussi tout le mystère de ses dessous, tout l'inconnu de sa franc-maçonnerie abominable, tous les phénomènes de la vie anormale qui commence au delà de la mort sociale pour une multitude d'êtres appartenant encore à l'humanité; et je ne songeais guère à me défendre contre cette attraction plus ou moins saine.

Enfin, je ne dédaignais pas le frisson d'un tête-à-tête quasi posthume soit avec quelque illustre déchu de la haute vie, soit avec un notoire « sujet » de la criminalité impulsive. D'aventure, à la cour d'assises, j'avais entrevu tel fripon pittoresque, chauffeur d'argent qui dérailla pour avoir voulu

1. Elle se compose d'une blouse et d'un pantalon en toile à sac et d'un chapeau en paille de pandanus.

imprimer trop de vitesse au train de nos mœurs financières, tel monstre inquiétant qui dut de conserver sa tête à l'impossibilité où l'on se trouva de discerner le mobile de son forfait. Peut-être les reverrais-je ici... Faudrait-il qu'on me les désignât? Les reconnaîtrais-je de moi-même? M'apparaîtraient-ils sous un autre jour, et me sentirais-je porté à les juger avec plus d'indulgence?...

J'aiguillonnais de mille questions mon attente fiévreuse, par une mauvaise habitude de voyageur enclin à escompter ses émotions. Toutefois, quelque distance qui pût s'établir entre mes conjectures et la réalité des choses, je restais persuadé que, vu de près, le Bagne garderait, dans ses grandes lignes, la physionomie formidable que je lui avais attribuée. Après ma banale visite à un asile de prisonniers sans importance, j'allais entrer dans le séjour de la damnation sociale, et je ne doutais pas d'en emporter un peu plus de respect pour les hautes œuvres de notre Justice.

Aussi, en mettant le pied sur cette terre d'épouvantements, ma première parole fut-elle : « Où sont les forçats? » — Je disais les « forçats », un vieux mot littéraire tombé en désuétude, et je le prononçais presque à voix basse.

Quelqu'un me répondit, de l'air du monde le plus dégagé :

— Les *condamnés*? Vous êtes au milieu d'eux. En voici un qui va vous porter vos bagages, moyennant l'honnête pourboire. Tout à l'heure, à l'hôtel, au café, chez le coiffeur, aux bains, vous serez servi par la même engeance. Dès demain vous pourrez entrer en relations commerciales avec des transportés concessionnaires ou avec des relégués ayant boutique sur rue. Chez beaucoup de particuliers, chez tous les fonctionnaires, dans le palais du gouverneur, dans les villes et dans les bourgades, à la campagne, dans les usines, dans les mines, dans les centres de colonisation les plus peuplés, dans les coins de brousse les plus solitaires, vous vous frotterez à l' « élément pénal ». Ici, le Bagne est partout. Il est intimement mêlé à la population saine ; il est assis à nos foyers. N'allez pas croire qu'il s'impose : au contraire, nous sollicitons ses faveurs. En attendant le jour où il faudra se passer de lui, nous faisons ensemble assez bon ménage. Il empoisonne la colonie, mais il nous rend une foule de ser-

vices. C'est lui qui nous procure les ouvriers et les domestiques dont nous avons besoin, lui qui pourvoit à nos plaisirs. Ce soir, s'il vous est agréable d'entendre un peu de musique, vous viendrez avec nous au concert que nous donne la fanfare de la Transportation.

Forçat assigné comme jardinier chez le Gouverneur.

La société d'un homme qui montrait ce tour d'ironie particulier aux esprits libres me parut extrêmement précieuse en pays colonial. Du reste, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il s'intéressait à moi et qu'il viendrait assez volontiers au secours de mon innocence. Je fis donc appel à ses lumières, le priant de m'épargner les faux pas les plus dangereux dans la voie d'enquêtes où j'allais m'engager. Et d'abord je souhaitai qu'il me développât amplement cette étrange assertion : « Ici, le Bagne est partout », qui venait de m'ouvrir un jour inattendu sur la vie calédonienne.

*
* *

A la table du *bar* où un garçon d'assez jolie figure nous servit l'affreux *whisky-soda* importé d'Australie et devenu la liqueur favorite des Calédoniens de bonne compagnie, M. X..., très aimablement, me dépeignit le milieu où j'allais vivre pendant quelques mois.

— Vous pensiez voir le Bagne cantonné dans une partie plus ou moins grande de notre île, et vous vous imaginiez qu'ici les malfaiteurs au pouvoir de la Justice étaient, comme en France, séparés des honnêtes gens? Vous ne savez pas ce que c'est qu'une colonie pénitentiaire et vous n'avez aucune idée des phénomènes sociaux qui sont propres à la Nouvelle-Calédonie. Le « bagnard », comme nous disons, — il faut entendre par ce mot tant le libéré que le condamné en cours de peine, — ne nous apparaît pas, à nous, sous l'aspect émouvant que lui donne la fraîcheur du crime. Il n'est plus qu'une unité de travail dans les cadres essentiellement administratifs de la Transportation, ou l'une de ces scories humaines que la chiourme rejette au vagabondage sur les grandes routes de l'île, une fois la dette payée. Dans les deux cas, cet être que vous avez retranché de votre population fait partie de la nôtre. A-t-il, au delà des mers, hanté de cauchemars cinq millions de lecteurs? — ici, sa figure se noie aussitôt dans la masse de l'élément pénal. Un Jack l'Éventreur venant résider parmi nous exciterait à peine quelque curiosité; la plus sensible de nos femmes ne frissonnerait pas à sa vue. Sans doute, dans une certaine mesure, ces fauves se trouvent réduits à l'impuissance, et nous le savons; mais, avant tout, il y a la grande habitude. Songez donc! depuis trente-cinq ans le Bagne est chez nous, ou plutôt, nous sommes chez lui. Ce long frottement a fini pas arrondir les angles. Je ne dirai pas qu'on soit allé jusqu'à se comprendre, mais on s'est arrangé. Voyez l'Assignement! Ce contrat de louage en vertu duquel, moyennant une légère redevance, le Bagne se dessaisit de certains de ses pensionnaires pour les mettre au service des particuliers, est vraiment une chose admirable. Comme elle montre bien la souplesse de l'homme,

l'inconsistance des préjugés et la relativité des principes! En France, vous donnez la chasse aux cambrioleurs : ici, nous les installons comme domestiques dans nos demeures. L'une des maisons de Nouméa où l'on mange le mieux a pour cuisinier un empoisonneur. Le forçat M..., condamné à per-

Forçats assignés comme cuisiniers au service de particuliers.

pétuité pour avoir étranglé son propre enfant au berceau, remplit, chez un de mes amis, l'office de nourrice sèche : on n'a d'ailleurs qu'à se louer de sa sollicitude pour les bébés des autres. Le spécialiste qui me fait la barbe maniait naguère le couteau : aujourd'hui c'est le rasoir, et tous les matins je lui abandonne ma gorge tranquillement. Il est propre, a la main légère; il est « pour le travail fignolé ». Les écritures, la comptabilité d'un des plus importants magasins de la brousse sont tenues par un faussaire vraiment

scrupuleux. Dans le laboratoire d'analyses d'une grande exploitation minière, un anarchiste, qui fut « propagandiste par le fait », manipule les substances chimiques avec le souci d'un savant philanthrope à la recherche d'une découverte bienfaisante pour l'humanité. Chez nous, la profession de cocher est essentiellement bagnarde : que cela ne vous empêche pas de monter en voiture. Quand vous irez, au nord de l'île, visiter les mines de cuivre, un assassin, chargé de dérouler le câble de la benne, tiendra votre vie suspendue sur un puits de mille coudées : n'en soyez pas plus ému qu'il ne convient ici ; vous feriez sourire. Je pourrais multiplier les exemples, mais cela m'entraînerait loin. Sachez qu'en général les assignés s'acquittent fort bien de leur service. Le Bagne est peut-être le plus sûr des bureaux de placement. C'est rare quand il reçoit des reproches de sa clientèle. Vous ouvrez de grands yeux ; encore un peu, vous allez croire aux miracles que la Transportation se flatte d'opérer? Réservez votre jugement, et d'abord ne perdez pas de vue qu'à la moindre peccadille les assignés sont privés des avantages de leur situation de faveur et réintégrés à la Collective, c'est-à-dire rendus à la vie en commun, à la surveillance constante du garde-chiourme abhorré. Voilà toute l'explication de leur bonne conduite. Encore en a-t-on vu qui, après avoir mis le temps nécessaire à gagner l'absolue confiance de leurs employeurs, les ont volés et au besoin assassinés pour se procurer les moyens d'une évasion confortable. Avec ces excellents domestiques il y a toujours, comme avec les mauvais que vous avez en France, un certain aléa[1].

Vivement intéressé par ces révélations, j'en voulus savoir davantage, et je pris le parti d'*interviewer* à fond mon obligeant documentateur.

— A vivre ainsi dans la compagnie des forçats, il doit vous arriver de glisser sur la pente de la familiarité?

M. X... me regarda. Craignant de l'avoir blessé, je lui fis observer que la situation de l'assigné ressemblait singuliè-

1. « Le système de l'Assignement a toujours eu les préférences des colonies. . En 1892, la Chambre d'Agriculture de Nouméa demandait qu'il fût largement développé. En offrant en effet aux habitants pour un prix modique la main-d'œuvre des condamnés de première classe, qui est la plus productive, il leur

rement à celle de l'affranchi de Rome et que dès lors je pouvais m'attendre à le voir traiter de la même manière.

— Vous tombez dans une erreur déjà formulée, répliqua-t-il. Aucune comparaison n'est possible entre la tare de l'esclavage et l'infamie du Bagne. Il est malheureusement exact que quelques électeurs compromettent leur dignité civique jusqu'à boire avec les condamnés en service chez eux; de même a-t-on vu plus d'une femme libre s'égarer dans les bras d'un forçat : mais soyez assuré que ces oublis de toutes convenances ne se rencontrent que dans une certaine catégorie de colons, — la plus basse, celle qui a laissé de l'autre côté de l'Équateur non pas seulement les scrupules dont il faut se débarrasser pour venir vivre ici, mais bien tous les scrupules, de quelque nature qu'ils soient. Hormis ces exceptions, vous devez penser que notre contact de chaque jour avec les bagnards n'ôte rien au mépris qu'ils nous inspirent. Ce sentiment bien naturel se trouve d'ailleurs fortifié par un phénomène de mentalité calédonienne dont il importe que je vous instruise. Vous aurez ainsi la raison de certaines attitudes, de certains conflits incompréhensibles au premier aspect pour la candeur de votre âme métropolitaine. Sachez donc qu'il n'est pas de pays sous le ciel où l'on se méprise plus ardemment qu'ici entre les éléments divers dont se compose une population coloniale. Les angles pourront s'arrondir quand le Bagne sera parti : c'est probablement sa présence qui tient en éveil les susceptibilités et qui aiguise dans l'âme de chacun le besoin qu'on a de sa propre estime. Or, il y a un moyen facile de s'estimer beaucoup, c'est de beaucoup rabaisser autrui. D'abord, toute la race blanche s'accorde à mépriser les habitants de couleur, sans distinction pour les métis qui, eux, considèrent avec un inexprimable dégoût les créatures de Dieu franchement jaunes ou noires. Entre blancs, on distingue de nombreux degrés de mépris, selon le rang et la fortune, les aristocraties coloniales se constituant assez vite — à côté de la noblesse de l'île Bourbon, qui a des rejetons

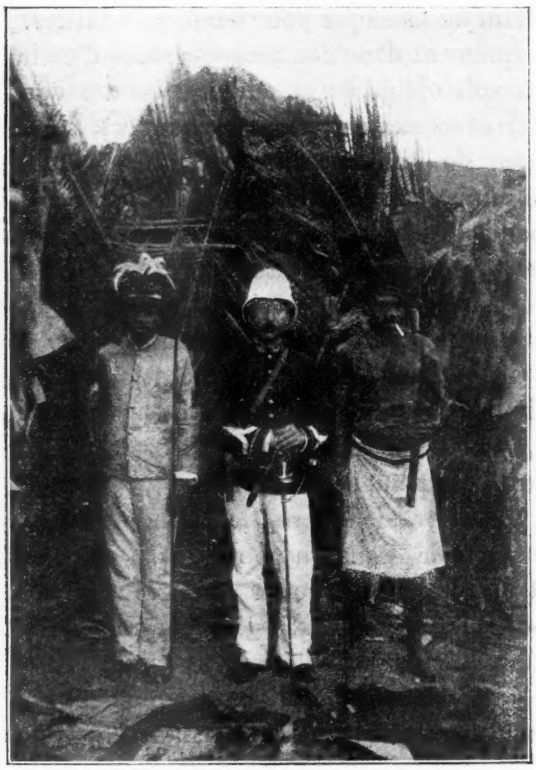
permet de réaliser d'importantes économies. L'Administration y voit aussi une source appréciable de revenus, en même temps qu'elle se débarrasse du souci de l'entretien des condamnés. » *De la Transportation*, par Francis Brouilhet. Paris, Arthur Rousseau, 1899.

dans tous les pays chauds. Le petit colon libre, vivant précairement sur son lot de terrain à cultiver, fut longtemps un objet de mépris pour le plus humble des fonctionnaires qui émargent au budget de l'Administration pénale. L'immigrant qui apporte ici des allures de libre penseur, fût-il très honnête homme, ne saurait prétendre à l'estime du missionnaire calédonien — d'autant plus ardent à défendre son influence qu'il la fonda, dans le principe, au prix de son sang. Nous avons encore le mépris du libéré enrichi (oiseau rare) pour son camarade resté miséreux. Mais le plus intense de tous est peut-être celui du Canaque pour les forçats blancs. L'indigène souffre énormément dans son amour-propre d'esclave honnête lorsqu'il se voit obligé de cohabiter avec des condamnés ou de travailler avec eux soit sur les chantiers, soit aux mines, soit au foyer de l'homme libre. Connaissant bien cet état d'âme, l'Administration sait en tirer parti pour ses œuvres de police. Quand un condamné s'évade, on lui met des Canaques aux trousses avec licence de le ramener mort ou vif.

— Les évasions sont-elles fréquentes ?

— Environ cinquante par mois, dont une ou deux suivies de succès. Il y a deux degrés dans l'évasion. D'abord, la fuite à travers la brousse où l'on rencontre la complicité des libérés ; puis, tant pour ces derniers, astreints à la résidence temporaire ou perpétuelle dans l'île, que pour les échappés du camp, l'évasion définitive, la grande aventure sur mer dans un canot volé, dans un pétrin, dans une auge à porcs, dans tout ce qui peut flotter au gré des courants pour aboutir — neuf fois sur dix — au ventre des requins. Lors donc qu'une évasion à l'intérieur est signalée, en avant les Canaques ! Le gendarme qui les accompagne peut se fier à leur instinct, car ils ont une connaissance approfondie de la brousse et de ses cachettes. En ces occasions, on peut être témoin de stratégies aussi pittoresques et plus émouvantes que celles de la chasse au calicot pour la capture des bœufs sauvages. Tout est permis au noir sur la personne du fugitif blanc. On lui donne son heure de vengeance légale contre un individu de la race qui vint un jour le déposséder ; et cette institution a pu servir de soupape à l'esprit de révolte, naguère assez vivace dans quelques centres indigènes. Malheur donc

au poursuivi si l'âpreté de la poursuite vient à réveiller trop impérieusement chez le nègre calédonien le goût de la chair humaine ! Sur cette pente-là, tout son mépris pour le gibier de bagne ne l'arrêterait point. Mais le Canaque d'aujourd'hui sait de plus en plus, dans ces circonstances, retenir sa fringale : contribuable, il connaît la valeur de l'argent ; or, il touche vingt-cinq francs de prime quand il ramène l'évadé à peu près intact. En général, il se contente d'y goûter, discrètement.



Surveillant militaire entre deux Canaques de la police indigène.

— Votre échelle des mépris calédoniens réjouit ma philosophie, plus blasée que vous ne pensez par le spectacle des travers sociaux constatés ailleurs. Je serais curieux de savoir si on la retrouve dans les bas-fonds du Bagne ?

— Certes ! Et c'est même là qu'on peut observer les plus

curieuses nuances de ce sentiment. Il faut entendre comment les transportés — souvent orgueilleux de leurs crimes — parlent des malfaiteurs sans vrai tempérament que sont les relégués[1] ! Du reste, tout le monde, ici, considère ces derniers comme la pire espèce bagnarde, et il n'est pas un employeur qui n'aime mieux avoir affaire à un transporté qu'à un *trappiste*. « Trappiste » est le terme de mépris sous lequel on désigne ces messieurs ou ces dames de la Relégation. Il va sans dire toutefois que les trappistes individuels se mettent fort au-dessus des trappistes collectifs ; et si votre curiosité vous fait interroger les êtres immondes qui grouillent dans cette extrême sentine du Bagne, vous aurez encore l'étonnement d'entendre les hommes parler avec indignation des femmes qui sont leurs consœurs. Peut-être au fond éprouvent-ils quelque jalousie de ne pouvoir, comme les transportés, aspirer à leur main. Quant à la haine du bagnard pour le garde-chiourme, elle se double d'un mépris, parfois justifié, dont vous pourrez vous amuser à chercher et à définir les causes. Enfin, de compagnon à compagnon, dans la même catégorie administrative de forçats, il se rencontre des espions, — des *bourriques*, en argot pénal ; et rien n'égale le mépris des condamnés dignes de ce nom pour leurs faux frères, si ce n'est celui que proclame l'universalité des bagnards pour la population libre de la colonie. Voici un propos qui court les chantiers du Bagne : « Tous les honnêtes gens fixés dans cette île y sont venus par terre. » J'ai entendu un libéré dire à un fonctionnaire qui avait épuisé son crédit chez les fournisseurs : « Moi, j'ai payé ma dette ; avez-vous payé les vôtres ? » Le mot eut du succès.

— Tous les bagnards ont-ils cette arrogance ?

— Non. La plupart, au contraire, cachent leur vraie pensée sous une attitude humble et obséquieuse. Le Bagne, bain de culture de tous les vices, est une grande école d'hypocrisie. On y fait toutes les grimaces, même celles du repentir. L'œil du plus hardi criminel y devient sournois et fuyant. Le front

1. La Transportation, instituée par la loi de 1854, est applicable aux faits qualifiés crimes et ne peut être prononcée pour moins de cinq ans. La Rélégation, instituée par la loi de 1885, s'applique aux délictueux récidivistes dans les conditions que nous expliquons plus loin. C'est une peine perpétuelle.

contracte un certain pli qui dit l'inquiétude des surveillances, la peur d'être deviné dans ses projets d'évasion ou autres desseins secrets. Et ce trait, une fois acquis, on l'a pour toujours. L'employé qui vient de nous servir est plutôt joli garçon, n'est-ce pas? Observez ses gestes, ses yeux, sa ride significative. Je ne le connais point, mais je suis sûr que c'est un libéré. Il est difficile de s'y méprendre quand on a un peu de séjour en Nouvelle-Calédonie. Quelques gaillards d'une trempe exceptionnelle ont réussi pourtant à nous donner le change. On vous parlera du forçat Grolet, une façon de Rocambole qui, ayant réussi à s'évader, se confectionna un état civil bien en règle et s'installa tranquillement à Nouméa, où il se donna comme ingénieur chargé par un groupe de financiers d'étudier les ressources industrielles du pays. Déguisé à miracle, ses manières élégantes lui ouvrirent les salons du « Gouvernement ». Une imprudence, qu'il eût pu s'épargner, le fit reconnaître par son ancien garde-chiourme au moment où il allait se marier avec une jeune et riche veuve[1]. Plus d'un cas analogue s'est produit et se produira. De sorte que, dans cette ville, malgré notre constante méfiance et la subtilité de notre flair, nous sommes exposés à donner nos filles à des forçats en cours de peine, sachant conduire un cotillon[2]. Nous sommes donc toujours sur le qui-vive à l'endroit des bagnards, non pas par crainte pour nos existences qui, du moins dans la ville, sont très peu menacées, mais par ménagement pour notre amour-propre. Et c'est même une chose bizarre de voir avec quel soin nous évitons de coudoyer en public les espèces que nous tolérons dans l'intimité du foyer. Les mœurs de la rue sont curieuses à observer ici. Tel libéré qui se conduit bien, qui reçoit chaque jour les bonnes paroles,

1. M. Paul Mimande, dans son livre *Criminopolis*, a spirituellement raconté cet épisode.

2. Le dernier scandale de ce genre a eu pour héros le forçat Ebstein. Ce condamné possède une certaine fortune. Des complices lui ayant fait venir une grosse somme d'argent qu'ils tenaient à sa disposition, il s'évada du pénitencier et, comme Grolet, s'introduisit dans la meilleure société nouméenne, mena la vie à grandes guides. Ses folles prodigalités attirèrent enfin l'attention sur lui. Peut-être eut-il des maîtresses trop curieuses. On devine le dénouement. Mais, à la suite de cette aventure, en réintégrant l'île Nou, Ebstein put se flatter d'avoir échangé des poignées de mains avec tout ce que Nouméa renferme de *select*.

les encouragements familiers de son employeur, rencontre celui-ci et le salue : si l'employeur est un homme libre, il gardera son chapeau sur la tête; on ne salue pas un libéré. Voilà pourquoi vous verrez chez nous tant de coups de chapeau qui ne sont pas rendus ! Il va sans dire qu'un condamné en cours de peine, vêtu de son uniforme, n'a pas le droit de saluer. Les distances, qui, dans la maison, se rapprochent par nécessité, sont jalousement maintenues en plein air et en tout lieu banal. Au restaurant, au bar, vous pouvez accepter d'être servi par un « trappiste » ; mais vous ne vous mettrez pas à la même table qu'un libéré consommateur. A la promenade, même sélection instinctive : la population libre ne hante pas les mêmes avenues que les libérés. Ce soir, à la musique, vous pourrez vérifier mon renseignement. Je vous ai dit que presque tous les cochers de Nouméa sont passés par le Bagne et qu'on s'en accommode assez bien ; mais, entre le siège et l'intérieur de la voiture, il y a un abîme : il a donc fallu renoncer à doter la ville d'un tramway, parce que les voyageurs libres n'auraient jamais voulu s'asseoir sur les mêmes banquettes que des libérés. Peut-être aurons-nous bientôt un chemin de fer. Si l'exploitation ne veut pas faire faillite, il faudra construire des wagons pour les colons honnêtes qui méprisent les libérés, pour les employés de la Pénitentiaire qui méprisent les colons, pour les blancs qui méprisent les *malabares*[1], pour les malabares qui méprisent les Canaques, et peut-être pour les Anglais qui méprisent vaguement tout le reste de l'espèce humaine.

— Personne, chez vous, ne s'amuse à noter ces piquants traits de mœurs ?

— Je ne crois pas. Nous sommes trop vite blasés. Même, à force de vivre dans une atmosphère paradoxale, en arrivons-nous quelquefois à ne pas nous apercevoir des choses les plus énormes. Au cours de sa première tournée dans l'île, un gouverneur dévot, assistant aux offices d'une église située en territoire pénitentiaire, s'avisa que les jeunes filles — « les vierges », pour me servir de son expression — alter-

1. On donne le nom de Malabares à tous les mulâtres d'origine bourbonienne, réputés hindous, et, par extension, à tous les métis.

naient le chant des psaumes avec les forçats : il en fut estomaqué et fit cesser ce « scandale » auquel personne, pas même le curé, n'avait pris garde. Tenez, dans ce pays de criminels, la dynamite court les rues. Il s'en fait un grand commerce pour la pêche, partant une grande fraude. Croyez-vous qu'on s'en inquiète? Nullement. Les magistrats eux-mêmes n'y ajoutent pas la moindre importance. A toutes les audiences correctionnelles comparaissent un ou plusieurs détenteurs illégaux de dynamite : ils en sont quittes pour des peines insignifiantes, — quelques francs d'amende, huit jours de *carabousse*. « Carabousse » est un mot que nous avons emprunté au Bagne, car vous pensez bien que l'argot de ces messieurs a un peu filtré dans notre langage. Les journaux les plus académiques de Nouméa ne font pas difficulté d'insérer des annonces en langue verte. A côté de polémiques brillantes et quelquefois courtoises entre publicistes locaux, on peut lire des entrefilets où certains entrepreneurs offrent du travail aux libérés en se servant de l'idiome qui, sans doute, les persuade le mieux[1]. Après tout, les employeurs ont besoin d'ouvriers et les journaux ont besoin d'annonces. C'est ici le lieu du monde où l'on sait le moins de qui l'on peut avoir besoin. Il faut se ménager toutes les clientèles, même les plus méprisables, et parfois faire appel aux services de ceux dont on voudrait le plus pouvoir se passer. Un jour, chez un de nos industriels, on ne parvenait pas à ouvrir certain coffre-fort qui venait d'arriver d'Australie. Tous les serruriers de la ville s'y étaient essayés en vain. « Adressons-nous au Bagne ! » insinua quelqu'un. Pressenti, le commandant du pénitencier de l'île Nou envoya aussitôt un de ses pensionnaires, le nommé Gentiale. Celui-ci entra, le sourire aux lèvres, dans la maison où, pour la circonstance, l'accueil

1. Voici un échantillon de cette publicité topique :

« Les mecs qui en mouillent pour gratter dans le cobalt et qui sont à la coule pour le boisage, n'ont qu'à radiner à Koumac, ils y dégotteront du turbin et seront carmés comme des Autrichiens.

» Six linvés par jour le premier marquet.

» Le deuxième marquet sept linvés pour les bates, ceux qui n'en promettent pas.

» Affure avec la camelote du store.

» S'adresser sur les lieux à Koumac, son gnase ne marche pas pour les passages. »

le plus affable lui était ménagé, et je crois superflu de vous dire que, sous ses doigts de fée, le coffre céda instantanément.

» ... Ce sont là choses calédoniennes, — reprit mon interlocuteur après une pause employée à rassembler quelques souvenirs, — et sans doute faut-il aller en Guyane pour en observer d'analogues. Toutefois, il y a ici plus d'éléments divers que là-bas, par suite plus de mélange et une plus grande variété de tableaux. Tenez, voulez-vous un joli motif d'aquarelle... pour un moraliste? Nous avons dans la brousse un cabaret, assez mal fréquenté comme d'ailleurs tous les établissements de ce genre. Actuellement, trois fillettes sont confiées par leurs familles respectives à la garde de la patronne, une certaine veuve L. M..., épave de quelque groupe de petits colons venus un jour pour s'enrichir. Comme il n'y a pas d'école dans le voisinage, c'est un client, un vieux libéré, qui fait la classe et donne l'instruction religieuse aux trois petites pensionnaires. L'une d'elles est arabe, l'autre métisse, la troisième anglaise. Éclectique et passablement érudit, notre homme enseigne à la première le Coran, à la seconde le catéchisme catholique; pour la dernière il commente la Bible. Si cette donnée ne vous tente pas, en voici une autre. Un forçat est venu ici à l'âge de dix-neuf ans; il a fait sa peine, a été libéré, puis réhabilité. Redevenu « homme libre », il allait s'embarquer pour je ne sais où quand on s'aperçut qu'il n'avait pas satisfait à la loi militaire. Qu'à cela ne tienne! C'est bien assez d'une première escapade, on n'a pas envie de devenir déserteur. Vous vous imaginez qu'il fut envoyé en France pour être mis à la disposition de ses chefs? Pas le moins du monde. On l'incorpora bel et bien dans la colonie où il avait appris déjà l'obéissance et pratiqué une discipline peut-être plus douce que celle de la caserne. Le mieux est qu'il prit goût à son nouveau métier, devint caporal, rengagea. Maintenant, il fait un soudard accompli. C'est merveille de voir avec quelle brutalité il malmène les « bleus » et vous les colle « à la carabousse » quand ils ont l'audace de regarder de travers leur étrange supérieur.

— Vous m'intéressez prodigieusement. Faites-vous de

nombreux réhabilités, et ceux-ci ont-ils l'habitude de se fixer dans l'île?

— Naguère on abusait de la réhabilitation. Depuis qu'ils se sont aperçus que cette faveur devenait dérisoire, nos magistrats s'en montrent beaucoup plus sobres. L'Administration pénitentiaire fait tout ce qu'elle peut pour retenir dans la colonie les réhabilités, parce qu'ils sont autant d'exemples à l'appui de sa doctrine. Sous cette rubrique nous possédons, ici ou à Bourail, une dizaine de véritables braves gens. Ils appartiennent, en général, aux plus modestes couches sociales et restent besoigneux. On ne cite guère de cas de réhabilitation parmi les « intellectuels », — prêtres, notaires, ingénieurs, médecins, etc... ; moins encore parmi les dégénérés de l'aristocratie du sang.

— Vous avez beaucoup de noblesse au Bagne?

— Oh ! pas autant que dans les Conseils d'administration de Sociétés financières, mais enfin l'Armorial donne son petit contingent. Par exemple, dans cette catégorie, la femme est rare. Une comtesse authentique nous serait arrivée, dit-on, par le dernier bateau de relégués. Je me demande ce qu'on va faire de cette recrue. Presque toujours l'Administration trouve moyen d'utiliser les aptitudes de ses pensionnaires. Les gentilshommes, dans les divers pénitenciers, sont dévolus aux soins de l'écurie, ce qui ne les change pas beaucoup. Mais que faire de madame de T... P...? On ne peut pas bonnement lui confier une de ces écoles maternelles que dirigent nos admirables sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Ce sera donc une non-valeur pour l'Administration, à moins que, par une pensée délicate, on ne l'improvise garde-malade ou dame de compagnie d'une personne née. Vous croyez que je plaisante? Eh bien, vous visiterez Néméarah, — l'un des deux établissements où l'on élève avec un soin jaloux les enfants des forçats qui étaient pères de famille avant leur condamnation ou qui le sont devenus en Nouvelle-Calédonie. Vous y verrez un rapprochement aristocratique insoupçonné au faubourg Saint-Germain. Le directeur de la maison est un religieux du tiers-ordre mariste. Il appartient à une famille de la vieille roche française. Malheureusement, ce très saint homme, foudroyé par l'hémiplégie, n'a plus que quelques jours à

vivre. Sur sa chaise à tablette et à fond percé, un œil hors des paupières, incapable de mouvement, pathétique, affreux, il avale avec peine la bouillie qu'on lui ingurgite et reçoit tous les autres services que vous devinez en priant dans son for intérieur pour le « cousin » qui les lui rend. Ce dernier, reconnaissable à ses attaches fines, portant sa blouse en toile bise avec ce quelque chose qui ne s'acquiert pas, n'est autre que M. le comte de S... d'H..., auteur d'un double meurtre sur des membres de sa famille. Il y avait à remplir un rôle de sœur de charité auprès du noble ecclésiastique : le bagnard, fils des preux, fut tout de suite désigné par l'Administration pénitentiaire, qui a le sens des convenances.

— Comme il arrive dans toute collectivité d'individus, le Bagne doit avoir ses grotesques ?

— Assurément. On vous y montrera tous les types de la déchéance humaine : les monomaniaques, les fous, les bêtes brutes, les enragés, voire les plus doux crétins. De temps à autre l'assignement, la relégation individuelle, la mise en concession ou la libération — ces quatre portes de sortie du Bagne — enrichissent nos rues et nos chemins de nouvelles physionomies. On se dit : « Tiens, d'où vient-il, celui-là ? » Mais on ne s'interroge pas longtemps : la chiourme seule a pu façonner ces êtres louches ou lamentables ; elle les a marqués presque aussi infailliblement que si elle avait encore à sa dispositition le fer rouge d'autrefois. Dans le nombre il en est qui deviennent bientôt populaires par quelque trait particulier, — tel ce libéré marchand de légumes dont toutes les ménagères de Nouméa connaissent le cri (avant sa condamnation il était prêtre et professeur de théologie dans un grand séminaire) ; ou par une situation exceptionnellement bizarre, — tel ce relégué qui s'est fait assigner comme domestique chez sa propre femme, une vaillante créature venue de France librement dans l'île où son mari l'avait précédée et maintenant à la tête d'une bonne petite entreprise commerciale. Mais, dans cet ordre d'idées, vous verrez bien d'autres choses à Bourail, et de plus curieuses !

— Rencontre-t-on ici quelques survivants de la déportation politique ?

— La Métropole nous a repris les grandes figures qui, à

part deux ou trois, ont laissé chez nous de bons souvenirs. Un petit nombre d'anciens communards de deuxième ou troisième plan nous est resté. Certains d'entre eux ont réussi à se créer, en diverses branches d'industrie, des situations excellentes; mais, pour y parvenir, ils ont dû faire assez bon marché de leurs rêves égalitaires. Le dernier qui nous a quittés pour un monde meilleur était aubergiste à Bourail; il a laissé quatre-vingts mille francs en espèces. La plus vaste plantation de la colonie appartient à un ex-déporté. D'autres ont végété, s'intéressant à tout, même à la politique locale pourtant assez mesquine, et n'arrivant à rien. Ce sont les impénitents, les bavards. Quelques-uns, soit nécessité, soit bravade, ont fondé dans la brousse des foyers tellement invraisemblables qu'on s'en étonne même ici. Ces épaves de la tourmente de 1871 possèdent une physionomie propre qui n'est pas la facette la moins originale du prisme calédonien. L... C..., ancien lieutenant de vaisseau communard, tenait une auberge à La Foa, une auberge comme on n'en voit guère. Il disait aux clients qui venaient lui demander à manger de trop bon matin : « Vous attendrez; moi je me mets à table à onze heures »; à ceux qui ne trouvaient pas les chambres à leur goût : « Ma maison ne vous convient pas? votre tête me convient moins encore ». Par esprit d'opposition, il ne voulut jamais donner l'hospitalité au gouverneur. L'opposition au gouvernement et la guerre au prêtre sont toujours les passe-temps favoris du vieux déporté resté en exil. Tout dernièrement, dans le nord de l'île, j'ai assisté au mariage d'une charmante jeune femme avec un employé de la Société minière. Toute la noce se fit photographier sur le seuil d'une salle basse qui servit à la fois de mairie, d'église, de salle de banquet et de bal. Le tableau représente, formant un groupe sympathique autour des nouveaux époux, les parents, les amis, le prêtre, quelques Canaques, le forçat libéré attaché au campement comme maître-coq, et monsieur le maire, — ex-déporté à barbe grise — qui lance au « curé » des regards furieux. Ce que l'amnistie a tamisé chez nous constitue, en somme, un élément très honorable; l'écume de la Déportation a été remportée en même temps que les fortes têtes. Car, vous ne l'ignorez pas, il y a eu de l'écume, et de la plus fangeuse,

dans les « paquets » de communards. On a parlé d'ignobles trafics intervenus entre forçats de droit commun et forçats politiques dignes de s'entendre. Un fonctionnaire de la colonie ne m'a-t-il pas confié qu'un libéré lui avait offert de lui procurer une superbe améthyste provenant, disait-il, de l'anneau pastoral de monseigneur Darboy?...

— Les libérés doivent être légion dans votre doux pays?

— Naturellement, puisque les condamnés à moins de huit ans sont tenus d'y faire, après leur libération, un séjour égal à leur temps de peine [1], et que les condamnés à huit ans et plus sont obligés à la résidence perpétuelle. Ils rôdent chez nous par milliers. Comme il leur faut, pour habiter Nouméa, une autorisation renouvelable tous les trente jours et révocable *ad nutum*, ils se jettent presque tous dans la brousse. Ils y coudoient, non seulement les indigènes à qui ils vendent une eau-de-vie meurtrière, mais encore les condamnés assignés et ceux qui travaillent, par camps volants, aux mines ou aux routes. La brousse est la province la plus pittoresque du Bagne en plein air. Je vous engage à ne pas lier conversation avec les solitaires que vous pourrez y rencontrer. Il s'y commet beaucoup de crimes, sans parler de certains crimes d'amour, la liberté n'arrivant pas toujours à triompher des habitudes contractées au Bagne. Aussi les vagabonds de la brousse vont-ils généralement deux par deux et ne consentent-ils pas à se séparer quand on leur propose du travail : qui a besoin d'un seul ouvrier est obligé de louer le *couple*. Les rares qui ont su conserver ou reprendre des mœurs plus saines protègent assez volontiers la *respectability* de quelques veuves mûres, esseulées dans la campagne calédonienne. Quant aux vrais attentats — ceux qui mettent sur pied l'inénarrable gendarmerie de la colonie — ils ont toujours le vol pour mobile. Le produit du vol sert exclusivement : soit à s'évader en mer, ou à faciliter l'évasion à l'intérieur pour un *ami* en cours de peine; soit à satisfaire sa faim, — car, il faut bien le dire, l'absurde loi de la résidence forcée, combinée avec la juste méfiance des employeurs honnêtes, met la population toujours croissante des libérés dans une situation un peu précaire.

1. C'est ce qu'on appelle le « doublage ».

Que de libérés assassinent, s'entre-tuent eux-mêmes, pour quelques francs! Que de cadavres trouvés dans la brousse! Que de gens disparus! Il y en aurait bien davantage, n'était la prudente habitude que nous avons de voyager sans argent dans l'intérieur de l'île. Encore une particularité de notre pays. Nous payons les loueurs de chevaux et les aubergistes en signatures dont se portent garantes les principales maisons de commerce de Nouméa.

— Pourquoi qualifiez-vous d'« inénarrable » votre gendarmerie locale?

— Parce que je l'en crois digne. Voulez-vous un aperçu de l'énormité de son pandorisme? Elle avait déterminé une zone de vingt-cinq kilomètres de « rayonnement » autour de chaque poste. Or, comme par hasard, un intervalle de quinze kilomètres séparait les cercles d'action de deux postes... qui ne voulurent jamais franchir leurs limites respectives. Il en résulta que la zone intermédiaire fut élue par les malfaiteurs et que ceux-ci purent y opérer longtemps sans être le moins du monde inquiétés. Le gouverneur de la colonie eut beaucoup de peine à faire comprendre à ces doux agents du bras séculier ce qu'un pareil système de protection avait de défectueux.

— Puisqu'en principe la suppression progressive du bagne calédonien est, dit-on, décidée, les choses, vraisemblablement, ne vont pas tarder à changer d'aspect? Vous allez rentrer dans la banalité des mœurs coloniales déjà vues.

— Pas de si tôt! Nous avons contracté des habitudes qui éloignent de nous toute pensée de remède héroïque contre le fléau dont nous souffrons. Un jour, les immigrés anglais en Australie, justement indignés des résultats économiques et moraux donnés par la transportation, protestèrent en masse et sollicitèrent le rappel de tous les condamnés dans les prisons de la Métropole. Ils l'obtinrent, parce qu'ils avaient déjà prouvé, par leur courage, que la colonisation libre était la seule féconde. Contrairement, en effet, à une légende qui jouit encore de quelque crédit chez vous, la prospérité de l'Australie n'a commencé qu'à partir du jour où ce pays fut purgé de l'élément infâme et paresseux à qui l'État avait confié la mise en valeur d'une terre vierge et la tâche idéale de se

régénérer par le travail. Les colons calédoniens n'ont pas eu la même énergie : plus de trente années s'écoulèrent sans qu'ils songeassent à signaler au gouvernement français l'utopie que celui-ci avait reprise à son compte, juste au moment où l'Angleterre venait d'y renoncer. En majorité commerçants, ils avaient trouvé dans le personnel administratif du Bagne une clientèle toute faite, et, maîtres de leurs prix, ils redoutaient plutôt qu'ils ne souhaitaient l'arrivée de nouveaux colons libres parmi lesquels pouvaient surgir des concurrents. Le petit nombre, éleveurs et agriculteurs, estimèrent imprudemment qu'ils tireraient une main-d'œuvre abondante et à bon marché, d'abord des Canaques, ensuite des libérés obligés au séjour dans l'île et appelés à devenir de plus en plus nombreux : mauvais calcul, attendu que la population indigène s'est mise à décroître à vue d'œil et que les libérés ne donnent pas un véritable travailleur sur cent individus. Quant aux propriétaires de mines, au lieu de prendre dès le début le parti qu'ils ont adopté maintenant, c'est-à-dire de faire appel aux ouvriers libres des divers peuples disposés à l'émigration, ils jugèrent plus avantageux d'accepter les offres de la main-d'œuvre pénitentiaire. Longtemps, donc, nos colons s'accommodèrent de vivre par le bagne et avec le bagne, contribuant ainsi à l'autorité, au prestige de cette administration dont ils voyaient de près les erreurs et les fautes. L'immigration saine resta presque nulle, la tare de la colonie devint légendaire et put sembler indélébile. Même aujourd'hui, après la faillite avérée d'une institution qu'il aurait fallu dénoncer plus tôt, après tout le mal qu'elle a fait à la colonie, les Calédoniens ont de la peine à rompre avec la source impure de tant de commodités et de bénéfices. Beaucoup d'entre eux qui prétendent souhaiter le définitif exode du Bagne n'envisagent pas sans inquiétude le moment où le dernier forçat sera parti. Peut-être n'ont-ils pas tout à fait tort, car, ce jour-là, il faudra se débrouiller comme de simples Australiens. Or, nous manquons, en général, d'initiative et d'esprit de solidarité. En attendant l'avenir incertain, nous avons, quoi qu'on dise, le bagne dans la peau, et nous ne faisons pas l'effort qui serait nécessaire pour l'éliminer bravement. Depuis que la Pénitentiaire calédonienne sait

que ses jours sont comptés, elle multiplie ses offres d'assignements : tout le monde s'y précipite. Pendant ce temps, des ouvriers libres arrivant de France sollicitent sans trop de succès des places de domestiques. A dire le vrai, dans un pays où elle est encore assez rare, l'honnêteté a plus d'exigences que l'infamie, et cela donne à réfléchir aux ménages économes ; mais j'insiste sur notre trait dominant et je n'hésite pas à dire que si nous recherchons encore les services du condamné en cours de peine, c'est, le plus souvent, malgré nous, d'instinct, par l'habitude invétérée que nous avons du Bagne. Que voulez-vous ! tout jeunes, nous avons joué « au bagnard ». C'est ici le jeu de l'enfance, comme chez vous on joue « au soldat ». Un revolver à la ceinture, l'air bourru, le gamin qui fait le garde-chiourme conduit son camarade, enchaîné à la façon des condamnés de la catégorie dite dangereuse. Le revolver est en bois ; la chaîne, en ficelle. Et le petit surveillant d'enfler sa voix, tandis que le petit forçat, comme il sied, hausse les épaules et murmure des menaces de mort.

La journée tirait à sa fin. Devant la terrasse du bar où nous étions assis, entre un magistrat de couleur et un ancien forçat réhabilité devenu propriétaire de mines assez considérables, défilaient en voiture, conduites par d'ignobles cochers, des femmes très élégantes et, pour la plupart, jolies. Dans ce pays de lumière et d'air sec, où rarement la chaleur vous accable, où l'on aime et pratique les sports, le croisement de notre race avec l'anglo-saxonne a donné des fruits savoureux. Autant la femelle canaque est répugnante à voir sous ses traits de singesse mafflue, autant la Calédonienne blanche, au profil de faon, m'apparut svelte, souple, douée de mouvements gracieux et attirante par sa fierté gentille. L'équipage du gouverneur passa, suivi de près par celui du directeur de l'Administration pénitentiaire. Puis quelques amazones, flirtant avec de corrects cavaliers. C'était l'heure vraiment délicieuse où l'aristocratie nouméenne va faire sa promenade de chaque jour à l'anse Vata, — un paysage de rêve, une oasis de banians gigantesques, de cocotiers et de grandes fleurs tropicales, située sur la mer à une petite lieue de la ville. La brise

marine, imprégnée de l'arome des niaoulis, cette brise calédonienne que respirent quinze mille bagnards et qui est peut-être le souffle le plus agréable et le plus salubre de la Nature entière, nous fouettait mollement le front.

— C'est singulier, dis-je à mon compagnon, comme ce pays ressemble peu à un lieu de supplices ! Sans doute, cette brise hypocrite emporte-t-elle au large, sur des étendues où il n'y a plus d'échos, les grincements de dents, les cris de rage et de douleur qui s'élèvent de vos pénitenciers !... Car, enfin, j'imagine que tout le Bagne n'est pas dans vos maisons ? J'ai entendu parler de forçats en cellule, de forçats à la boucle, voire à la double boucle, de camps disciplinaires, de mille sévérités dont l'application ne ressemble pas à l'existence de condamné quasi libre que vous venez de me dépeindre. Quand je pénétrerai dans les enceintes fermées du Bagne, vais-je donc avoir sous les yeux des spectacles aussi paradoxaux ?

— Vous en verrez d'atroces, d'immondes et de risibles ; mais tous, également, vous laisseront l'impression d'une énorme absurdité.

— Cependant, la loi de 1854...

— Elle n'est pas absolument mauvaise en soi ; mais, comme son application a été confiée à des cerveaux administratifs, elle n'a pas tardé à être détournée de son véritable objet, à ne plus avoir presque rien de l'esprit dans lequel elle fut conçue. Elle avait, d'abord et surtout, imposé au forçat, sous le nom de « peine », une dette sociale dont le paiement devait profiter aux intérêts généraux en créant dans certaines de nos colonies l'outillage qui leur manquait. Très subsidiairement, le législateur avait exprimé l'espoir que les condamnés se régénéreraient par le travail. En cela il se trompait, étant mal renseigné sur l'expérience anglaise de Botany-Bay et subissant la contagion d'une fausse philanthropie qui fut la queue du Romantisme. L'homme déchu ne se relève que par le labeur volontaire, non par le travail forcé. Toutefois, dans son but principal, la loi de 1854 était extrêmement louable et si, comme vous le verrez, la Transportation, en tant qu'outil économique, n'a pas donné de résultats sérieux, c'est la faute à un corps administratif qui n'a envisagé que ses intérêts

propres et n'a voulu servir que sa propre gloire. Ne perdez pas ceci de vue : le Bagne est avant tout une administration. Je ne dirai pas la plus routinière, car, au contraire, elle a fait preuve d'une imagination qui est allée parfois jusqu'à l'extravagance ; mais je dirai certainement la plus prétentieuse. Vous la jugerez sur l'étonnante psychologie qui préside à son classement des condamnés en trois catégories. Vous verrez quels hommes elle tient en cellule ou aux fers, à quels autres elle donne des récompenses et presque la liberté. Ignorant ou faisant comme si elle ignorait tout des antécédents de ses pensionnaires (il ne faut pas demander à un commandant de pénitencier pour quel crime tel forçat placé sous ses ordres a été transporté en Nouvelle-Calédonie : la plupart du temps il serait incapable de vous répondre), l'Administration pénale ne connaît que ses règlements. La valeur morale du condamné est jaugée, cotée, parafée selon le plus ou moins d'obéissance que le garde-chiourme en obtient. Et c'est avec cette base d'observation, qu'épousant et prenant à leur compte les illusions trop généreuses de certains criminalistes, une poignée de fonctionnaires — parmi lesquels on trouve de bonnes gens convaincus, mais aussi, plus nombreux, de simples pédants entêtés — ont voulu les faire passer dans la réalité, à grand renfort de méthodes scientifiques et d'expériences rationnelles. Frémissez, monsieur, il y a une « Science pénitentiaire ! » Vous ne saviez pas cela ? C'est que vous n'étiez pas mieux informé des choses du Bagne que des phénomènes de la vie courante en Nouvelle-Calédonie.

» Maintenant, conclut M. X..., je ne veux pas vous en dire davantage pour ne pas vous influencer. Puisque vous allez parcourir tous les services du Bagne, et, cercle à cercle, visiter un enfer d'où les damnés peuvent sortir, assure-t-on, avec des ailes d'ange, vous vous ferez vous-même une opinion sur la moralité de notre système pénitentiaire. Voulez-vous commencer par la fanfare ? A ce soir. Je vais précisément dîner dans cette excellente maison dont je vous ai parlé et qui a pour cuisinier un empoisonneur authentique : nous nous retrouverons au concert.

— Bien volontiers, lui dis-je, et merci pour votre obligeance.

*
* *

On faisait donc de la musique au Bagne?... Il y avait là, au premier aspect, comme une antinomie. Cependant, après réflexion, je trouvai assez naturel que des fonctionnaires voués à la pénible tâche de garder des forçats eussent cherché à se créer d'agréables délassements en dehors de leurs heures de service. Pourquoi n'eussent-ils pas, à l'imitation de ce qui se passe dans beaucoup de grosses maisons, formé entre eux un corps musical? C'est une très grosse maison que l'Administration pénitentiaire. Parmi les cinq cents employés qu'elle occupe en Nouvelle-Calédonie, il n'avait pas dû être malaisé de recruter quarante ou cinquante amateurs d'une assez bonne force; l'on n'avait eu certainement que l'embarras du choix. Ces sortes d'institutions sont d'ailleurs excellentes : elles resserrent les liens de la solidarité professionnelle, et servent de soupape au besoin d'idéal que tout petit fonctionnaire porte dans son esprit comprimé par la discipline.

Je me sentais pour ces musiciens inconnus le cœur plein de sympathie et d'approbation, car, très naïvement, je supposais que la fanfare du Bagne se composait d'exécutants pris dans le personnel de la Bureaucratie ou de la Surveillance. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, arrivé devant le kiosque de la Place des Cocotiers — une façon de jardin public où tout Nouméa vient respirer la fraîcheur du soir, — je constatai que la phalange philharmonique, chargée par définition d'adoucir les mœurs de la colonie, appartenait à « l'élément pénal »!

Le programme de l'audition avait été publié par les journaux; on le retrouvait épinglé à quelques arbres de la place. Par le choix des morceaux, il se ressentait de l'époque ancienne où le vieux virtuose préposé à la conservation du répertoire rompit toutes relations musicales et autres avec la Métropole pour placer ses talents — à perpétuité — sous la tutelle de l'administration pénitentiaire.

Grâce donc à ce vétéran, des œuvres que je croyais abolies — le *Premier Vol de l'hirondelle*, la *Perle d'Italie*, la *Rose de Péronne*, les *Fiancés de la mort* — se survivaient de l'autre

côté de la terre, et ce ne fut pas le moindre de mes étonnements. Si le programme retardait sur le goût du jour, l'exécution ne laissa presque rien à désirer : c'était celle d'une bonne musique de régiment, comme on en peut ouïr le dimanche, à la promenade, dans les villes de garnison. Un pareil résultat, chez des malheureux à qui les durs labeurs du Bagne devaient — pensais-je — laisser si peu de temps pour s'occuper de musique, me parut extraordinaire. Mais mon cicerone, toujours obligeant, m'expliqua que ces condamnés n'avaient pas d'autre tâche pénale que de cultiver leur spécialité d'art et qu'ils employaient, chaque jour, *les huit heures réglementaires de travaux forcés* soit à répéter leurs morceaux dans l'intimité, soit à les jouer en public.

Les répétitions ont lieu au camp de Montravel, à deux kilomètres de Nouméa, dans un préau planté de ces splendides mimosées tropicales qu'on appelle des *flamboyants* et qui, au moment de la floraison, toutes les fleurs étant en dessus, toutes les feuilles en dessous, forment de grands parasols rouges doublés de vert. Les auditions se donnent trois fois par semaine pour les promeneurs de la Place des Cocotiers, une fois pour les malades de l'hôpital civil. L'honorable fanfare prête également son concours aux bals du gouverneur, aux solennités municipales et à toutes les fêtes patriotiques. Du reste, ses programmes se terminent invariablement par *la Marseillaise,* et il faut reconnaître que les forçats de Calédonie exécutent l'hymne national avec beau coup de conviction.

Je passai cette première soirée à écouter l'étrange orchestre qui, en ressuscitant pour moi la musique d'Auber ou du prince Poniatowsky, ajoutait inopinément à mon trouble de nouveau venu sur une terre aussi lointaine la sensation d'un brusque retour aux lointains les plus reculés de ma vie. Le Bagne m'accueillant par un rappel de mes souvenirs d'enfance, à six mille lieues de l'endroit où celle-ci s'était écoulée — on sait quel merveilleux évocateur d'impressions oubliées est un air de musique retrouvé soudain, — voilà bien une des choses auxquelles je me serais le moins attendu. Rêvais-je?...

Mon compagnon s'amusait de ma stupeur.

— Reconnaissez, fit-il, que ces tréteaux éclatants de lumières, du haut desquels quarante escarpes, assassins, faussaires ou empoisonneurs vous envoient des flots d'harmonie, constituent un réel progrès sur les piloris où les criminels de jadis faisaient au public d'affreuses grimaces. Admirez l'aisance de ces condamnés tout pénétrés de leur fonction artistique et si bien conscients du plaisir qu'ils vous procurent.

Il ajouta :

— Remarquez la figure du chef. C'est un ancien prêtre, mélomane, auteur d'une couple d'oratorios et d'une multitude de viols *in utroque*.

Prêtre, en effet : il en avait gardé certains gestes professionnels, justifiant ainsi jusque sous la livrée du forçat le *Tu es sacerdos in æternum* de l'Ordination. Quelle inoubliable médaille! Au milieu des exécutants debout et rangés en cercle (aurais-je imaginé que le premier cercle de l'enfer pénal fût un cercle de musiciens?...), il agitait sa baguette de commandement avec un air d'autorité sournoise. Sous son front dépouillé, ses yeux furtifs lançaient de temps en temps, à droite, à gauche, un éclair noir; ses lèvres minces semblaient scellées; ses vieilles mains, qui donnèrent la bénédiction, étaient restées blanches et fines. Après chaque morceau, les musiciens se rasseyaient, s'adossaient à la balustrade du kiosque, en des attitudes nonchalantes d'artistes au repos, échangeaient des sourires au sujet de la défaillance d'un camarade parti à contre-temps, envoyaient un bravo discret au soliste qui venait de se faire applaudir. Habituellement, l'auditoire de ces concerts s'abstient de toute manifestation dans un sens ou dans l'autre; mais il y a des soirs où le brio du premier piston (variations avec reprises d'ensemble) triomphe de ce beau dédain. J'étais tombé sur un de ces soirs-là.

Toutes les apparences indiquent, chez messieurs de la fanfare, une discipline volontaire, puisant sa force dans le sentiment de la dignité corporative. Si deux surveillants les emmènent de Montravel à Nouméa, font la ronde autour du kiosque pendant la séance, et les reconduisent à Montravel entre dix et onze heures du soir, il faut voir dans cette habitude plutôt un rite qu'une précaution. Comme précaution ce serait

dérisoire. Que pèseraient deux hommes devant quarante forçats sur un chemin au bord de la mer, par une nuit sans lune?... On peut en dire autant de tous les surveillants militaires auxquels est confiée la garde des condamnés qui travaillent aux routes ou aux mines dans les solitudes de la brousse. On compte environ un gardien pour vingt-cinq ou trente ouvriers forçats : dans de pareilles conditions la docilité de ceux-ci ne peut guère s'expliquer que par la complaisance de ceux-là, et, s'il n'y a pas plus de révoltes parmi les groupes de condamnés, c'est qu'en réalité la garde qu'on monte autour d'eux ressemble beaucoup à une garde d'honneur. Donc, jamais de révoltes, ou très rarement. Et pourquoi se révolterait-on quand on a sujet d'être à peu près satisfait de sa condition? On cherche à s'évader (l'évasion n'est pas une révolte), parce que l'homme est ainsi fait qu'il préfère souvent une liberté famélique à un confortable servage; mais voilà tout, et les choses ne vont pas beaucoup plus loin, à part les cas de vendettas personnelles exercées sur des surveillants trop méchants. Aussi bien compte-t-on très peu d'évadés qui aient quitté le corps musical pour l'aventure de la brousse. On comprend que les élus de la fanfare pénitentiaire tiennent à y rester. A la longue, un lien se crée entre ces artistes et la société policée dont ils embellissent les loisirs. Quelques-uns, beaux garçons, ne sont pas insensibles au plaisir d'être périodiquement exposés aux regards d'une certaine catégorie de promeneuses; et les facilités du bagne en plein air sont assez grandes pour avoir permis à tel d'entre eux, désigné comme le héros d'un crime passionnel, des rapports intimes et suivis avec une nouméenne curieuse de sensations fortes. Enfin, — et cette raison doit dominer toutes les autres, — il y a dans la vie ordinaire beaucoup de métiers plus pénibles que celui qui consiste à faire de la musique huit heures par jour, au milieu des fleurs, sous les caresses d'une brise éternelle...

*
* *

Tel fut mon premier contact avec le Bagne, déjà si différent de la conception que je m'en étais faite. Mais je devais

marcher de surprise en surprise et n'arriver qu'au bout de quelque temps à m'expliquer la juste popularité dont jouit notre colonie du Pacifique parmi les criminels de haute et de basse volée. Il me fallut voir de mes propres yeux tout ce qu'il me restait à voir (un monde!) pour comprendre la sage hardiesse d'un malfaiteur de tempérament choisissant le chemin qui mène tout de suite à la transportation, de préférence à celui qui s'arrête à la maison centrale. Il me fallut toucher du doigt toutes les vérités dont l'énonciation m'avait d'abord laissé incrédule, pour me convaincre que, naguère, l'idéal du petit gibier de prison une fois entré dans l'engrenage des pratiques délictueuses consistait à mériter ce couronnement de carrière : la relégation en Nouvelle-Calédonie.

On sait, en effet, que le Bagne, depuis la loi de 1885, reçoit des relégués aussi bien que des transportés. Du jour où cette loi permit au magistrat de purger la métropole des « chevaux de retour » considérés comme incorrigibles, il y eut parmi ces derniers un mouvement d'émulation : ce fut à qui obtiendrait le plus tôt de changer sa précaire existence pour la tranquillité définitive et le pain assuré dans la plus riante des colonies pénitentiaires. Car les professionnels du crime, grâce à leurs fréquentations, aux correspondances qu'ils entretiennent, connaissent beaucoup mieux que nous les conditions de la vie pénale dans le monde entier, et il serait à souhaiter que les honnêtes gens fussent aussi exactement instruits des ressources qui les attendent sur tous les points du globe où l'émigration est possible. On n'est pas *transporté* pour moins de cinq ans : cette « peine » peut s'enlever du premier coup. On est *relégué* pour toujours : mais ce n'est qu'après avoir encouru plusieurs condamnations, — généralement sept, dont trois graves et quatre légères. Maintenant que j'ai vu ce qu'est le Bagne au pays canaque, je devine avec quel entrain les récidivistes du simple vol et du vagabondage, en possession de leur sixième chevron, durent s'élancer à la conquête du septième!

Ceux qui ont eu la chance d'entrer dans cette Terre promise peuvent s'en féliciter doublement aujourd'hui : depuis deux ou trois ans, tous les convois de condamnés sont dirigés sur la Guyane, — séjour malsain, impropre à exciter

le même zèle qu'autrefois parmi les candidats à la villégiature coloniale perpétuelle. Le paradis calédonien semble s'être à jamais refermé sur les malins qui ont su le gagner à temps.

Quant aux criminels qui s'exposent à la transportation, la pensée qu'ils iront désormais en Guyane et non plus en Nouvelle-Calédonie ne doit pas, j'imagine, leur être indifférente, car ce diable de climat modifie l'aspect des choses. Toutefois, c'est encore le Bagne, c'est-à-dire la vie en plein air, la vie au soleil ; et cela vaut toujours mieux que les murs d'une prison. Du reste, la Guyane a été beaucoup assainie depuis l'expérience de M. de Choiseul et celles qui sont venues après[1]. Aujourd'hui, de fort honnêtes Européens s'accommodent d'y vivre. En tout cas, nos bons criminels préféreront encore l'archipel du Salut et la presqu'île du Maroni à l'incarcération dans les tristes geôles de France. Ils savent qu'on n'y meurt pas nécessairement et qu'on s'en évade avec plus de facilité que d'ailleurs, — tout au moins avec plus de chances d'arriver au but, les terres étrangères y étant très voisines. Enfin ils savent qu'ils bénéficieront, tant au bagne guyanais qu'au bagne calédonien, — s'ils se montrent soumis et s'ils ne se trouvent pas dans les cas spéciaux qui vous désignent à des rigueurs ou à des précautions exceptionnelles, — d'une foule d'avantages, de récompenses et de faveurs dont la somme leur constituera (la tare d'infamie à part) un sort digne de faire envie à plus d'un travailleur irréprochable et malchanceux.

JEAN CAROL

*(A suivre.)*

1. Pendant vingt ans, de 1867 à 1887, l'Administration pénitentiaire n'a envoyé en Guyane que des condamnés arabes. Elle trouvait ce climat trop malsain pour les forçats d'origine européenne. Il est vrai que, par ses expériences de défrichement, maladroites et sans esprit de suite, elle conduisait à la mort ceux qu'elle prétendait « régénérer. »

# TERRES MAUDITES[1]

## VI

Un bruit de guêpier, un bourdonnement de ruche, voilà ce qu'entendaient du matin au soir les habitants de la *huerta* lorsqu'ils passaient devant le moulin de la Cadena, sur le chemin qui mène à la mer.

Un épais rideau de peupliers entourait la petite place formée par l'élargissement de la route en face de ces vieilles toitures, de ces murailles lézardées et de ces volets noirs dont l'amas composait le moulin, construction ancienne et ruineuse, bâtie sur le canal et soutenue par deux grosses piles entre lesquelles l'eau tombait en cascade écumante.

Ce bruit sourd et monotone, qui paraissait venir des arbres, c'était celui de l'école tenue près de là par Don Joaquín, dans une chaumière que dissimulait le rideau des peupliers.

Jamais on n'avait vu la science logée plus mal, quoique d'ordinaire elle n'habite pas des palais : une vieille masure, sans autre jour que celui de la porte et celui qui se glissait par les crevasses du toit; des murs d'une blancheur douteuse, parce que madame la maîtresse, une femme corpulente qui vivait collée sur sa petite chaise de sparte, passait les journées entières à écouter et admirer son mari; quelques bancs,

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 octobre.

quelques pancartes en papier crasseux, déchirées aux angles, fixées contre le mur avec de la mie de pain ; et, dans la pièce contiguë à la classe, des meubles peu nombreux et démantibulés, qui semblaient avoir fait le tour de l'Espagne.

La maison ne possédait qu'un seul objet neuf : le long roseau que le maître conservait derrière la porte et qu'il renouvelait tous les deux jours dans la cannaie voisine ; et c'était un bonheur que cet article-là fût à si bon marché, car il s'usait vite sur les crânes tondus de ces jeunes sauvages.

Des livres, c'était à peine si l'on en voyait deux ou trois dans l'école. Le même abécédaire servait pour tous les écoliers. A quoi bon en avoir davantage? Là, régnait la méthode mauresque : chanter et répéter jusqu'à ce que, par l'effet du martelage continu, les choses finissent par entrer dans les dures caboches.

Ainsi, du matin au soir, la vieille masure versait par sa porte ouverte une fastidieuse mélopée dont se moquaient les oiseaux des environs :

— No... tre... Pè... re... qui... ê... tes... aux... cieux...

— Sain... te... Ma... rie...

— Deux fois deux... font quatre...

Et, les linottes, les alouettes, les moineaux, qui fuyaient ces gamins comme le diable en personne quand ils les voyaient rôder par bandes à travers la campagne, venaient au contraire avec une confiance absolue se percher dans les arbres voisins et osaient même se promener sur leur petites pattes sautillantes jusqu'au seuil de l'école, narguant par de scandaleuses roulades ces farouches ennemis qu'ils voyaient là tenus en cage sous la menace du roseau, condamnés à les lorgner du coin de l'œil sans pouvoir quitter leurs places, et psalmodiant à n'en plus finir ce chant si laid et si ennuyeux.

De temps à autre, le chœur se taisait ; et alors on entendait résonner, majestueuse, la voix de Don Joaquín ouvrant les trésors de sa science :

— Combien y a-t-il d'œuvres de miséricorde ?

Ou :

— Deux fois sept, combien cela fait-il ?

Mais rarement les réponses le satisfaisaient.

— Vous n'êtes que des imbéciles. Vous m'écoutez comme

si je vous parlais grec... Et dire que je vous traite avec une exquise politesse, comme dans un collège de la ville, afin que vous acquériez de bonnes manières et que vous appreniez à vous exprimer comme des personnages !... Du reste, vous avez de qui tenir : vous êtes aussi brutes que messieurs vos pères, qui parlent comme les chiens aboient et qui ont toujours de l'argent plus qu'il ne leur en faut pour aller au cabaret, mais qui inventent mille prétextes pour ne pas me payer, le samedi, les deux sous qu'ils me doivent.

Et il se promenait de long en large, avec une indignation que révélaient sa mine et toute son attitude.

En Don Joaquín, il y avait deux parties bien distinctes. La partie inférieure montrait des espadrilles déchirées, toujours salies par la boue ; de vieux pantalons de panne ; des mains calleuses, âpres au toucher, conservant dans les plis de la peau la terre qui s'y était incrustée lorsqu'il travaillait à son carré de légumes, en face de l'école ; — et souvent ces légumes étaient la seule chose qu'il eût à mettre dans sa marmite. — Mais, depuis la ceinture jusqu'au sommet de la tête, on admirait l'autorité, la dignité qui conviennent au « sacerdoce de l'enseignement », comme il se plaisait à dire ; une cravate aux couleurs criardes sur un plastron de chemise malpropre ; une moustache blanche et rude comme du crin, qui divisait par la moitié sa face joufflue et cramoisie ; et une casquette bleue avec une visière en toile cirée, souvenir de l'un des nombreux emplois qu'il avait tenus dans son existence riche en vicissitudes.

Tout cela le consolait de sa misère, surtout la cravate, un objet que personne ne portait dans le pays et dont il se parait comme d'une marque de distinction suprême.

Les gens du voisinage respectaient Don Joaquín ; — ce qui d'ailleurs ne les empêchait pas, quand il s'agissait de venir en aide à sa misère, d'y mettre beaucoup de mollesse et de négligence. — Il en avait tant vu, cet homme-là ! Il avait tant couru par le monde ! D'abord, employé au chemin de fer ; puis, collecteur adjoint des contributions dans une des provinces les plus reculées de l'Espagne ; et l'on racontait même qu'il avait été en Amérique et qu'il y avait exercé les fonctions de garde civil. Bref, c'était un oiseau gras qui avait maigri.

— Don Joaquín, — disait sa grosse femme, qui était la première à l'honorer de ce titre, — ne s'est jamais vu dans la situation où il est maintenant. Nous sommes de très bonne famille. C'est le malheur qui nous a réduits au point où nous voilà ; mais nous avons remué les onces [1] à la pelle.

Et les commères de la *huerta*, qui d'ailleurs n'en oubliaient pas moins d'envoyer, un samedi ou l'autre, les deux sous de l'écolage, vénéraient Don Joaquin comme un être supérieur, ce qui ne les empêchait pas de se moquer un peu de la redingote verte à basques carrées qu'il endossait les jours de fête, lorsqu'il devait chanter à la grand'messe dans l'église d'Alboraya.

Poussé par la misère, il était venu s'échouer en ce lieu, avec son obèse et flasque moitié, comme il aurait pu s'échouer en tout autre endroit. Il aidait le secrétaire du village en cas de besognes extraordinaires, préparait avec des herbes connues de lui seul certaines décoctions qui opéraient des miracles dans les fermes. Aussi tout le monde s'accordait-il à reconnaître que ce bonhomme-là en savait long ; et, sans nulle crainte qu'on lui cherchât noise parce qu'il n'avait pas le moindre brevet, ni qu'on lui enlevât une école qui ne rapportait pas même du pain, il tâchait d'obtenir, à force de redites et de coups de roseau, que ses élèves apprissent à épeler et ne fissent pas trop de désordre : des petits fripons ayant de cinq à dix ans qui, les jours de fête, lapidaient les oiseaux, volaient les fruits et donnaient la chasse aux chiens sur tous les chemins de la *huerta*.

De quel pays était le maître? Il n'y avait pas une voisine qui ne le sût : « de très loin, du fond de la *churreria* [2] ». Et l'on eût en vain demandé d'autres explications : car, pour la science géographique de la *huerta*, tout ce qui ne parle pas valencien est de la *churreria*.

Ce n'était pas sans peine que Don Joaquín parvenait à se faire comprendre de ses disciples. Il y en avait qui, après deux mois d'école, ouvraient démesurément les yeux et se

1. Petite monnaie d'or qui vaut environ 12 francs.

2. « Le pays des *churros* », c'est-à-dire de ceux qui, habitant sur la frontière de l'Aragon ou de la Castille, ignorent le dialecte valencien et parlent castillan.

grattaient l'occiput sans arriver à saisir ce que leur disait le maître, avec ces grands mots qu'ils n'avaient jamais entendus dans leurs chaumières. Une vraie torture pour ce bon monsieur qui, à ce que déclarait son épouse, mettait la gloire de son enseignement dans son savoir-vivre, dans l'élégance de ses manières, dans la pureté de sa diction. Chaque mot que ses élèves prononçaient mal, — et il n'y en avait pas un seul qu'ils prononçaient bien, — lui arrachait des cris de colère et lui faisait lever les mains avec indignation, jusqu'à toucher le plafond enfumé de sa baraque.

— Cette humble demeure, — disait-il aux trente galopins qui se pressaient et se bousculaient sur les bancs étroits et qui l'écoutaient avec un sentiment où l'ennui se mêlait à la crainte du roseau, — vous devez la considérer comme le temple de la courtoisie et de la bonne éducation. Que dis-je, le temple? C'est le flambeau qui, dans cette *huerta*, brille et dissipe les ténèbres de la barbarie. Sans moi, que seriez-vous? Des bêtes, et, pardonnez-moi le mot, tout juste la même chose que messieurs vos pères, soit dit sans intention de les offenser. Mais, avec l'aide de Dieu, vous sortirez d'ici comme des personnes accomplies, sachant vous présenter n'importe où, grâce à la chance que vous avez eue de rencontrer un maître tel que moi. N'est-il pas vrai ?

Et les marmots répondaient par de furieux hochements de tête, si bien que parfois les têtes s'entrechoquaient; et sa femme Josefa elle-même, émue par ce qu'il venait de dire sur le temple et sur le flambeau, cessait de tricoter son bas et s'abandonnait en arrière sur sa petite chaise de sparte, enveloppant son mari dans une admirative contemplation.

Il était fier de l'urbanité avec laquelle il traitait ses disciples. Toute cette marmaille pouilleuse, aux pieds nus et aux pans de chemise flottants, il l'interpellait avec une politesse étonnante.

— Voyons, monsieur de Llopis, levez-vous !

Et monsieur de Llopis, un vaurien de sept ans, avec un pantalon relevé jusqu'à mi-jambe et soutenu par une seule bretelle, se jetait à bas de son banc et se plantait devant le maître, non sans observer du coin de l'œil le terrible roseau.

— Il y a un bon moment que je vous vois mettre vos

doigts dans votre nez. C'est un vilain défaut, monsieur de Llopis : croyez-en votre maître. Passe pour cette fois : car vous êtes appliqué, vous savez la table de multiplication ; mais la science n'est rien lorsque la civilité manque. Ne l'oubliez pas, monsieur de Llopis !

Et le morveux approuvait, tout content de se tirer d'affaire au prix d'une admonestation, sans coups de roseau, quand un grand dégingandé qui était à côté de lui sur le même banc et qui sans doute nourrissait contre son voisin de vieilles rancunes, le voyant debout et sans défense, le pinça traîtreusement au derrière.

— *Ay! ay! siñor maestro!* — cria l'autre. — *Morros de aca*[1] me pince.

Violente fut alors l'exaspération de Don Joaquín. Ce qui excitait son courroux plus que tout le reste, c'était la manie qu'avaient ces enfants de s'appeller les uns les autres par les sobriquets de leurs pères et même d'en inventer de nouveaux.

— Qui est *Morros de aca*? C'est, je suppose, monsieur de Peris que vous avez voulu dire. Quelle façon de parler, grand Dieu! C'est à croire que nous sommes dans un cabaret. Si au moins vous aviez dit : *Morros de jaca*[2]!... Faites-vous donc du mauvais sang à instruire ces imbéciles!... Brutes!

Et, brandissant le roseau, il se mit à distribuer des coups sonores : à l'un pour avoir pincé, à l'autre pour ce qu'il nommait dans sa furie l'*impropreté* du langage; et les coups, lancés au petit bonheur, tombaient où ils pouvaient, si bien que les autres écoliers s'entassaient sur les bancs, se pelotonnaient, abritaient leurs têtes derrière l'épaule du voisin; et un tout petit, le plus jeune des fils de Batiste, fut si épouvanté par le bruit du roseau qu'il s'oublia dans sa culotte.

Cette catastrophe radoucit le maître, lui fit retrouver sa majesté perdue, tandis que l'auditoire meurtri se bouchait les narines.

— Madame Josefa, — dit-il à sa femme, — veuillez emmener monsieur de Borrull et le nettoyer dans le jardin.

Et la grosse femme, qui avait une certaine considération

1. « Aïe! aïe! m'sieur le maître, *Museau-de-cheval* me pince! »

2. L'enfant a prononcé le mot *jaca* sans faire sentir la lettre *j*, qui représente un son guttural.

pour les trois fils de Batiste, car ils payaient tous les samedis, empoigna par la main monsieur de Borull qui, vacillant sur ses petites jambes frêles et pleurant encore d'effroi, sortit de l'école.

Lorsque les incidents de cette sorte avaient pris fin, la leçon chantée recommençait; et le rideau d'arbres frémissait d'ennui, à tamiser dans son feuillage ce bourdonnement monotone.

Quelquefois, on entendait un mélancolique tintement de clochettes, et la classe tout entière s'agitait de satisfaction. C'était le père Tomba qui arrivait avec son troupeau; et chacun savait que, quand le vieux passait par là, on avait deux bonnes heures de récréation.

Le père Tomba inspirait à Don Joaquín une grande sympathie. Ce vieux avait aussi voyagé beaucoup, il avait la déférence de ne parler au maître qu'en castillan; il se connaissait aux herbes médicinales; malgré toute sa science, il ne lui enlevait pas d'élèves; et enfin, c'était la seule personne de la *huerta* qui fût capable de « dialoguer » avec lui.

L'apparition se produisait toujours de la même manière. C'étaient d'abord les brebis qui arrivaient à la porte de l'école, avançaient la tête, flairaient curieusement, puis se retiraient avec une sorte de répugnance dédaigneuse, convaincues qu'il n'y avait là d'autre pâture que l'intellectuelle : une pâture de médiocre qualité. Ensuite se présentait le père Tomba, cheminant avec assurance sur ce terrain connu, non toutefois sans allonger devant lui sa houlette, unique secours donné à ses yeux presque morts.

Le visiteur s'asseyait sur le banc de briques près de la porte; et la conversation commençait entre le berger et le maître, tandis que Doña Josefa les admirait en silence et que les écoliers les plus grandelets se rapprochaient peu à peu et formaient un cercle autour des causeurs.

Le père Tomba, si loquace qu'il parlait toujours à ses brebis en les conduisant par les sentiers, s'exprimait d'abord avec lenteur, comme un homme qui a peur de laisser voir son défaut; mais ensuite le verbiage du maître l'échauffait, et il ne tardait pas à se lancer dans la mer infinie de ses éternelles narrations. Ils se lamentaient ensemble sur la façon

pitoyable dont tout allait en Espagne, sur ce que racontaient dans la *huerta* ceux qui revenaient de Valence, sur le mauvais gouvernement qui était cause des mauvaises récoltes; et le vieux finissait toujours par répéter:

— De mon temps, Don Joaquín, de mon temps, c'était autre chose. Vous ne l'avez pas connu, ce temps-là; mais le vôtre aussi valait mieux que celui d'à présent. Nous allons de mal en pire. Que verront tous ces enfants, quand ils seront des hommes!

On savait que cela, c'était l'exorde de son histoire.

— Si vous nous aviez vus, dans le parti du *Flaire*! (Jamais le pâtre n'avait pu dire *Fraile*.) Les gens d'alors étaient de vrais Espagnols; mais, maintenant, il n'existe plus de braves que chez Copa... J'avais dix-huit ans, un casque avec un aigle de cuivre que j'avais ôté à un mort, et un fusil plus grand que moi-même... Et le *Flaire*, quel gaillard!... On vante aujourd'hui les généraux un tel et un tel. Mensonge, pur mensonge! Là où était le père Nevot, il n'y avait que lui. Si vous l'aviez vu sur son petit cheval, avec son froc retroussé, avec son sabre et ses pistolets!... Et comme nous courions! Tantôt par ici, tantôt dans la province d'Alicante, puis aux environs d'Albacete. L'ennemi était continuellement à nos trousses; mais nous autres, chaque fois que nous pincions un Français, nous le réduisions en poussière. Il me semble que je les entends supplier: « *Muisú, perdón*[1]!... » Et moi, *zas! zas!* un bon coup de baïonnette!...

Et le vieux tout ridé s'animait, se redressait, et ses yeux presque morts jetaient de faibles étincelles, et il agitait sa houlette comme s'il était encore à embrocher les ennemis.

Venaient ensuite les conseils; et, dans le vieillard à l'aspect débonnaire, se révélait l'homme féroce, aux entrailles impitoyables, formé par une guerre sans merci. On voyait reparaître ses instincts cruels, pétrifiés en pleine jeunesse et demeurés inaltérables depuis ce temps-là. Il s'adressait aux écoliers en valencien, pour leur dispenser libéralement le fruit de son expérience. « On pouvait l'en croire, lui qui avait beaucoup vu. Ce qu'il faut dans la vie, c'est attendre

1. Le vieux défigure les mots français qu'il a entendus jadis.

patiemment l'heure de la vengeance ; guetter la pelote et, quand elle se présente bien, la jouer avec vigueur. » Et, tout en donnant ces conseils inhumains, il clignait des yeux qui, au fond de leurs orbites caves, étaient pareils à des étoiles ternies et près de s'éteindre. Avec sa finesse de vieillard madré, il dévoilait tout un passé de luttes dans la *huerta*, d'embuscades et de ruses, et laissait voir un mépris absolu pour la vie de ses semblables.

Le maître, craignant que ces discours ne compromissent la moralité de son petit monde, changeait le cours de la conversation et parlait de la France, le plus beau souvenir du père Tomba.

Il y en avait pour une heure. Le berger connaissait ce pays-là comme s'il y fût né. Lorsque Valence s'était rendue au maréchal Suchet, il avait été fait prisonnier, et on l'avait emmené avec plusieurs milliers d'autres dans une grande ville, à Toulouse. Et le vieux mêlait à son récit les mots français, horriblement défigurés, qu'il se rappelait encore après si longtemps. « Quel pays ! Là-bas, les hommes portent des chapeaux blancs à longs poils, des paletots de couleur avec des collets qui montent jusqu'à la nuque, des bottes hautes comme celles de la cavalerie ; les femmes ont des jupes qui ressemblent à des étuis de flûte, si étroites qu'elles dessinent tout ce qui est à l'intérieur. » Et il continuait ainsi à parler des costumes et des mœurs de l'Empire, s'imaginant que tout cela subsistait encore et que la France était aujourd'hui telle qu'elle avait été au commencement du siècle.

Et, tandis qu'il détaillait toutes ses réminiscences, le maître et sa femme l'écoutaient avec intérêt ; et quelques marmots, profitant du congé imprévu, s'éloignaient de l'école, attirés par les brebis qui les fuyaient comme des ennemis mortels. Ils leur empoignaient la queue, les attrapaient par les pattes de derrière et les obligeaient à marcher sur celles de devant, les faisaient rouler en bas des talus ou essayaient de grimper sur leurs toisons sordides ; et les pauvres bêtes protestaient en vain par des bêlements plaintifs : le berger, occupé à raconter avec une intime jouissance l'agonie du dernier Français qu'il avait occis, ne les entendait pas.

— Combien en succomba-t-il, à peu près, sous vos coups ? demandait le maître, à la fin du récit.

— De cent vingt à cent trente ; je ne me rappelle pas le compte exact.

Et les époux se regardaient en souriant : depuis la dernière visite, le chiffre des morts avait augmenté de vingt. A mesure que les années passaient, les prouesses du berger et le nombre de ses victimes grandissaient en proportion.

Les gémissements des brebis finissaient par attirer l'attention de Don Joaquín.

— Messieurs, — criait-il aux jeunes polissons, en même qu'il allait chercher le roseau, — ici, tous ! Vous imaginez-vous qu'il n'y ait qu'à s'amuser toute la journée? Chez moi, on travaille.

Et, pour le démontrer par l'exemple, il jouait si bien du roseau que c'était à faire plaisir, et il faisait rentrer à coups de trique dans le bercail de la science le troupeau des galopins folâtres.

— Excusez, père Tomba : voilà plus de deux heures que nous sommes à discourir, il faut que je continue ma leçon.

Et, tandis que le berger, poliment congédié, emmenait ses brebis vers le moulin pour y répéter encore une fois ses histoires, dans l'école recommençait la complainte de la table de multiplication : la réciter sans faute était pour les disciples de Don Joaquín le *nec plus ultra* de la science.

Au coucher du soleil, les écoliers expédiaient leur dernier cantique, rendant grâces au Seigneur « qui les avait assistés de ses lumières » ; et puis, chacun ramassait le petit sac où il avait apporté son déjeuner. Car, attendu que les distances n'étaient pas courtes dans la *huerta*, les enfants partaient le matin de chez eux avec les provisions nécessaires pour passer la journée à l'école ; et les ennemis de Don Joaquín allaient même jusqu'à prétendre qu'il se plaisait à les punir en les privant d'une partie de la ration, pour remédier ainsi dans une certaine mesure à l'insuffisance de la cuisine préparée par Doña Josefa.

Les vendredis, au sortir de l'école, Don Joaquín adressait invariablement aux écoliers le même discours :

— Messieurs, c'est demain samedi. Rappelez-le à mesdames vos mères, et faites-leur savoir que, demain matin, celui qui viendra sans avoir les deux sous qui me sont dus

n'entrera pas dans l'école. C'est à vous spécialement que je m'adresse, monsieur de X..., et à vous, monsieur de Y...

Et il lâchait une douzaine de noms.

— Voilà trois semaines que vous ne payez pas les honoraires promis. Dans des conditions pareilles, l'enseignement n'est pas possible, la science ne peut pas fructifier, il n'y a pas moyen de combattre à son aise la barbarie native de ces campagnes. Moi, je fournis tout : mon savoir, mes livres... (Et il regardait les deux ou trois rudiments que sa femme ramassait avec soin pour les serrer dans la vieille commode.) Et vous, au contraire, vous ne fournissez rien. Je le répète : celui qui, demain, se présentera les mains vides ne franchira pas cette porte. Avis à mesdames vos mères !

Ensuite, les écoliers se rangeaient deux par deux en se donnant la main, « comme on fait dans les collèges de Valence, vous savez! » Et, après avoir baisé la main calleuse de Don Joaquín et répété tous à la hâte, en passant près de lui : « Portez-vous bien, jusqu'à demain, s'il plaît à Dieu! » ils sortaient de la masure. Le maître les accompagnait jusque sur la petite place du moulin; et là, dans cette étoile de routes et de sentiers, le bataillon se disloquait et s'éloignait en petits groupes vers différents points de la plaine.

— Songez, messieurs, que je vous surveille! — criait Don Joaquín, comme dernier avertissement. — Attention à ne pas voler de fruits, à ne pas lancer de pierres, à ne pas sauter les ruisseaux! J'ai un oiseau qui me raconte tout; et, demain matin, si j'ai appris que vous avez fait quelque chose de mal, mon roseau se démènera comme un beau diable.

Et, debout sur la petite place, il suivait longuement du regard le groupe le plus nombreux, celui qui prenait la direction d'Alboraya. Les trois plus jeunes fils de Batiste en faisaient partie, et souvent le trajet se changeait pour eux en un chemin du Calvaire.

Ils se prenaient tous les trois par la main et s'arrangeaient de façon à marcher en arrière des autres écoliers qui, habitant des fermes voisines de la leur, éprouvaient la même haine que leurs parents contre Batiste et sa famille et ne perdaient pas une occasion de les molester. Les deux plus grands étaient capables de se défendre, et, avec une écorchure de

plus ou de moins, il leur arrivait même quelquefois de remporter la victoire. Mais le plus petit, — Pascualet, — un marmot joufflu et ventru qui avait cinq ans seulement, que la mère adorait pour sa douceur affectueuse et dont elle se promettait de faire un prêtre, — fondait en larmes dès qu'il voyait ses frères engagés dans une terrible bataille.

Souvent les deux aînés rentraient à la maison avec leur culotte déchirée, avec leur chemise en lambeaux, trempés de sueur et couverts de poussière, comme s'ils s'étaient roulés au beau milieu de la route. Et la mère devait panser l'un ou l'autre en appuyant très fort une pièce de deux sous sur la bosse produite par une pierre lancée traîtreusement. Les attaques dont ses enfants étaient l'objet lui faisaient beaucoup de chagrin ; mais, en vaillante et rude femme de la campagne, elle se tranquillisait quand ils lui racontaient qu'ils avaient bien su se défendre et qu'ils avaient laissé l'ennemi mal en point.

— Pour l'amour de Dieu! disait-elle aux deux autres, prenez bien soin de Pascualet !

Et Batistet promettait une volée de coups de bâton à cette vermine d'écoliers.

Chaque soir, aussitôt que Don Joaquín perdait le groupe de vue, les hostilités commençaient.

Les ennemis — fils ou neveux de ceux qui, chez Copa, juraient de venir à bout de Batiste, — marchaient d'abord plus lentement, pour diminuer la distance qui les séparait des trois frères. Dans leurs oreilles résonnaient encore les paroles du maître et la menace de ce maudit oiseau qui voyait tout et rapportait tout. Si quelques-uns affectaient d'en rire, ils ne riaient, toutefois, que du bout des dents. Ce diable d'homme savait tant de choses !

Mais, à mesure qu'ils s'éloignaient, la crainte du maître s'amortissait. Ils se mettaient à caracoler autour des trois frères, à se poursuivre les uns les autres par manière de jeu, malin prétexte que leur instinctive hypocrisie d'enfants avait inventé afin de les bousculer au passage et de les faire choir dans le canal qui bordait la route. Puis, lorsque cette manœuvre était demeurée sans résultat, ils s'enhardissaient à leur donner des coups de poing dans le dos, à leur arracher

des poignées de cheveux et à leur tirer les oreilles, en courant à toute vitesse et en criant :

— *Lladres! lladres*[1]*!*

Et ils se sauvaient à toutes jambes; et, quand ils étaient loin, ils se retournaient et criaient de nouveau la même insulte.

Cette calomnie, inventée par les ennemis de Batiste, rendait furieux ses enfants. Les deux aînés, abandonnant Pascualet qui se réfugiait tout en pleurs derrière un arbre, ramassaient des pierres; et le combat s'engageait au milieu du chemin. Les cailloux sifflaient entre les branches, faisaient tomber une pluie de feuilles, rebondissaient contre les troncs et contre les talus. Les chiens des fermes s'élançaient avec des aboiements féroces, attirés par le bruit de la lutte; et les femmes, sur les portes de leurs maisons, élevaient les bras au ciel en s'exclamant, indignées :

— *Condenats! dimónis*[2]*!*

Ces scandales fendaient le cœur de Don Joaquín et, le lendemain matin, mettaient en mouvement son roseau inexorable. « Qu'allait-on dire de son école, du temple de la bonne éducation? »

Enfin la bataille se terminait. Un charretier, venant à passer par là, brandissait son fouet contre les combattants; d'une chaumière sortait un vieux, la trique à la main; et les agresseurs prenaient la fuite et se débandaient, regrettant leur bel exploit dès qu'ils se voyaient seuls; et, par l'effet de cette facilité avec laquelle les enfants changent de sentiments, ils pensaient avec terreur à cet oiseau qui savait tout et à la raclée que Don Joaquín leur réservait pour le lendemain.

Et, pendant ce temps-là, les trois frères continuaient leur route, en frottant leurs contusions.

Un soir, la femme de Batiste poussa les hauts cris en voyant dans quel état lui revenaient ses enfants. La bataille avait été rude. « Ah! les scélérats! » Les deux aînés étaient couverts de bleus : c'était toujours comme cela, et on n'y faisait plus attention. Mais le tout petit, « l'Évêque », comme

1. « Voleurs! Voleurs! »
2. « Brigands! Démons! »

sa mère l'appelait avec tendresse, était trempé des pieds à la tête, et il pleurait, et il tremblait de peur et de froid. Les chenapans féroces l'avaient précipité dans une mare d'eau stagnante ; et ses frères l'en avaient retiré tout enduit d'une vase noire et nauséabonde.

Teresa le mit au lit : car le pauvret continuait à trembler entre ses bras, et il s'accrochait à son cou en murmurant d'une voix qui paraissait bêler :

— *Mare ! mare*[1] !...

## VII

Triste et morne comme s'il allait à un enterrement, Batiste se mit en route pour Valence, un jeudi matin. C'était le jour du marché au bétail, qui se tenait sur la grève de la rivière ; et le fermier emportait dans sa ceinture, où cela faisait une grosse protubérance, le sac de toile qui renfermait le reste de ses épargnes.

A la maison, malheur sur malheur. Il ne manquait plus qu'une chose : la chute du toit qui les écraserait tous d'un seul coup... « Ah ! quelle engeance ! Où étaient-ils venus se fourrer ? »

L'état du petit empirait de jour en jour : il tremblait de fièvre dans les bras de sa mère, qui ne cessait de pleurer. Le médecin venait le matin et le soir, et cette maladie leur coûterait de douze à quinze douros, pour le moins.

C'était à peine si l'aîné, Batistet, osait se risquer hors de la ferme. Il avait encore la tête enveloppée de bandages et la face tailladée de balafres, depuis la lutte effroyable qu'il avait dû soutenir, un matin, contre d'autres garçons de son âge, qui allaient comme lui ramasser du fumier à Valence. Tous les *fematers* des alentours s'étaient ligués contre lui ; et le pauvre enfant ne pouvait plus se faire voir sur le chemin.

Les deux plus jeunes avaient cessé d'aller à l'école, par crainte des batailles qu'il fallait livrer au retour.

1. « Mère ! mère ! »

Et Roseta, la pauvre fille, était la plus triste de tous. Son père conservait avec elle une mine renfrognée, lui lançait des regards sévères pour lui rappeler que son devoir était de se montrer indifférente et que ses peines étaient un attentat contre l'autorité paternelle. Car tout s'était découvert; et, après le fameux esclandre à la fontaine de la Reine, la *huerta*, pendant plus de huit jours, n'avait parlé que des amours de la fileuse avec le petit-fils du père Tomba.

Le boucher ventru d'Alboraya était outré de colère contre son domestique. « Ah! le brigand! On le savait bien, à cette heure, pourquoi il oubliait ses devoirs, pourquoi il passait les soirées à vagabonder comme un *gitano*. Ce monsieur se permettait d'avoir une fiancée, comme s'il était un homme capable de la faire vivre. Et quelle fiancée, grand Dieu! Du reste, il suffisait de prêter l'oreille, lorsque les clients babillaient devant son étal. Tous répétaient la même chose; ils s'étonnaient qu'un homme comme lui, religieux, honorable et sans autre défaut que de voler un peu sur le poids, autorisât son domestique à courtiser la fille de l'ennemi commun, de cet individu sans probité, dont on disait qu'il avait été au bagne. » Et comme tout cela, d'après la jugeote du patron ventru, était un déshonneur pour son établissement, chaque fois que les commères clabaudaient, il entrait en furie, menaçait de son couperet le garçon timide ou s'emportait contre le père Tomba qui ne corrigait pas ce coquin. Finalement, le boucher congédia Tonet, et son grand-père lui trouva une place à Valence, chez un autre boucher à qui il recommanda de ne laisser aucune liberté au jeune homme, pas même les jours de fête, pour que l'amoureux ne pût venir attendre sur le chemin la fille de Batiste.

Tonet se soumit, partit les yeux humides, comme un de ces agneaux qu'il avait si souvent amenés devant le coutelas de son maître. Non, il ne reviendrait plus... Et la pauvre Roseta se cachait dans son *estudi* pour gémir, s'efforçant de ne laisser voir son chagrin ni à sa mère qui, rendue irritable par tant de contrariétés, gardait toujours un air revêche, ni à son père qui parlait de lui casser les os si elle s'avisait d'avoir encore un amoureux et de fournir ainsi matière aux clabaudages de leurs ennemis.

Et pourtant, malgré cette sévérité, malgré ces menaces, Batiste souffrait beaucoup du chagrin de sa fille. En vain tâchait-elle de paraître indifférente : il voyait bien qu'elle perdait l'appétit, qu'elle devenait jaune, que ses yeux se cernaient : car elle dormait à peine, ce qui d'ailleurs ne l'empêchait pas d'aller chaque jour, à la fabrique, ponctuellement ; et il y avait dans son regard un je ne sais quoi de vague par où l'on s'apercevait bien que son esprit était ailleurs et qu'un rêve l'occupait sans cesse. Oui, le bon Batiste, à part soi, s'affligeait beaucoup de ce qu'il voyait : il avait été jeune, lui aussi, et il savait combien les peines de cœur sont cruelles.

Il semblait impossible d'être plus malheureux. Eh bien ! ce n'était pas encore fini. Dans cette maison, les bêtes mêmes n'échappaient pas au souffle de haine qui flottait autour d'elles. Pour les gens, la bousculade ; pour les animaux, le mauvais œil. C'était sûrement par le mauvais œil que le pauvre Morrut, le vieux cheval qui avait traîné sur les routes le chétif mobilier et les petits enfants, lors des pérégrinations exigées par la misère, avait perdu ses forces peu à peu dans cette écurie neuve, le meilleur logement qu'il eût jamais habité durant sa longue vie de travail.

Il s'était vaillamment comporté aux plus mauvais jours, à l'époque où la famille s'installait dans la ferme, quand il fallait retourner ces terres maudites que dix années d'abandon avaient durcies comme la pierre, quand il fallait accomplir de continuels voyages à Valence pour y chercher des gravats de démolition et des madriers de rebut, quand la nourriture était peu abondante et le labeur accablant ; et, maintenant que s'étendait sous la petite fenêtre de l'écurie une grande pièce d'herbe fraîche, haute et ondoyante, toute pour son ratelier, maintenant qu'il avait sa table toujours servie, avec cette nappe verte et succulente qui exhalait un parfum délicieux, maintenant qu'il engraissait, que ses hanches pointues et sa noueuse échine commençaient à s'arrondir, il était mort tout à coup, sans qu'on sût pourquoi : peut-être pour user du droit au repos qu'il avait si bien gagné, après avoir tiré d'affaire toute la famille.

Un jour, il s'était couché sur la paille, refusant de quitter l'écurie ; et il avait regardé son maître avec des yeux vitreux

et jaunâtres qui faisaient expirer sur les lèvres de Batiste les jurons et les menaces. Ces yeux-là étaient ceux d'une personne: et, quand Batiste se rappelait ce regard, il avait envie de pleurer.

La mort du cheval émut toute la maison; et ce nouveau malheur fit même oublier un peu le pauvre Pascualet, qui continuait à trembler la fièvre dans son lit. Ce brave animal n'était-il pas aussi de la famille? Il y avait si longtemps qu'on l'avait acheté au marché de Sagunto: petit, sale, plein de croûtes et d'ordures, une vraie bête de rebut! Mais, bien soigné par son nouveau maître, il n'avait pas tardé à se refaire; et il avait été le serviteur fidèle, l'infatigable compagnon de labeur, l'instrument de salut dans l'adversité. C'est pourquoi, lorsque de vilains bonshommes arrivèrent sur une voiture pour emporter à la chaudière le cadavre de ce vieux travailleur dont la carcasse allait être convertie en os brillants comme l'ivoire et les chairs en engrais fertilisants, tous, grands et petits, accoururent sur le pas de la porte pour lui dire l'éternel adieu; et quand ils virent le pauvre Morrut qui s'éloignait, les pattes raides et la tête oscillante, aucun d'eux ne put retenir ses larmes.

La plus affligée fut Teresa. Elle se souvenait, comme si cela eût été d'hier, que, le jour où Pascualet était venu au monde, la bête familière, allongeant par la porte entre-bâillée sa grosse tête bonasse, avait vu naître le plus cher de ses enfants. Elle s'attendrissait en repensant à la patience affectueuse du Morrut, qui consentait à servir de jouet au bambin encore chancelant, et qui se laissait tirer par la queue, et qui, avant de faire un pas, tournait en arrière ses doux yeux ronds, attentif à ne point heurter le petit avec son sabot. Elle croyait revoir, assis sur la dure échine du vieux cheval où son père l'avait placé à califourchon, le garçonnet frappant de ses pieds trop hauts contre les flancs trop larges et criant *arre! arre!* d'une voix joyeuse. Et alors, elle se disait que tout cela n'était plus, et que la bête était partie pour l'équarrissage, et que l'enfant malade grelottait de fièvre dans son lit. Et un funeste pressentiment lui traversait l'âme, une terreur superstitieuse la faisait pâlir. Il lui semblait que la mort de la bonne bête familière venait d'ouvrir une brèche qui restait béante et par

laquelle d'autres pouvaient s'en aller encore. « Ah! Seigneur, puissent-ils la tromper, ses pressentiments de mère douloureuse! Puisse-t-il être le seul à partir, ce pauvre animal! Puisse-t-il ne pas emmener sur son dos le cher petit, sur la route du ciel, comme il le promenait jadis dans les sentiers de la *huerta*, cramponné à sa crinière, en marchant à pas lents pour ne pas le faire tomber!... »

Batiste, préoccupé de tous ces malheurs, embrouillant dans son imagination l'enfant malade, le cheval mort, le fils battu et la fille consumée par un chagrin secret, atteignit les faubourgs de la ville et traversa le pont de Serranos.

Au bout du pont, sur l'esplanade qui séparait les deux jardins, en face des tours octogones qui montraient par-dessus les arbres leurs baies ogivales, leurs barbacanes en saillie et leur double couronne de créneaux, il s'arrêta, se passa les mains sur le visage.

Il voulait rendre visite à ses propriétaires, les fils de Don Salvador, et leur demander le prêt d'une petite somme pour compléter le prix du cheval qui remplacerait le pauvre Morrut. Et, comme la propreté est la parure du pauvre, il vint s'asseoir sur un banc de pierre où il attendit qu'à son tour on le débarrassât de cette barbe non rasée depuis une quinzaine, aux poils piquants et raides comme des épines, qui lui noircissait la figure.

A l'ombre des hauts platanes étaient en fonction les perruquiers des paysans, les barbiers de *cara al sol*[1]. Une paire de fauteuils au siège de sparte et aux bras polis par l'usage, un petit fourneau sur lequel chauffait le pot à eau, des linges d'une couleur douteuse et quelques rasoirs ébréchés qui balafraient d'écorchures à donner la chair de poule la rude peau des clients, voilà tout ce qui constituait le matériel de ces établissements en plein air.

Des garçons gauches, qui aspiraient à devenir commis chez les coiffeurs de la ville, faisaient là leurs premières armes; et, tandis qu'ils apprenaient le métier en tailladant les figures et en décorant les crânes d'échelons et de clairières, le patron, lui, causait avec les clients sur le banc de la promenade ou

1. « Face au soleil ». Autrement dit : les barbiers en plein vent.

lisait le journal à haute voix pour le groupe d'auditeurs qui, le menton dans les deux mains, écoutaient, impassibles.

A ceux qui s'asseyaient dans le fauteuil des supplices, on passait d'abord le morceau de savon sur les joues; et frotte je te frotte, jusqu'à faire lever la mousse. Puis commençait le cruel travail du rasoir, avec ses coupures que le client supportait en stoïcien, la face ensanglantée. Un peu plus loin grinçaient les énormes ciseaux toujours en mouvement, passés et repassés sur la tête ronde de quelque gros garçon prétentieux qui, l'opération finie, se trouvait tondu à la façon d'un chien barbet, avec une longue tignasse sur le front et toute la moitié postérieure du crâne parfaitement nettoyée, — ce qui lui semblait le comble de l'élégance.

Batiste eut assez de chance pour sa barbe. Tandis que, renversé dans le fauteuil de sparte, les yeux tournés de biais, il écoutait ce que lisait le patron d'une voix nasale et monotone, et aussi ses paraphrases et ses commentaires d'homme expérimenté dans les choses publiques, il n'attrapa que trois estafilades et une entaille à l'oreille. D'autres fois, il avait été moins heureux. Il paya son demi-réal et pénétra dans la ville par la porte de Serranos.

Deux heures plus tard, il en ressortait et venait de nouveau s'asseoir sur le banc de pierre, parmi le groupe des clients, pour écouter encore les discours du patron jusqu'à l'heure du marché. Ses propriétaires avaient consenti à lui prêter la petite somme qui lui manquait pour l'achat du cheval. L'essentiel, maintenant, c'était d'avoir bon œil pour faire un choix, de garder le sang-froid pour ne pas se laisser flouer par les ruses de ces *gitanos* qui passaient devant lui avec leurs bêtes et qui descendaient par la rampe dans le lit du fleuve.

Onze heures sonnèrent. Déjà le marché devait battre son plein; mais Batiste n'avait pas encore quitté le banc. Il avait beau entendre la rumeur confuse de cette cohue invisible, les hennissements et les voix qui montaient; il demeurait tranquille comme un homme qui préfère ajourner une résolution importante. Enfin, il se décida, lui aussi, à gagner le marché.

Comme toujours, le fleuve était presque à sec. De rares filets d'eau, échappés des écluses et des digues par lesquelles

on assure l'irrigation de la plaine, serpentaient en formant des méandres et des îlots sur ce sol poussiéreux, embrasé, inégal qui ressemblait à un désert africain plutôt qu'au lit d'une rivière.

A cette heure-là, toute la grève était resplendissante de soleil, sans la moindre tache d'ombre.

Les charrettes des paysans, avec leurs bâches blanches, étaient rassemblées dans le milieu, tel un campement; et, le long du quai, les bêtes à vendre étaient rangées en ligne : les rueuses mules noires, avec leurs caparaçons rouges et leurs croupes luisantes, sans cesse agitées par une inquiétude nerveuse; les chevaux de labour, vigoureux, mais moroses comme des serfs condamnés à une fatigue éternelle, regardant de leurs prunelles vitreuses tous ceux qui passaient, comme pour deviner leur nouvel oppresseur; et les petits bidets pleins de feu, frappant du sabot la poussière, tirant sur le licol qui les tenait attachés au mur.

Près de la rampe par où l'on descendait dans le fleuve se trouvaient les bêtes de rebut : ânes sans oreilles, au poil malpropre et aux pustules immondes; chevaux tristes dont l'ossature décharnée perçait la peau avec ses pointes; mules aveugles au cou de cigogne; — toute la misère du marché, les invalides du travail qui, le cuir tanné à coups de bâton, l'estomac creux et les plaies endolories par de grosses mouches verdâtres, attendaient l'entrepreneur qui les achèterait pour les courses de taureaux ou le mendiant qui saurait encore les utiliser.

Dans la partie la plus basse, près des filets d'eau courante, sur les rives que l'humidité avait recouvertes d'un léger tapis de gazon, les poulains trottaient par bandes, indomptés, avec leurs longues crinières au vent, avec leurs fortes queues balayant le sable. Plus loin que les ponts de pierre, on voyait par les arches rondes les troupes de taureaux aux jambes cagneuses, ruminant paisiblement l'herbe que leur jetaient les pâtres, ou cheminant paresseusement sur ce sol brûlé, en proie à la nostalgie des frais pâturages, et se campant fièrement chaque fois que les gamins les sifflaient du haut des parapets.

L'animation du marché allait croissant. Autour de chaque

bête dont se négociait l'achat, il se réunissait des groupes de campagnards qui gesticulaient et péroraient, en manches de chemise, le bâton de frêne à la main droite. Les *gitanos*, maigres, bronzés, arquant leurs longues gigues, avec la tunique en peau de mouton rapiécée et le bonnet de fourrure sous lequel brillait dans leurs yeux noirs un éclat de fièvre, parlaient sans relâche et soufflaient leur haleine au visage de l'acheteur comme s'ils voulaient l'hypnotiser.

— Examinez bien la bête. Observez-en les lignes. On dirait une demoiselle...

Et le paysan, insensible à toutes les avances du *gitano*, renfermé en lui-même, pensif et indécis, regardait à terre, puis regardait la bête, puis se grattait la nuque; et il finissait par dire avec une énergie têtue:

— *Bueno... pas no done més*[1].

Pour conclure les transactions et solenniser les ventes, on s'en allait à l'ombre d'un toit de feuillage sous lequel une grosse femme vendait des pains au lait, ornés de nielles par les mouches, ou versait dans des verres gluants le contenu d'une demi-douzaine de bouteilles alignées sur un comptoir de zinc.

Batiste passa et repassa plusieurs fois au milieu des bêtes sans prêter l'oreille aux marchands qui le harcelaient, devinant son intention. Rien ne lui plaisait. Ah! le pauvre Morrut! Comme il était difficile de lui trouver un successeur! N'eût été la nécessité, le fermier serait reparti sans faire aucun achat. Il lui semblait qu'il offensait le défunt, en fixant son attention sur ces bêtes antipathiques.

Il finit toutefois par s'arrêter devant un roussin blanc, qui n'était ni très gros ni très lustré, avec des écorchures aux jambes et un certain air de fatigue : une bête de travail qui, malgré son état d'épuisement, paraissait forte et vaillante. A peine lui eut-il posé une main sur la croupe que le *gitano* surgit à son côté, obséquieux, bon drille, le traitant comme s'il l'avait connu toute sa vie.

— Cet animal-là, c'est une perle. On voit que vous vous connaissez en chevaux... Et pas cher! M'est avis que nous

1. « Bon... mais je ne donne pas davantage. »

nous entendrons facilement... Monote! Fais-le promener, pour que monsieur voie la grâce avec laquelle il passège.

Et le Monote en question, un *gitanillo* qui avait le derrière à l'air et la figure pleine de croûtes, prit le cheval par le licol et partit en courant sur la grève inégale, tandis que la pauvre bête lui emboitait le pas à contre-cœur, comme rebutée par un exercice qui s'était déjà répété si souvent.

Vite les curieux s'approchèrent, se groupèrent autour de Batiste et du *gitano*, qui suivaient des yeux l'épreuve. Quand Monote revint, Batiste étudia longuement le cheval; il introduisit ses doigts entre les dents jaunâtres, promena ses mains sur le corps tout entier, leva les sabots pour en faire l'inspection, visita minutieusement les jambes.

— Examinez, examinez, — disait le *gitano*. — Il est ici pour cela... Plus net que la patène. Chez moi, on ne trompe personne : tout est naturel. On n'arrange pas les animaux comme font certains maquignons qui vous transfigurent un baudet en moins de rien. Je l'ai acheté la semaine dernière, et je n'ai pas même pris la peine de faire disparaître ces petites choses qu'il a aux jambes... Vous avez vu comme il passège gaillardement?... Et pour tirer à la charrette! Un éléphant même ne serait pas d'attaque autant que lui... Là, sur l'encolure, vous en voyez les traces.

Batiste ne semblait pas mécontent du résultat de son examen; mais il s'efforçait de faire le dégoûté, ne répondait au vendeur que par des moues et des grognements. Son expérience de charretier lui avait appris à bien juger les bêtes, et il riait en lui-même de certains badauds qui, trompés par la mauvaise apparence du cheval, discutaient avec le maquignon et disaient que l'animal était bon seulement pour la chaudière. Cette apparence triste et lasse était celle des bêtes généreuses qui obéissent avec résignation tant qu'elles peuvent tenir debout.

Enfin arriva le moment décisif : « On pouvait causer. Combien? »

— Puisque c'est pour vous, — dit le *gitano* en caressant l'épaule de Batiste, — pour un ami, pour un brave homme qui saura prendre soin de ce trésor..., je le laisse à quarante douros; et l'affaire est conclue!

Batiste essuya la décharge avec calme, en homme accoutumé à ce genre de discussions; et il sourit d'un air malin.

— Bon. Alors, parce que c'est toi, je ne demanderai qu'un petit rabais. Veux-tu vingt-cinq douros?

Le *gitano* étendit les bras avec une indignation théâtrale, recula de quelques pas, gratta son bonnet de fourrure et fit toutes sortes de démonstrations grotesques pour exprimer son étonnement.

— Mère de Dieu! Vingt-cinq douros!... Est-ce que vous l'avez regardé, cet animal-là? Quand même je l'aurais volé, je ne pourrais pas vous en faire cadeau pour un pareil prix.

Mais, à toutes ces démonstrations, Batiste répondait invariablement la même chose :

— Vingt-cinq; pas un *ochavo* de plus.

Et l'autre, ayant débité toutes ses raisons, qui n'étaient pas en petit nombre, fit appel à l'argument suprême :

— Monote, fais promener l'animal... pour que monsieur se rende compte...

Et voilà de nouveau Monote tirant le licol et courant devant la bête de plus en plus ahurie par ces promenades.

— Quelle allure, hé! — s'écriait le *gitano*. — On dirait une marquise à la promenade... Et pour vous, cela ne vaut que vingt-cinq douros?

— Pas un *ochavo* de plus! — répétait Batiste, entêté.

— Reviens, Monote : cela suffit.

Et le *gitano*, feignant l'irritation, tournait les épaules à l'acheteur comme pour lui signifier que les pourparlers étaient rompus. Mais, quand il vit que Batiste partait pour tout de bon, sa sévérité s'évanouit.

— Allons, monsieur... monsieur... Comment vous appelez-vous?

— Batiste.

— Ah!... Eh bien, monsieur Batiste, dites votre dernier prix. Afin de vous prouver que je suis votre ami et que je désire vous gratifier de ce joyau, je ferai pour vous ce que je ne ferais pour personne... Trente-cinq douros, est-ce convenu? Oui, n'est-ce pas? Je vous jure sur votre âme que je ne ferais cela pour personne, pas même pour mon père!

Sa protestation fut plus vive et plus gesticulante encore que

la première fois, lorsqu'il vit que le paysan n'était pas ému de ce rabais et lui offrait à grand'peine d'ajouter deux douros. « Était-il possible que cette perle fine ne lui inspirât pas plus de tendresse? Il n'avait donc point d'yeux pour l'apprécier? »

— Voyons, Monote : fais-le promener encore une fois.

Mais Monote n'eut pas à s'essouffler davantage; car Batiste s'éloigna de l'air d'un homme qui renonce à conclure une affaire. Il erra çà et là dans le marché, regardant au passage d'autres bêtes; mais il observait toujours du coin de l'œil le *gitano* qui, de son côté, tout en feignant l'indifférence, ne le perdait pas de vue et guettait ses moindres gestes.

Il s'approcha d'un grand cheval robuste, au poil luisant, qu'il n'avait pas l'intention d'acheter : car il prévoyait bien que le prix serait trop fort. A peine lui eut-il passé la main sur la croupe, il entendit à ses oreilles un souffle ardent qui murmurait :

— Trente-trois!... Par le salut de vos enfants, ne dites pas non! Vous voyez que je suis raisonnable.

— Vingt-huit! — dit Batiste, sans se retourner.

Lorsqu'il fut las d'admirer le bel animal, il alla plus loin; et pour faire quelque chose, il se mit à regarder la manière dont une vieille paysanne marchandait un bourricot.

Le *gitano* était revenu se poster près de sa bête, et, de loin, il considérait Batiste en agitant la corde du licol, comme pour rappeler le client.

Batiste se rapprocha, lentement, affectant un air distrait, regardant les ponts que traversaient, comme de mouvantes coupoles aux couleurs variées, les ombrelles ouvertes des femmes.

Il était déjà midi. Le sable du fleuve était embrasé; dans l'espace encaissé entre les berges, pas une brise ne soufflait. Au milieu de cette atmosphère chaude et moite, le soleil, tombant d'aplomb, grillait la peau et cuisait les lèvres.

Le *gitano* fit quelques pas vers Batiste et lui présenta l'extrémité de la corde, pour signifier la prise de possession.

— Ni à moi le vôtre, ni à vous le mien : trente douros! Et Dieu sait que je n'y gagne pas un sou. Trente... Ne dites pas non : je mourrais de rage!... Allons touchez là!

Batiste empoigna la corde, tendit une main au vendeur, qui la serra cordialement. Marché conclu.

Ensuite, le paysan tira de sa ceinture toute cette indigestion d'économies qui lui enflait le ventre : un billet prêté par le propriétaire, des pièces d'un douro, des poignées de menue monnaie enveloppée dans un cornet de papier; et, quand la somme fut complète, il ne put se dispenser d'aller avec le *gitano* sous le toit de feuillage pour lui offrir de vider un verre et pour donner quelques centimes à Monote en paiement de ses courses.

— Vous emmenez la parure du marché. C'est une bonne journée pour vous, *señó Bautista* : vous vous êtes signé ce matin avec la main droite, et la Vierge vous a rendu visite.

Il dut boire un second verre, politesse du *gitano*: et enfin, coupant court à l'avalanche d'offres de services et de cajoleries que lui faisait le vendeur, il prit le licol de son nouveau cheval et, aidé par le serviable Monote, monta sur les reins nus de la bête et sortit du marché.

Il était content de son achat; il n'avait pas perdu sa journée. A peine se rappelait-il maintenant le pauvre Morrut; et chaque fois que, sur le pont ou sur la route, quelqu'un de la *huerta* se retournait pour examiner le cheval blanc, il éprouvait l'orgueil du propriétaire.

Sa plus grande satisfaction fut lorsqu'il arriva devant chez Copa. Il fit prendre au roussin un petit trot de parade, comme si c'eût été un cheval de race; et il vit qu'aussitôt après son passage, Pimentó et tous les traînards de la *huerta* venaient mettre la tête à la porte avec des yeux ébahis. « Les misérables! Ils seraient bien convaincus, à présent, qu'il n'était pas facile de lui planter les crocs et que, tout seul, il savait se défendre. Ils avaient vu : le cheval mort était remplacé. Plût à Dieu que les choses pussent s'arranger aussi aisément à la maison! »

Ses blés hauts et verts faisaient comme un lac aux ondes inquiètes sur le bord du chemin; sa luzerne poussait vigoureusement, avec un parfum qui dilatait les narines du cheval. Certes, il n'avait pas à se plaindre de ses champs; mais c'était au logis qu'il appréhendait de trouver le malheur, cet éternel compagnon de son existence, toujours prêt à l'agripper.

Dès que Batistet entendit le trot du cheval, il accourut, la

tête enveloppée de bandages, et s'empara du licol, tandis que son père mettait pied à terre. Le jeune garçon s'enthousiasma pour la bête nouvelle; il la flatta, lui caressa les naseaux, et, impatient de prendre possession de son échine, lui posa un pied sur le jarret et monta par la croupe ainsi qu'un Maure.

Quant à Batiste, il entra dans la chaumière, blanche et coquette comme toujours, avec ses carreaux de faïence reluisants et ses meubles tous à leur place, mais remplie cependant d'une tristesse qui la rendait pareille à un tombeau très propre et très bien éclairé. Sa femme parut sur le seuil de l'*estudi*, les yeux gonflés et rouges, les cheveux en désordre et son air de fatigue révélait de longues veilles.

Le médecin était venu. Il avait examiné un bon moment le jeune malade; puis il avait froncé les sourcils, parlé à demi-mot; et il s'en était allé sans faire de nouvelle ordonnance. Mais, en remontant sur son bidet, il avait dit qu'il reviendrait dans la soirée.

Du reste, le petit était toujours de même, avec une fièvre qui dévorait son pauvre corps de plus en plus exténué. C'était comme les autres jours. Déjà ils s'étaient accoutumés à cette disgrâce : la mère pleurait machinalement, et les autres vaquaient d'un air morne à leurs occupations habituelles.

Teresa, en bonne ménagère, questionna son mari sur les résultats du voyage, voulut voir le cheval; et Roseta elle-même oublia ses peines de cœur pour s'informer de l'acquisition.

Tous, petits et grands, allèrent à l'écurie voir le cheval, que Batistet, toujours dans l'enthousiasme, était occupé à installer. L'enfant malade resta seul dans le grand lit de l'*estudi* où il se retournait, les yeux troublés par le mal, en bêlant d'une voix faible :

— *Mare! mare!*

Teresa étudiait avec une attention grave l'emplette de son mari, calculait avec lenteur si cela valait trente douros; la fille cherchait les différences entre le Morrut, d'heureuse mémoire, et son successeur; et les deux bambins, pris d'une subite confiance, tiraient le nouveau venu par la queue et lui caressaient le ventre, suppliant en vain leur grand frère de les mettre sur la croupe.

Décidément, il plaisait à tout le monde, ce nouveau membre de la famille qui flairait la mangeoire avec étonnement, comme s'il y eût trouvé quelque trace, quelque lointaine odeur du camarade mort.

Ensuite, on soupa; et telle était la fièvre de la curiosité, l'enthousiasme pour l'acquisition faite, qu'à plusieurs reprises Batistet et les enfants quittèrent la table pour aller jeter un coup d'œil à l'écurie, comme s'ils craignaient que des ailes n'eussent poussé au cheval et qu'il ne se fût envolé.

La soirée s'écoula sans incident. Batiste avait à labourer une portion de terrain laissée inculte jusqu'alors. Son fils et lui attelèrent le cheval, tout fiers de voir la douceur avec laquelle il obéissait et la force avec laquelle il tirait la charrue.

A la nuit tombante, comme ils se disposaient à quitter le travail, Teresa parut sur la porte de la chaumière et les appela en criant; elle semblait implorer du secours :

— *Batiste! Batiste!... Vine pronte*[1] *!*

Et Batiste s'élança, effrayé par le ton de cette voix et par ces gestes de désespoir.

Le petit se mourait : il n'y avait qu'à le regarder pour s'en convaincre. Lorsque Batiste entra dans la chambre et s'inclina sur le lit, il frissonna comme si l'on venait de lui jeter un seau d'eau sur les épaules. Le pauvre « Évêque » remuait à peine; la poitrine seule s'agitait avec un râle terrible. La bouche prenait une teinte violacée; les paupières presque fermées laissaient entrevoir les yeux ternes et immobiles : — des yeux qui déjà ne voyaient plus; — et la petite face blême semblait obscurcie par une nuit mystérieuse, comme si les ailes de la mort y eussent projeté leur ombre. La seule chose qui brillât dans ce visage, c'étaient les boucles des cheveux blonds, épars sur l'oreiller comme un écheveau de soie, et sur lesquels se brisait avec des reflets étranges la clarté du *candil*.

La mère poussait des gémissements entrecoupés, des hurlements de bête furieuse. Sa fille, qui pleurait en silence, était obligée de recourir à la force pour empêcher la pauvre femme de se jeter sur le petit ou de se briser la tête contre le mur.

1. « Batiste! Batiste!... Viens vite!... »

Dehors, les frères pleurnichaient sans se risquer à entrer dans la chambre, comme si les lamentations de leur mère les eussent frappés d'épouvante. Quant à Batiste, il se tenait debout près du lit, absorbé, serrant les poings, se mordant les lèvres, les regards fixés sur ce corps frêle qui devait endurer tant d'affres et d'angoisses pour rendre le dernier soupir. Le calme de ce géant, ces yeux secs dont les paupières frémissaient d'un clignotement nerveux, cette figure penchée vers l'enfant moribond, avaient quelque chose de plus douloureux encore que les lamentations de la mère.

Soudain, Batiste s'aperçut que Batistet était à côté de lui; le pauvre garçon était venu à son tour, alarmé par les hurlements de Teresa. Le père se fâcha tout rouge, quand il apprit qu'il avait laissé le cheval abandonné au milieu du champ; et Batistet, ravalant ses larmes, partit à la hâte pour ramener la bête à l'écurie.

Une minute après, de nouvelles clameurs arrachèrent Batiste à sa consternation douloureuse.

— *Pare!... pare*[1]*!...*

Maintenant c'était Batistet qui l'appelait, de la porte. Le père pressentant un second malheur, s'élança vers son fils, dont il ne comprenait pas encore les paroles précipitées : « Le cheval... le pauvre blanc... il était par terre... il saignait... »

Mais, à peine le fermier eut-il fait quelques pas, il vit l'animal couché sur les jambes, encore attelé à la charrue, mais faisant d'inutiles efforts pour se relever, allongeant le cou, hennissant de douleur, tandis que, par le côté, près du poitrail, coulait un liquide noirâtre dont s'imprégnaient les sillons récemment ouverts. On l'avait blessé d'un coup de couteau. Peut-être allait-il mourir. « *Recristo*[2]*!* Un animal qui lui était aussi nécessaire que sa propre vie et pour lequel il s'était endetté envers son propriétaire ! »

Il regarda aux alentours comme pour chercher l'auteur de l'attentat. Personne. Dans la plaine que bleuissait le crépuscule, on n'entendait que le bruit sourd des charrettes, le murmure des cannaies et les cris par lesquels on s'appelait

1. « Père !... père !... »
2. « Christ de Christ ! »

d'une maison à l'autre. Sur les routes voisines, sur les sentiers, pas une âme.

Batistet essayait de s'excuser auprès de son père. « Au moment où il courait vers la maison, il avait vu arriver sur le chemin un groupe d'hommes, des gens en liesse qui riaient et chantaient, probablement au sortir de l'auberge. Ce devait être eux... »

Le père ne voulut pas en apprendre davantage: « Pimentó! Ce n'était sûrement pas un autre !... La haine de la *huerta* lui avait déjà tué un enfant, et voilà que ce voleur lui assassinait encore sa bête, parce qu'il savait combien elle lui était nécessaire.... *Cristo!* N'était-ce pas suffisant pour faire qu'un chrétien se perdît? »

Et il ne raisonna plus. Tandis que Batistet demeurait auprès du cheval et s'efforçait d'arrêter le sang avec son foulard de tête, Batiste rentra impétueusement dans la chaumière sans avoir conscience de ce qu'il faisait, empoigna son fusil derrière la porte, se précipita dehors comme un fou; et, d'instinct, tout en courant, il avait ouvert les batteries de son arme pour s'assurer que les deux canons étaient chargés.

Terrible était l'aspect de ce colosse, ordinairement si doux et si pacifique, mais en qui les attaques incessantes de ses ennemis venaient de réveiller la bête féroce. Dans ses yeux injectés de sang brillait la fièvre du meurtre; tout son corps tremblait de fureur. Il se ruait à travers champs comme un sanglier furieux, foulait aux pieds les plantations, sautait les rigoles, éventrait les cannaies, pour atteindre plus vite la maison de Pimentó.

Là, il y avait quelqu'un sur le seuil. L'aveuglement de la colère et l'obscurité du crépuscule ne lui permirent pas de reconnaître si c'était un homme ou une femme; mais il vit que, d'un bond, la personne se rejetait à l'intérieur et fermait brusquement la porte, effrayée par l'apparition de ce forcené qui épaulait son fusil.

Batiste s'arrêta devant la porte close.

— *Pimentó!... Lladre!... Asómat*[1]!.

Et sa propre voix l'étonnait, comme si elle eût été celle

1. « Pimentó !... Voleur ! Montre-toi !... »

d'un autre. Cette voix était chevrotante, sifflante, étranglée par la suffocation de la colère.

Pas de réponse. La porte restait fermée ; fermés aussi les volets et les trois lucarnes qui, en haut de la façade, donnaient de la lumière à l'étage supérieur, à la *cambra* où l'on conservait les récoltes. Le brigand devait regarder Batiste par quelque trou ; peut-être préparait-il son fusil pour faire feu traîtreusement ; et, avec cette prudence mauresque toujours prompte à supposer chez l'ennemi les plus mauvais desseins, Batiste s'abrita derrière le tronc d'un figuier énorme qui ombrageait la chaumière de Pimentó.

Le nom de celui-ci résonnait, sans cesse répété dans le silence du crépuscule, accompagné de mille injures.

— *Baixa, cobarde!... Asómat, morral*[1]*!*

Mais la maison restait silencieuse et fermée comme si elle eût été vide.

A un certain moment, Batiste crut ouïr des voix étouffées, un bruit de lutte, quelque chose comme une bataille que la pauvre Pepeta engageait contre Pimentó pour empêcher son mari de répondre aux insultes. Puis, il cessa d'entendre; et ses outrages continuèrent à résonner dans le silence désespérant.

Ce silence le rendait plus furieux encore que si l'ennemi se fût présenté. Il lui semblait que la maison muette se moquait de lui; et alors, quittant l'arbre derrière lequel il s'était caché, il sauta contre la porte et commença de la battre à coups de crosse. Les planches tremblaient sous les heurts redoublés de ce géant fou. Puisqu'il ne pouvait pas mettre en pièces l'habitant, au moins voulait-il rassasier sa colère sur l'habitation; et il frappait au hasard, tantôt le bois, tantôt la muraille, dont il arrachait de larges plâtras. Il épaula même plusieurs fois son fusil, prêt à décharger ses deux coups contre les petites lucarnes de la *cambra*; et, s'il ne le fit point, ce fut uniquement parce qu'il songea qu'ensuite il serait désarmé.

Sa furie grandissait; il rugissait les insultes; ses yeux injectés de sang ne distinguaient plus rien; il titubait comme un homme ivre. Encore un peu, et il serait tombé par terre,

1. « Descends, lâche!... Montre-toi, canaille! »

suffoqué de rage, agonisant de fureur. Et puis, soudain, les nuées rouges qui l'enveloppaient se déchirèrent, la faiblesse succéda à la violence, il vit toute son infortune, il eut la sensation qu'il s'anéantissait. Sa colère, brisée par une si horrible convulsion, se dissipa; au beau milieu de son chapelet d'insultes, sa voix s'étouffa dans sa gorge et se changea en gémissements; et, à la fin, il éclata en sanglots.

Il n'insulta plus Pimentó. Peu à peu, il recula jusqu'au chemin et s'assit sur le talus de gazon, le fusil entre les jambes. Et il pleura, pleura, soulagé par ces pleurs qui lui dégageaient la poitrine, doucement enveloppé par les ombres de la nuit qui semblaient prendre part à sa peine et qui s'épaississaient comme pour cacher ses larmes d'enfant.

Combien il était malheureux! Seul contre tous. Son pauvre petit, il allait le trouver mort quand il reviendrait à la maison; le cheval sans lequel il ne pouvait pas vivre, des traîtres l'avaient mis hors de service. Le mal s'attaquait à lui de tous côtés, surgissait contre lui des chemins, des maisons, des cannaies, profitait de toutes les occasions pour assaillir ceux qui lui étaient chers. Et il était là, sans ressource, impuissant à se défendre contre cet homme abominable qui disparaissait aussitôt que son adversaire, fatigué de souffrir, essayait de faire face.

« Seigneur! De quoi donc était-il coupable, pour être ainsi châtié? Est-ce qu'il n'était pas un honnête homme? » Sa douleur l'accablait à tel point qu'il demeurait là, cloué sur place. Ses ennemis pouvaient venir, maintenant : il n'avait plus même la force de ramasser le fusil tombé à ses pieds.

Il entendit sur le chemin une lente sonnerie de clochettes qui peupla l'obscurité de vibrations mystérieuses. Alors, il pensa au malade, au pauvre « Évêque », qui sans doute venait de mourir. Cette sonnerie si douce n'était-elle pas celle des anges qui descendaient pour l'emporter avec eux et qui volaient çà et là dans la *huerta* parce qu'ils ne trouvaient pas l'humble chaumière? Ah! s'il n'avait pas eu les autres... ceux qui avaient besoin de ses bras pour vivre!... L'infortuné aurait voulu n'être plus. Il songeait à la félicité d'abandonner là, sur le bord de la route, ce grand corps qu'il lui était si pénible de mouvoir, et de se cramponner à la petite âme de

cet enfant innocent, et de voler, de voler comme les bienheureux qu'il avait vus conduits au ciel par des anges dans les tableaux des églises.

Maintenant les clochettes sonnaient tout près de lui, et sur le chemin glissaient des masses informes que ses yeux troublés par les larmes ne parvenaient pas à reconnaître. Il sentit qu'on le touchait avec le bout d'un bâton; et, relevant la tête, il aperçut une longue figure qui se détachait dans l'espace, une sorte de spectre qui s'inclinait vers lui. C'était le père Tomba, le seul habitant de la *huerta* qui ne lui eût fait aucun chagrin.

Le pâtre, qu'on tenait pour sorcier, possédait l'étonnante perspicacité des aveugles. A peine eut-il reconnu Batiste, il comprit toute la détresse du pauvre paysan. En tâtant avec son bâton, il rencontra le fusil tombé à terre; et il tourna la tête comme pour chercher dans la nuit la maison de Pimentó. Il devinait les pleurs de Batiste.

Et il se mit à parler lentement, avec une tristesse calme, en homme habitué aux misères de ce monde que bientôt il devait quitter.

— *Fill meu... fill meu...*

« Tout cela, il s'y attendait bien. Il avait averti Batiste, dès le premier jour où il l'avait vu installé sur les terres maudites : ces terres lui porteraient malheur... Il venait de passer devant la maison, et il avait aperçu de la lumière par la porte ouverte... il avait entendu les cris de désespoir... le chien hurlait... Le petit était mort, n'est-ce pas?... Et Batiste qui se croyait assis sur le bord du chemin, tandis qu'en réalité il avait déjà un pied au bagne!... C'était ainsi que se perdaient les hommes et que se détruisaient les familles... Il finirait par tuer, bêtement, comme le pauvre Barret, et il mourrait comme lui aux galères... C'était inévitable : ces terres-là étaient maudites et ne pouvaient produire que des fruits de malédiction. »

Et, après avoir mâchonné ces terribles prophéties, le pâtre s'en alla derrière son troupeau vers le village, non sans avoir conseillé au malheureux Batiste de s'en aller aussi, de s'en aller loin, très loin, là où il n'aurait pas à gagner son pain en luttant contre la haine des misérables.

Et déjà le vieillard avait disparu, enfoncé dans les ténèbres;

mais Batiste entendait encore cette voix lente et triste qui lui donnait le frisson :

— *Creume, fill meu... te portarán desgrasia...*

## VIII

Batiste et sa famille ne se rendirent pas compte de la manière dont commença cette chose inouïe, ne surent pas quel fut le premier qui se résolut à franchir le petit pont par où l'on accédait aux champs détestés. Ils n'avaient pas le cœur à observer de semblables détails. Dans l'accablement de leur deuil, ils virent seulement que la *huerta* venait à eux; et ils ne protestèrent pas, car le malheur a besoin de consolation; mais ils ne se réjouirent pas non plus de ce rapprochement inespéré.

La mort de Pascualet avait été connue dans tout le voisinage avec cette étrange rapidité qui transporte instantanément les nouvelles de ferme en ferme jusqu'aux confins de la plaine; et, cette nuit-là, il y eut bien des gens qui dormirent mal. C'était à croire qu'en partant, le petit avait laissé une épine enfoncée dans la conscience de toute cette population. Les femmes s'imaginaient le voir, blanc et lumineux comme un ange, qui, de ses yeux tristes fixés sur elles, leur reprochait d'avoir été si dures pour lui et les siens. Oui, cet enfant mort chassait des chaumières le sommeil. « Le pauvret! Qu'est-ce qu'il conterait au Seigneur, lorsqu'il arriverait au ciel? »

Ils avaient tous leur part de responsabilité dans cette mort; mais chacun, avec un égoïsme hypocrite, rejetait sur son voisin l'odieux de cette persécution acharnée dont le petit avait été la victime. Chaque commère attribuait le malheur à la commère contre qui elle avait le plus de rancune; et, finalement, elle prenait la ferme résolution de réparer le mal déjà fait et d'aller, le lendemain, offrir ses services à la famille pour les funérailles.

Le lendemain, tous les gens des alentours se levèrent en ruminant la façon dont ils se rendraient chez Batiste et se présenteraient à lui. C'était un flot de repentir qui, de toutes

les extrémités de la plaine, se précipitait vers la maison en deuil.

Dès le point du jour, deux vieilles femmes, qui habitaient dans le voisinage, se glissèrent à l'intérieur de la maison. La famille consternée fut à peine surprise de leur présence en un lieu où aucun étranger ne s'était introduit depuis plus de six mois. Elles demandèrent à voir l'enfant, le pauvre *albaet*[1]; et, entrées dans l'*estudi*, elles le contemplèrent, étendu encore sur sa couche où la place du maigre corps était à peine visible sous la couverture, le drap remonté jusqu'au cou, la tête blonde enfoncée dans l'oreiller. La mère s'était retirée à l'écart et ne savait que gémir, ramassée et pelotonnée sur elle-même, comme si elle tâchait de se faire petite et de disparaître.

Après les deux vieilles femmes, d'autres vinrent, puis d'autres encore. C'était un chapelet de matrones larmoyantes qui arrivaient de tous les côtés, entouraient le lit, baisaient le petit cadavre et en prenaient possession comme d'une chose à elles, sans s'occuper ni de Teresa ni de sa fille qui, épuisées par la veille et les lamentations, restaient abêties, la tête courbée sur la poitrine, la face rougie et mouillée de larmes brûlantes.

Batiste, assis sur une chaise de sparte au milieu de la chambre, regardait avec une expression stupide le défilé de ces gens qui lui avaient fait tant de mal. Il ne les haïssait pas, mais il n'éprouvait pas non plus de reconnaissance. La crise de la veille l'avait anéanti; et il voyait tout cela d'un œil indifférent, comme si cette demeure n'eût pas été la sienne et que le pauvret qui reposait là n'eût pas été son fils.

Seul, le chien couché à ses pieds semblait se souvenir et garder de la haine; il flairait d'un air hostile toute cette procession de jupes qui entraient et sortaient, et il grognait sourdement comme s'il avait eu envie de mordre et qu'il se retînt pour ne pas causer de déplaisir à ses maîtres.

Le petit monde partageait la mauvaise humeur du chien. Batistet faisait grise mine à toutes ces créatures qui s'étaient si souvent moquées de lui lorsqu'il passait devant chez elles; et il se réfugiait à l'écurie pour ne pas perdre de vue le pauvre

1. Innocent, petit ange.

cheval, qu'il soignait selon les prescriptions du vétérinaire appelé la nuit précédente. Il aimait beaucoup son petit frère, mais la mort est sans remède ; et ce qui le préoccupait maintenant, c'était que le cheval ne restât point boiteux.

Quant aux deux cadets, satisfaits dans le fond que ce deuil attirât sur leur chaumière l'attention de toute la plaine, ils gardaient la porte et barraient le passage aux polissons qui, comme des bandes de moineaux, arrivaient par tous les chemins et par tous les sentiers, avec l'impatiente et malsaine curiosité de voir le petit mort. Aujourd'hui, c'était leur tour : ils étaient les maîtres. Et, avec la bravoure de celui qui est dans sa maison, ils menaçaient et renvoyaient les uns, permettaient d'entrer à d'autres auxquels ils accordaient leur protection, selon le traitement qu'ils en avaient eux-mêmes reçu dans ces dramatiques et sanglants voyages sur le chemin de l'école... Les gredins ! Il y en avait qui prétendaient entrer, après avoir participé à cette bataille où le pauvre Pascualet avait gagné sa maladie mortelle !

L'apparition d'une petite femme pâle et débile fit passer un ouragan de souvenirs pénibles sur toute la famille. C'était Pepeta, la femme de Pimentó. Elle venait, celle-là aussi ! Un moment, Batiste et Teresa eurent l'intention de protester ; mais leur volonté n'avait plus de force. « A quoi bon ?... Elle aussi, elle était la bienvenue. Et, si elle venait pour se gausser de leur malheur, elle pouvait rire tant qu'il lui plairait. Eux, écrasés par le chagrin, inertes, ils la laisseraient faire. Dieu, qui voit tout, récompenserait chacun selon son mérite. »

Pepeta se dirigea droit vers le lit, en écarta les autres femmes. Elle portait dans ses bras une grosse botte de fleurs et de feuillages, qu'elle étala sur la couverture. Les premiers parfums du printemps nouveau se répandirent dans la chambre où flottaient les odeurs de pharmacie et dont la lourde atmosphère semblait encore pleine des râles et des affres du mourant.

Pepeta, la pauvre bête de somme, qui, après s'être mariée dans l'espérance d'être mère, n'avait plus maintenant aucune chance de maternité, fut prise d'une violente émotion à l'aspect de cette mignonne tête d'ivoire que la chevelure éparse ornait d'un nimbe d'or.

— *Fill meu!... Pobret meu*[1]*!...*

Et elle pleurait de toute son âme, inclinée sur le petit cadavre, effleurant à peine de ses lèvres le front blanc et froid, comme si elle craignait de réveiller l'*albaet* d'un profond sommeil.

Lorsque Batiste et sa femme entendirent ces sanglots, ils levèrent la tête avec surprise. « Ils savaient bien qu'elle était une bonne femme; c'était lui, le méchant. » Et la gratitude paternelle et maternelle brillait dans leurs yeux. Batiste fut même très attendri lorsqu'il vit la pauvre Pepeta embrasser Teresa et sa fille, confondre ses larmes avec les leurs. « Non, il n'y avait pas là de duplicité ; cette femme aussi était une victime : et voilà pourquoi elle savait comprendre le malheur de ceux qui étaient des victimes. »

La visiteuse essuya ses larmes. Chez elle reparut la femme vaillante et forte, accoutumée à un labeur de bête pour faire marcher son ménage. Elle jeta autour d'elle un regard de désapprobation. « Cela ne pouvait pas durer ainsi : l'enfant sur la couche, et tout sens dessus dessous !.... Il fallait parer l'*albaet* pour son dernier voyage, le vêtir de blanc, le faire pur et splendide comme l'aube dont il portait le nom. »

Et, avec son instinct de créature née pour commander et sachant obtenir l'obéissance, elle se mit à donner des ordres à toutes ces femmes qui rivalisaient de zèle pour rendre quelque service à la famille naguère abhorrée.

Elle voulut aller en personne à Valence avec deux compagnes pour acheter le suaire et le cercueil. D'autres femmes regagnèrent le village ou se dispersèrent dans les fermes pour y prendre les objets que Pepeta les avait chargées de rapporter. L'odieux Pimentó lui-même, qui d'ailleurs demeurait invisible, dut travailler aux préparatifs. Sa femme, le rencontrant sur le chemin, lui donna commission d'amener des musiciens pour le convoi, dans l'après-midi. « C'étaient comme lui des traînards et des ivrognes ; il les trouverait sûrement chez Copa. » Et le bravache, qui ce jour-là semblait préoccupé, écouta sa femme sans mot dire et, les yeux à terre comme s'il avait honte, supporta humblement le ton impérieux dont elle lui parlait.

1. « Mon fils!... Mon pauvret!... »

Depuis la nuit précédente, il n'était plus le même. Ce voisin qui l'avait défié, qui l'avait insulté, qui l'avait tenu enfermé dans sa maison comme une poule; sa femme qui pour la première fois s'était imposée à lui et qui lui avait arraché son fusil des mains; le défaut de courage qui l'avait empêché d'affronter sa victime forte du bon droit; tout cela, c'était autant de motifs qui le rendaient confus et abasourdi. Non, il n'était plus le Pimentó de jadis : il commençait à se juger mieux; il allait jusqu'à soupçonner que tout ce qu'il avait fait contre Batiste et sa famille était un crime. A un certain moment, il éprouva comme un mépris de lui-même. « Est-ce qu'il était vraiment un homme? Toutes les vilenies commises par lui et par les autres n'avaient réussi qu'à faire mourir un malheureux enfant! » Et, selon sa coutume des jours noirs, où une inquiétude lui plissait les sourcils, il s'en alla chez Copa chercher les consolations que le cabaretier tenait en réserve dans sa fameuse outre du coin.

A dix heures du matin, lorsque Pepeta revint de la ville avec ses deux compagnes, la ferme était pleine de gens. Quelques hommes parmi les plus paisibles et les plus casaniers, ceux qui avaient pris le moins de part à la croisade contre les intrus, formaient avec Batiste un groupe devant la porte, les uns accroupis à la façon des Maures, les autres assis sur des chaises de sparte, fumant et parlant avec lenteur du temps et des récoltes. A l'intérieur, des femmes et encore des femmes, pressées autour du lit, étourdissant la mère par leur bavardage, installées là comme dans leur propre maison, parlant des enfants qu'elles avaient perdus ou jacassant sur toutes les histoires de la *huerta*. Ce jour était pour elles un jour extraordinaire; et peu leur importait que leur logis ne fût pas nettoyé, que leur déjeuner ne fût pas sur le feu : elles avaient une excuse. Les mioches, accrochés à leurs jupons, pleuraient, poussaient des cris assourdissants, les uns parce qu'ils voulaient retourner chez eux, les autres parce qu'ils voulaient qu'on leur montrât l'*albaet*.

Quelques vieilles s'étaient emparées du buffet, et, à chaque instant, elles préparaient de grands verres d'eau où elles ajoutaient du vin et du sucre, puis elles les offraient à Teresa et à sa fille « pour les aider à pleurer »; et, lorsque les pau-

vres femmes, déjà noyées par ce déluge d'eau sucrée, refusaient de boire, les officieuses commères versaient les rafraîchissements dans leur propre gosier : car il fallait bien qu'elles fissent aussi passer leur chagrin.

Immédiatement, Pepeta entreprit de rétablir l'ordre. « Tout le monde dehors! Ce qu'elles avaient à faire, au lieu de molester les gens, c'était d'emmener ces deux femmes exténuées par leur douleur et ahuries par tout ce vacarme. »

D'abord, Teresa refusa de quitter son fils, ne fût-ce qu'une minute : « Tout à l'heure elle ne le verrait plus; il ne fallait pas lui voler le peu de temps qui lui restait pour contempler son trésor! » Et elle éclata en sanglots plus déchirants, se précipita sur le cadavre pour l'embrasser. Mais enfin les prières de sa fille et la volonté de Pepeta l'emportèrent; et la mère, escortée par un grand nombre de femmes, sortit de la maison avec le tablier sur le visage, gémissante, chancelante, ne prêtant aucune attention à celles qui la tiraient chacune de son côté et qui se disputaient l'honneur de la recevoir chez elles.

Alors Pepeta se mit à disposer les choses pour la pompe funèbre. Elle plaça au milieu de l'entrée la petite table blanche en sapin sur laquelle mangeait la famille, et elle la recouvrit d'un drap dont elle releva les coins avec des épingles. Par-dessus, on étendit une courtepointe aux dentelles empesées; et sur la courtepointe, on plaça le petit cercueil apporté de Valence : — un bijou qui faisait l'admiration des voisines, un écrin blanc galonné d'or et capitonné à l'intérieur comme un berceau.

Pepeta défit le paquet où étaient les derniers atours du petit : le linceul de gaze brochée de fils d'argent, les sandales, la guirlande de fleurs, tout cela très blanc, de la neige en flocons, une lumineuse pureté d'aube, emblème de la pureté du pauvre *albaet*. Et puis, avec des gestes lents, avec des précautions de mère, elle habilla le cadavre. Elle pressait ce petit corps froid contre sa poitrine avec des élans de passion stérile, faisait entrer dans le linceul les petits bras rigides avec un soin scrupuleux, comme s'ils eussent été des morceaux de verre qui auraient pu se briser au moindre choc, baisait les pieds glacés avant de les intro-

duire dans les sandales en tirant sur le contrefort et sur l'empeigne. Enfin elle le prit entre ses bras, telle une blanche colombe raidie par le gel, et le déposa dans le cercueil, sur cet autel élevé au seuil de la maison et devant lequel devait défiler toute la *huerta*, attirée par la curiosité.

Ce n'était pas tout, et le plus beau manquait encore : la guirlande, — un bonnet de fleurs blanches avec des pendants qui descendaient sur les oreilles, vraie parure de sauvage. — La pieuse main de Pepeta, engagée dans une terrible lutte contre la mort, peignit en rose avec du fard les joues pâles, raviva par une couche de vermillon ardent la bouche livide; mais ce fut en vain que la paysanne ingénue s'efforça d'ouvrir toutes grandes les paupières molles : elles s'obstinaient à retomber et à cacher les yeux ternis, mats, sans reflet, pleins de la tristesse grise de la mort.

Pauvre Pascualet ! malheureux petit « Évêque ! » Avec sa guirlande extravagante et sa face peinte, il était changé en une mignonne caricature. Tout à l'heure, sa tête pâle, verdie par la mort, tombée sur l'oreiller maternel, sans autre parure que ses cheveux blonds, inspirait plus d'attendrissement douloureux. Mais cela n'empêchait pas les bonnes femmes de s'émerveiller sur l'œuvre de Pepeta : « Regardez! regardez!... On dirait qu'il dort. Si joli, si rose!... Jamais on n'avait vu un *albaet* comme celui-là... »

Et elles emplissaient de fleurs les vides du cercueil, elles en semaient sur le vêtement blanc, elles en répandaient sur la table, elles en faisaient des buissons aux quatre coins. C'était la plaine tout entière qui embrassait le corps de cet enfant, l'ayant vu tant de fois courir dans les sentiers comme un oiseau, qui répandait sur ce corps inanimé un flot de parfums et de couleurs.

Les deux jeunes frères contemplaient Pascualet avec une admiration pieuse, comme un être supérieur qui allait prendre son vol d'un moment à l'autre. Le chien rôdait autour du catafalque, allongeait son museau pour lécher les froides menottes de cire et poussait des plaintes presque humaines, des hurlements de désespoir qui rendaient les femmes nerveuses et les faisaient poursuivre à coups de pied la bête fidèle.

Vers midi, Teresa, échappée presque de vive force à la captivité où la tenaient les voisines, revint à la maison. Sa tendresse de mère éprouva une grande satisfaction à voir comment on avait arrangé le petit ; elle le baisa sur sa bouche peinte et se remit à gémir.

Il était l'heure de manger. Batistet et les petits, chez qui la douleur n'arrivait pas à faire taire l'estomac, dévoraient des chanteaux de pain en se cachant dans les coins. Mais Teresa et sa fille ne pensaient pas à manger. Le père, toujours assis sur sa chaise de sparte, devant la porte, fumait cigarette sur cigarette, impassible comme un oriental, tournant le dos à son logis comme s'il avait peur de voir le blanc catafalque où le corps de son fils reposait comme sur un autel.

Dans la soirée, les visites furent encore plus nombreuses. Les femmes arrivaient parées de leurs costumes du dimanche, la mantille sur la tête, pour assister à l'enterrement. Les jeunes filles se disputaient avec passion l'honneur de figurer parmi les quatre qui devaient porter l'*albaet* au cimetière.

D'un air compassé, marchant sur le bord du chemin et fuyant la poussière comme un péril mortel, deux visiteurs importants parurent : Don Joaquín et Doña Josefa. Le maître d'école avait déclaré à ses élèves que cet après-midi, en raison du « funeste événement », il n'y aurait pas classe. Et l'on s'en doutait bien, à voir la foule des marmots hardis et malpropres qui se faufilaient dans la maison et qui, las de regarder le corps de leur camarade en se fourrant les doigts dans le nez, retournaient courailler sur le chemin ou s'amusaient à sauter pardessus les ruisseaux.

Doña Josefa, avec sa robe de laine usée et sa grande mantille jaune, fit dans la maison une entrée solennelle ; et, après quelques belles phrases qu'elle avait empruntées à son mari, elle installa son obèse personne dans un fauteuil de sangle où elle se tint muette et comme somnolente, absorbée dans la contemplation du cercueil. La brave femme, habituée à écouter et à admirer son époux, était incapable de soutenir une conversation.

Don Joaquín, qui avait arboré sa redingote verte des grands jours et la plus volumineuse de ses cravates, alla s'asseoir dehors à côté du père. Il avait ses grosses mains de paysan

fourrées dans des gants noirs qui, blanchis par les années, avaient pris la couleur des ailes de mouche; et il les remuait continuellement, désireux d'attirer l'attention sur cet ornement des circonstances solennelles. Il déployait pour Batiste les beautés les plus fleuries et les plus sonores de son éloquence: Batiste était son meilleur client et n'avait jamais manqué de lui faire remettre chaque samedi les deux sous d'écolage.

— Ainsi va le monde, *señor Bautista*... Résignation! Nous ne connaissons jamais les desseins de Dieu; souvent, il tire du mal un bien pour ses créatures...

Puis, interrompant la file des lieux communs qu'il débitait avec emphase comme lorsqu'il était à l'école, il ajouta, d'une voix plus basse, en clignant les yeux avec malice :

— Avez-vous observé, *señor Bautista*, toute cette foule ici présente? Hier, ils disaient pis que pendre sur vous et sur votre famille; et Dieu sait si je les ai souvent blâmés pour leur méchanceté... Aujourd'hui, ils entrent chez vous avec la même confiance que chez eux, et ils vous accablent de témoignages d'affection. Votre malheur fait qu'ils oublient, les rapproche de vous.

Et, après une pause pendant laquelle il demeura la tête basse, il ajouta avec conviction, en se frappant la poitrine :

— Vous pouvez m'en croire, moi qui les connais bien. Des brutes, oui, et capables des pires stupidités; mais ils ont un cœur qui s'émeut en présence de l'infortune et qui leur fait rentrer les griffes... Les pauvres gens! Est-ce leur faute, s'ils sont nés pour être des bêtes et si personne ne s'occupe de les tirer de leur condition?

Il se tut, un bon moment; puis, avec la ferveur d'un marchand qui vante son article :

— Ce qu'il faut ici, — reprit-il, — c'est de l'instruction, beaucoup d'instruction... des temples du savoir qui versent la clarté des lumières sur cette plaine... des flambeaux qui... qui... Bref, s'il venait plus d'enfants à mon école, et si les pères, au lieu de s'enivrer, me payaient ponctuellement, comme vous le faites, vous, *señor Bautista*, les choses marcheraient d'une autre façon. Mais je n'en dis pas davantage, parce que je n'ai pas le goût d'offenser mon prochain.

Il en courait cependant le risque : tout à côté de lui se

trouvaient quelques-uns de ces pères qui lui envoyaient des élèves sans leur lester les poches avec les deux sous.

Plusieurs paysans, de ceux qui avaient montré le plus d'hostilité contre la famille, n'avaient pas osé s'avancer jusqu'à la maison et se tenaient sur le chemin, où ils formaient un groupe. Parmi eux était Pimentó, revenu du cabaret en compagnie de cinq musiciens, la conscience tranquille depuis qu'il avait passé quelques heures devant le comptoir de Copa.

Sans cesse affluaient des visiteurs nouveaux. Il n'y avait plus de place dans la chaumière ; les femmes et les enfants s'asseyaient sur les bancs de briques au bas de la treille ou sur les talus voisins, en attendant l'heure de l'enterrement.

A l'intérieur, on entendait des lamentations, des conseils donnés d'une voix énergique, un bruit de lutte. C'était Pepeta qui voulait arracher Teresa du cadavre de son fils. « Voyons... il fallait être raisonnable : l'*albaet* ne pouvait pas rester toujours là... Il se faisait tard ; et les mauvais moments, il vaut mieux les passer vite... » Et elle était aux prises avec la mère pour l'écarter du cercueil, pour l'obliger à entrer dans l'*estudi*, pour l'empêcher d'être là au terrible moment du départ, lorsque l'*albaet*, porté sur les épaules des jeunes filles, s'envolerait avec les blanches ailes de son linceul pour ne revenir jamais plus.

— *Fill meu! Rey de sa mare*[1]*!* gémissait la pauvre Teresa.

« Elle ne le verrait plus!... Un baiser!... Encore un baiser!... » Et la tête, de plus en plus livide malgré le fard, oscillait d'un côté de l'oreiller à l'autre, agitant son diadème fleuri, entre les mains avides de la mère et de la sœur qui se disputaient le dernier baiser.

Mais monsieur le vicaire attendait sans doute à la sortie du village, avec le sacristain et les enfants de chœur : il ne fallait pas se mettre en retard. Pepeta s'impatientait : « Entrez, entrez dans l'*estudi*! » Et, avec l'aide d'autres femmes, elle poussa presque de force Teresa et sa fille, qui se retournaient affolées, décoiffées, les yeux rougis par les larmes, la poitrine secouée par une protestation douloureuse qui n'était plus un gémissement, qui était une vocifération.

1. « Mon fils! Roi de sa mère! »

Quatre jouvencelles à la jupe bouffante, à la mantille de soie rabattue jusque sur les yeux, à l'air pudique et monacal, saisirent les pieds de la petite table et emportèrent tout le blanc catafalque. Un hurlement retentit, étrange, horrible, ne finissant pas : quelque chose qui fit courir un froid dans plus d'une échine. C'était le chien qui, par cette plainte interminable, disait adieu au pauvre *albaet*, en étirant ses pattes comme s'il voulait que son corps se prolongeât jusqu'où allait sa lamentation.

Dehors, Don Joaquín frappait dans ses mains pour rendre ses élèves attentifs. « Voyons!... Toute l'école en rang!... » Les personnes qui étaient restées sur le chemin se rapprochaient de la maison. Pimentó s'était mis à la tête de ses amis les musiciens; ceux-ci préparaient leurs instruments pour saluer l'*albaet* dès qu'il franchirait la porte; et, au milieu du désordre et des criailleries confuses parmi lesquels se formait la procession, la clarinette modulait des roulades, le cornet chevrotait des gammes et le trombone haletait comme un vieil asthmatique.

Les plus jeunes écoliers ouvrirent la marche, portant de grandes branches de basilic qu'ils élevaient en l'air : Don Joaquín s'entendait à faire les choses. Ensuite, se frayant un passage à travers la foule, apparurent les quatre jeunes filles qui soutenaient le blanc et léger reposoir où le pauvre *albaet*, couché dans sa bière, remuait la tête avec un faible va-et-vient, comme s'il prenait congé du logis. Derrière le cercueil se rangèrent les musiciens qui firent éclater soudain une valse badine et joyeuse. Et, à leur suite, par le sentier de la ferme, tous les curieux se précipitèrent en groupes serrés. Puis la maison, après avoir vomi ce trop-plein de visiteurs, resta muette, sombre, avec cet aspect de tristesse qu'ont les lieux par où vient de passer le malheur.

Seul sous la treille, Batiste, sans abandonner son attitude de Maure insensible, mordillait sa cigarette et suivait des yeux la marche de cette procession qui déjà ondulait sur le grand chemin, avec ce cercueil et ce catafalque blanc parmi les vêtements noirs et les branches vertes.

Le pauvre *albaet* commençait bien son voyage vers le ciel des innocents. La plaine, voluptueusement étendue sous le

soleil de printemps, enveloppait le petit mort de son haleine embaumée, l'accompagnait jusqu'à sa tombe en le couvrant d'un impalpable linceul de parfums. Les vieux arbres, où bourgeonnait une sève de renouveau, saluaient le petit cadavre en agitant au souffle de la brise leurs branches chargées de fleurs. Jamais la mort ne passa sur la terre dans un aussi beau déguisement.

Échevelées et hurlantes comme des folles, agitant leurs bras avec furie, les deux malheureuses femmes apparurent sur le seuil de la maison. Leurs lamentations se propageaient à l'infini, dans la tranquille atmosphère de la plaine imprégnée d'une douce lumière.

— *Fill meu!... Anima meua*[1]*!...* — gémissaient Teresa et sa fille.

—*Adiós, Pascualet!... Adiós!...*—criaient les petits en buvant leurs larmes.

— A-ou-ou-ou!... A-ou-ou-ou!... — aboyait le chien en allongeant le museau, avec une plainte qui donnait sur les nerfs et qui remplissait l'espace d'un frisson funèbre.

Et, du lointain, passant à travers le feuillage, rampant sur les vertes houles des champs, arrivaient en guise de réponse les échos de la valse qui menait à l'éternité le pauvre *albaet* balancé dans sa blanche nacelle galonnée d'or. Les gammes embrouillées du cornet à piston et ses cabrioles diaboliques semblaient être le joyeux éclat de rire de la mort qui, avec le petit dans ses bras, s'éloignait au milieu de cette plaine où renaissait le printemps.

Les gens du cortège revinrent à la brune. Les petits, privés de sommeil par l'agitation de la nuit précédente où la mort les avait visités, dormaient sur des chaises. Teresa et sa fille, exténuées par les pleurs, à bout d'énergie après tant de nuits blanches, étaient devenues inertes et restaient affaissées sur ce lit qui conservait encore l'empreinte du pauvre enfant. Batistet ronflait dans l'écurie à côté du cheval blessé. Le père, toujours taciturne et impassible, recevait les visites, serrait les mains, remerciait par un mouvement de la tête ceux qui lui apportaient des offres de service et des paroles de consolation.

1. « Mon fils!... Mon âme!... »

A la nuit close, il n'y avait plus personne. La maison était obscure, silencieuse. Par la porte ouverte et pleine de ténèbres s'exhalait la respiration lasse de cette famille dont tous les membres semblaient vaincus et terrassés par la douleur.

Batiste, immobile, regardait comme un hébété les étoiles, qui scintillaient dans le bleu sombre de la nuit. La solitude le ranimait ; il commençait à se rendre compte de sa situation. La plaine avait son aspect ordinaire; et pourtant, elle lui paraissait plus belle, plus tranquillisante : tel un visage renfrogné, qui se déride et sourit. Ces gens, dont les cris s'entendaient au loin sur les portes des chaumières, ne le haïssaient plus, ne persécuteraient plus les siens; ils étaient venus sous son toit; leurs pas avaient effacé la malédiction qui pesait sur les terres du père Barret. C'était une vie nouvelle qui commençait. Mais à quel prix!...

Et, tout à coup, il eut la vision nette de son infortune. Il songea au pauvre Pascualet, qui gisait maintenant sous une masse de terre humide et fétide; à cette blanche dépouille qui se trouvait en contact avec la corruption d'autres corps ; à ce visage si beau, à cette peau si fine sur laquelle avait glissé sa main calleuse, à cette blonde chevelure qu'il avait si souvent caressée, à toutes les choses que guettait maintenant le ver immonde; et alors, il sentit un flot de plomb qui montait, montait de sa poitrine à sa gorge.

Et les grillons qui chantaient sur le talus voisin se turent, effrayés par l'étrange hoquet qui déchira le silence et qui résonna dans l'obscurité une grande partie de la nuit, comme le râle d'une bête blessée.

V. BLASCO-IBÁÑEZ

*(Traduit de l'espagnol par* G. Hérelle.)

*(La fin au prochain numéro.)*

# IMPRESSIONS DE NORVÈGE

Sur la mer du Nord, la triste mer grise qu'a chantée Heine, nous voguons vers la Norvège. Newcastle et son port sont déjà loin ; la côte anglaise a disparu sous le ciel bas. Les plaines de la mer s'étendent devant nous, piquées d'innombrables voiles en triangle, immobiles, qui portent des pêcheurs tendant leurs filets. Des troupes de marsouins au corps luisant s'ébattent, plongent, font jaillir l'écume autour du navire, qui poursuit sa course égale et lente, l'air important, et formidable d'aspect auprès des frêles barques oscillant sur leurs ancres. Le crépuscule descend ; des passagers, qu'incommode le léger roulis, se retirent en leurs cabines. Encore une journée de navigation, temps d'agonie pour les malades, de repos pour les touristes au cœur marin, d'oisiveté pour chacun, et dans la matinée qui suivra nous aborderons dans le Hardangerfjord — si toutefois nous échappons aux multiples dangers dont la liste s'allonge sur le billet de passage : « La Compagnie ne se considère point comme responsable des délais, retards, collisions, pertes et accidents divers causés par les hasards de la mer, défectuosités de la machine, négligence du pilote, du capitaine ou des matelots ; elle ne garantit pas davantage ses voyageurs contre les tentatives hostiles des pirates, des princes étrangers, et, en général, des ennemis du Roi. »

*
* *

... Un radieux soleil brille sur le Hardangerfjord, se mire en ses vagues, fait étinceler les cimes neigeuses des monts entre lesquels serpentent ses eaux. Les dômes de glace du Folgefond semblent peser sur les hauts plateaux *(fjelds)* d'où tombent des cascades, des torrents qui glissent vers l'Océan. Fréquemment les massifs qui bordent le fjord se rapprochent comme pour nous barrer le chemin; nous croyons toucher à l'origine de ce fleuve salé : mais le rideau s'écarte des deux parts, le bras de mer se prolonge en avant, tortueux, court entre d'autres montagnes, grossi toujours de nouvelles cascades. Enfin, après bien des détours et des circuits, le Hardanger, devenu le Sörfjord, projette au sud une dernière branche qui s'arrondit, formant une anse; au fond apparaît le village d'Odda. Une grande animation règne aujourd'hui dans la baie : le *Hohenzollern*, ayant l'empereur à son bord, est mouillé en rade, et toute une flottille l'accompagne, un croiseur, le *Niobé*, un contre-torpilleur, le *Sleipner*, avec plusieurs petits torpilleurs. Des chaloupes circulent sans trêve entre les navires et la terre, portant des lettres, des dépêches, des ordres : l'aigle impériale balancée sur les flots y reflète à tout moment ses ailes éployées.

Notre paquebot jette l'ancre entre le *Hohenzollern* et la rive; il débarque dans des canots son chargement de touristes impatients. Des voitures attendent près du quai, pour nous conduire vers une cascade fameuse qui tombe dans la vallée non loin d'Odda. Ces véhicules sont de deux types distincts. C'est d'abord la *kariol* classique, une selle montée sur deux grandes roues; l'on y adapte par derrière une planche où se peut mettre une valise, et le conducteur, tantôt une *pige* (jeune fille) en jupon court, tantôt un petit garçon aux cheveux d'or pâle, se tient perché ou accroupi sur votre bagage. On se hisse sur le siège aérien, on écarte les jambes et l'on pose les pieds dans deux étriers; le cocher dirige son cheval par-dessus votre épaule. Voici, en second lieu, la *stulkjœrre*, une manière de phaéton grossier; deux personnes y prennent place sur le devant; le conducteur

fait passer les rênes entre les deux voyageurs de la banquette. Le frottement incessant des courroies, ou pour mieux dire des cordes, agace, puis exaspère ceux que l'habitude n'a point encore rompus aux usages norvégiens. Inutile de demander les guides au cocher : à aucun prix il ne les céderait à un inconnu ; et sur ce point on le trouve intraitable, insensible à toute objurgation. La raison en est simple ; il veut ménager l'animal à la façon de son pays, qui est, soit dit en passant, la plus étrange du monde. Elle consiste à ne point souffrir que le cheval puisse trotter, en pays plat, plus d'un ou deux kilomètres, à le forcer de souffler, dans les côtes, une fois par cinq cents mètres, enfin et surtout à l'obliger de boire, bon gré mal gré, à tous les ruisseaux, sources et torrents du chemin. Étonnez-vous, après cela, de la rotondité des coursiers scandinaves.

Sur la route poudreuse du Laatefos[1], la file des *kariols*, des *stulkjœrres*, voire des calèches, s'allonge en caravane. Malheur aux infortunés qui partiront les derniers ! Ils avaleront pendant deux heures la poussière que vingt voitures soulèvent devant eux. La politesse défend en Norvège qu'on cherche à se dépasser mutuellement, et c'est tant pis pour les retardataires. Nous franchissons un torrent ; nous longeons un lac, puis un autre ; nous remontons une rivière ; le Folgefond dessine au-dessus des lointains plateaux ses dômes de glaces. Et partout, dans les eaux, tombent encore des eaux ; cascades furieuses, dévalant en un seul jet du haut des *fjelds* plaqués de neige, pour s'écraser hâtivement sur le sol ; cascades pleines de grâce, épanouies en gerbe ondoyante, et qui sourient coquettement au soleil, de tout l'éclat de leurs gouttelettes où scintillent ses feux. Nous traversons de gras pâturages et des vallées fertiles. La moisson est finie. Dans les champs embaumés des senteurs du foin, des paysannes ramassent l'herbe coupée et l'accrochent pour la faire sécher à de longues claies horizontales, qui sont fichées en terre, de distance en distance, comme autant de barrières. Elles sont vêtues selon la vieille mode du Hardanger : jupon sombre à broderies de couleur, bas écarlates, chemisette blanche et

1. *Foss* signifie cascade.

tablier blanc, gilet rouge à boutons d'or. Çà et là, des fermes égayent le vallon, des fermes qui portent sur leur toiture de vrais pâturages, une prairie minuscule émaillée de fleurs. Après la moisson des champs, viendra celle des toits : c'est la dernière réserve du troupeau.

Dans une gorge encaissée où écume un torrent, le Laatefos s'élance entre les sapins et rebondit d'une triple chute vers la vallée ; avant de toucher terre, il ressaisit la masse éparpillée de ses eaux, s'infléchit en courbe gracieuse, et fait une profonde révérence à son voisin, l'Espelandsfos, qui tombe du versant opposé dans la même rivière. Nous avons atteint le but de notre excursion ; nous l'avons même dépassé : l'on m'avait promis une cascade, et j'en ai compté plus de vingt. De l'eau sous toutes les formes, douce ou salée, des cataractes et des rapides, des glaciers, des lacs, des fleuves et des ruisseaux, jetant une note claire parmi d'arides montagnes ou de sombres forêts, c'est presque toute la Norvège...

Une surprise nous attend au retour. Nous avons fait porter nos cartes au commandant du *Hohenzollern*, demandant l'autorisation de visiter le navire en l'absence du Kaiser : en réponse, avec la permission accordée, est venue une invitation à dîner à bord, de la part de l'empereur. Mais le paquebot va lever l'ancre pour gagner Bergen, puis Gudvangen dans le Sognefjord. Là, nous pouvons le rejoindre dans deux jours par voie de terre. Nous avons cinq minutes pour nous décider, un quart d'heure pour faire nos paquets et nous rendre à l'hôtel, où la chaloupe du *Hohenzollern* viendra nous attendre. Et chacun de bourrer sa valise des effets nécessaires à la toilette du soir et au voyage du lendemain.

Un peu avant huit heures, nous nous embarquons sur le canot à vapeur du yacht ; nous filons rapidement vers le grand navire blanc qui porte l'empereur. Il est de forme plutôt lourde ; ses proportions massives et l'éperon de sa proue rappellent un navire de guerre plus qu'un bateau de plaisance. Le Kaiser se tient à la coupée. Il est en costume d'amiral. Il tend la main à chacun de nous, suivant l'ordre où nous lui sommes nommés ; après quoi lui-même nous présente sa suite. Il y a là le prince A. de Schleswig-Holstein, cousin du souverain, le prince d'Eulenburg, le baron de Lyncker, ma-

réchal de la cour, les généraux de Hülsen, de Moltke, de Kessel, de Lœwenfeld, le comte de Platen, l'amiral de Senden, etc.

A table, l'empereur fait asseoir en face de lui le maréchal de la Cour. Nous sommes à peine une trentaine, dans ce salon qui contiendrait aisément un nombre double de convives. Il se distingue par un luxe discret, comme tous les aménagements intérieurs du navire. Pas d'or au plafond, ni d'ornements aux murs ; peu d'objets de valeur, si ce n'est, posée sur une console, une coupe artistique, prix d'une régate où le yacht de course impérial arriva le premier. Les meubles sont simples, d'un bois précieux mais tout uni, tendus d'une étoffe bleu pâle semblable à celle de la pièce. Le dîner se compose d'un petit nombre de plats parfaitement préparés; il est servi par des matelots. Derrière le Kaiser se tient un homme affecté à sa personne, attentif à tous ses désirs. Un orchestre — l'un des meilleurs d'Allemagne — exécute pendant le repas et durant la soirée les airs de son répertoire : par une attention gracieuse, il ne joue aujourd'hui que de la musique française.

Tandis que l'empereur, très aimable, cause avec ses voisines, j'ai le loisir de l'observer. Ce qui frappe en lui davantage, c'est l'allure essentiellement militaire. Ses gestes sont nobles, mais sans grâce et empreints de brusquerie: son rire sonore n'est point exempt de rudesse. Il a la voix et le ton du commandement. Sa démarche ferme et réglée est celle du soldat : il conduit à sa suite la procession de ses hôtes comme un chef d'armée dirigerait ses troupes. L'autorité de sa parole se tempère de la bonhomie allemande ; en causant, il aime à se faire familier : il dit « ma femme » pour désigner l'impératrice, et « papa » en parlant de l'empereur Guillaume. Son regard bleu clair a de la séduction : on y lit la même franchise qu'il semble exiger de vous, plongeant obstinément ses yeux dans les vôtres. En ses traits et son maintien se décèlent une personnalité très accusée, une implacable volonté. Cette énergie visible se trahit fréquemment, paraît-il, dans les menus détails de la vie de bord, où la cohabitation rapproche les rangs et met vite à nu les qualités comme les faiblesses de chacun. En voici un exemple. Le Kaiser, bien

que passionné de navigation, n'a point le cœur marin. et souffre cruellement du mal de mer par gros temps. Pourtant il n'en laisse rien paraître; il continue de vaquer à son travail quotidien, méprise soins et remèdes, et réussit à dompter de vive force le malaise physique, alors que les officiers de sa cour, vaincus à la lutte, ont dès longtemps abandonné la partie. Dur à soi-même, vigoureux par nature, il ne sent pas la fatigue : il lui arrive, rentrant d'une longue course, de rester debout des heures, écoutant un rapport, ou distribuant des ordres.

A la poupe du *Hohenzollern* se trouve une espèce d'estrade abritée par une tente, où l'on se tient habituellement après les repas. Un tapis, des fauteuils, des tables y figurent un salon en plein air. C'est là que nous nous acheminons à la suite de Sa Majesté, le dîner fini. Une brise légère ride les eaux du fjord assoupi, qui clapote faiblement aux flancs du vaisseau; la musique de l'orchestre s'est faite plus douce et comme plus lointaine afin de s'harmoniser avec la paix de la nuit. L'empereur, resté debout, se remet à causer tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre de nous, désireux de plaire à tous. Sa conversation est fort substantielle et nourrie d'observations, de faits précis; elle aborde facilement les sujets les plus variés. Mais il approfondit volontiers les questions qu'il touche, à la façon allemande, si différente du tour d'esprit qui règne en nos salons, — ce ton brillant, rapide, un peu sautillant, qui jamais ne manque d'étourdir l'étranger nouveau venu à Paris, et fait songer au vol léger de l'oiseau-mouche, effleurant en dix battements de ses ailes dix corolles de fleurs... — Son français, comme son anglais, est excellent : l'accent tudesque s'y fait peu sentir. Il nous entretient surtout de l'Amérique, pour laquelle il professe une sympathie modérée. Il aperçoit une menace future dans ces trusts colossaux chers au milliardaire yankee, qui tendent à mettre une industrie, un trafic international, aux mains d'un seul homme ou d'une poignée d'individus. Supposons, dit-il en substance, qu'un Morgan parvienne à englober sous son pavillon plusieurs des lignes maritimes de l'Océan. Il n'occupe, hors la force que donne l'argent, aucune situation officielle dans son pays. On ne pourrait donc traiter avec

lui, s'il survenait dans son entreprise un incident où une puissance étrangère serait mêlée. Mais on ne pourrait pas davantage s'adresser à l'État, qui, n'ayant point de part à l'affaire, déclinerait sa responsabilité. Alors, à qui recourir? Pour parer à ce danger, le Kaiser entrevoit la nécessité de former dans l'avenir un « Zollverein » européen, une « ligue douanière » contre les États-Unis, semblable au blocus que Napoléon tenta contre l'Angleterre, afin de sauvegarder les intérêts et d'assurer la liberté du commerce continental aux dépens du développement de l'Amérique. Et il nous déclare sans détours qu'en pareille occurrence, l'Angleterre serait mise en demeure de choisir entre deux politiques nettement opposées : ou bien adhérer au blocus et se ranger du côté de l'Europe contre les États-Unis, ou s'accorder avec ceux-ci contre les puissances du continent.

Minuit est près de sonner quand nous prenons congé du Kaiser. Il a la bonne grâce de nous offrir son contre-torpilleur le *Sleipner* pour nous conduire demain à Eide, d'où nous gagnerons le Sognefjord en traversant le Nœrödal. Il nous accompagne jusqu'à la coupée du navire ; tandis que la chaloupe s'éloigne vers la rive, nous le voyons quelques moments encore, immobile au sommet de l'échelle. Puis sa silhouette s'efface, et bientôt le grand yacht lui-même, avec tous ses feux, n'est plus qu'une tache claire dormant sur les flots.

*
* *

Nous venons d'explorer les principaux fjords de la côte entre Bergen et Trondhjem, le Sogne, le Nordfjord, le Moldefjord. Tous offrent les mêmes aspects ; aucun n'est longtemps semblable à lui-même. Tantôt l'on s'engage entre de hautes murailles, et l'on navigue au fond d'un précipice : tels le Geiranger, le Nœröfjord. Tantôt les montagnes s'abaissent brusquement sur les deux bords, *fjeld* et glaciers s'effacent loin en arrière, la passe s'élargit : on vogue au sein d'une vaste baie, des prairies apparaissent ; et des fermes, et des villages hantent les rives aplanies. Telle l'arrivée à Molde, au sortir de l'austère Hjörundsfjord. La petite ville

s'étend en demi-cercle au fond d'un golfe ; elle enlace de ses maisons aux toits rouges, enguirlandées de chèvrefeuille, les flancs et la base de verdoyantes collines. Molde est célèbre en Norvège pour la richesse de sa végétation, pour la profusion des fleurs émaillant ses parcs et ses jardins : on l'a surnommée la cité des roses. Alentour, le paysage ondule; des vallons cultivés alternent avec les coteaux enfouis sous les bouleaux, les châtaigniers, les tilleuls ; et en face, vers le sud, une chaîne indéfinie de glaciers brille dans le lointain. Molde et son fjord étaient parés, le jour de mon passage, des plus belles couleurs de l'été : la baie étincelait au soleil, reflétant les îlots posés sur son miroir, les maisons courant le long des eaux ; elle semblait jouir aussi, charmée, de cette douce matinée de juillet. Et je me figurais, dans un rêve, ces mêmes lieux en hiver, le linceul de neige étendu sur les prairies, sur les forêts, couvrant le toit des maisons et montant jusqu'aux fenêtres. Je voyais distinctement les érables, les bouleaux dresser dans l'air glacé leurs branches nues, de ce geste raidi que le grand froid prête aux arbres; j'imaginais les cerisiers chargés de givre, secouant sous la bise leur tête poudrée de frimas...

C'est qu'en dépit des journées estivales, la Norvège ne laisse guère oublier qu'elle est une contrée arctique. Par le plus chaud soleil, les variations subites de la température décèlent déjà sa latitude. La proximité de la neige la fait davantage sentir. Tandis que, dans les Alpes ou les Pyrénées, elle s'arrête aux environs de 2 500 mètres, elle descend ici jusqu'à 1 000, et bien plus bas dans le Norrland, où certains névés plongent dans la mer. A cause du voisinage du pôle, la végétation cesse à une faible hauteur ; des flaques de neige tachent les rochers, puis aussitôt ce sont les plaines blanches, monotones des *fjelds*, source des éternelles cascades. Les glaciers de Norvège ne sont point pareils à ceux de nos montagnes. Ils couvrent des plateaux immenses où leur masse s'arrondit en dômes ; par les ondulations de leur surface, on peut apprécier leur effrayante épaisseur. Ils forment de la sorte une succession indéfinie de dos d'âne, si j'ose dire, sans crevasses, sans moraines : on n'observe de trous et d'aspérités qu'à leur base et dans les ramifications qu'ils envoient

vers la vallée. Le plus grand de tous est le Jöstedalsbrœ. Il mesure près de 1 000 kilomètres carrés de superficie. Jadis, sur la Norvège entière, s'étendaient de semblables névés; souvent encore on aperçoit, surplombant les fjords, des rochers rayés et comme polis, dernières traces de l'état glaciaire qui précéda l'époque historique.

C'est à son aspect très caractérisé de pays froid que la Norvège doit son charme et une partie de son originalité. Ses montagnes n'ont point les proportions des Alpes ; en revanche elles atteignent leur maximum de hauteur non loin de l'Océan, et, baignant au sein des fjords, paraissent écraser de leur masse le petit steamer qui navigue à leurs pieds. Elles enfoncent leurs racines sous les flots à des profondeurs égales à leur élévation. Tous ces traits assurent à la nature de ces côtes une physionomie propre : elle ne donne pas la sensation de chose déjà vue ; elle exclut la banalité des comparaisons, cette manie du touriste qui a borné ses explorations à l'Italie et la Suisse, et veut à toute force rapprocher de ces deux contrées ce qu'il aperçoit de nouveau. Un seul pays, à ma connaissance, offre avec celui-ci une frappante ressemblance; il s'étend presque aux Antipodes : c'est la Nouvelle-Zélande. Les *Sounds* de l'île du Sud, qui se creusent bien loin dans les terres, sont d'une formation identique à celle des fjords ; leur apparence est semblable. Mêmes pics et mêmes rochers surgissant de la mer ; même profusion de cascades troublant la paix d'une région inhabitée ; même abondance de lacs unis par des rivières et s'écoulant dans l'Océan. Seulement, en Nouvelle-Zélande, la forêt vierge ensevelit jusqu'au niveau du fjord la pente des montagnes, tandis que les vieux sapins du temps jadis, coupés et vendus sans merci, ont à peu près disparu des côtes de Norvège.

La ville de Trondhjem, après tant de splendeurs, est une déception. Son fjord court entre des rives monotones et plates ; le site qu'elle occupe, étalé sans grâce au fond d'une baie, n'a point de relief. Ses maisons sont de bois, ses rues toutes pareilles entre elles ; pour éviter les incendies, on les a construites larges de trente à trente-cinq mètres, et le contraste est ridicule entre la vaste perspective de ces avenues et la taille mesquine, la mine chétive des demeures qui les bordent.

La cathédrale, vantée comme la plus belle de Norvège, n'est qu'un édifice insignifiant et presque entièrement rebâti : des incendies successifs ont eu raison de l'ancienne église. Alentour s'étend le cimetière de la ville. Celui-ci est, selon moi, le seul coin de Trondhjem qui mérite une visite, le seul où l'on trouve du charme à s'attarder. Des grilles et des enclos séparent les tombes ; des fleurs décorent même les plus pauvres, les plus vieilles, celles où le gazon a déjà bien des fois reverdi. Sur le sable des petites allées, des traces de pas disent les soins journaliers ; devant chaque pierre, un petit banc de bois invite à se reposer en songeant ceux qui sont fatigués de prier. Un antique puits à margelle fournit l'eau nécessaire à l'entretien des plates-bandes. C'est le samedi matin de bonne heure qu'il faut voir le cimetière de Trondhjem, quand la ville fait à ses morts leur toilette des dimanches. De toutes les rues débouchent des femmes, des jeunes filles, des vieillards, portant des couronnes et des corbeilles de fleurs fraîches. Ceux qui n'ont pas le moyen de renouveler chaque samedi leur offrande arrivent chargés d'un arrosoir, qu'on emplit de l'eau du puits ; et ne pouvant remplacer le petit rosier offert la dernière semaine, l'on est content de l'arroser afin que ses boutons s'épanouissent. La procession défile entre les enclos funéraires, dont le silence est à peine troublé de pas furtifs, de soupirs et de murmures vite étouffés. C'est un sentier qu'on ratisse ; c'est un bouquet qu'on dépose au pied d'une croix ; c'est un plant de violettes qu'on rafraîchit d'un peu d'eau. Tout cela sans bruit, de peur de déranger le sommeil des tombes, avec des gestes mesurés et les tendres précautions qu'on mettrait à soigner ses malades... Une promenade au champ des morts est souvent féconde en enseignements : il se peut qu'avec le parfum des fleurs s'exhale un peu de l'âme de ceux qui les cultivent. Le petit cimetière de Trondhjem, dormant au centre de la ville, séparé des maisons par la largeur d'une rue, a conservé intacte son apparence mélancolique de suprême asile. Il évoque des pensées consolantes et douces : on lit, gravé sur ses dalles mortuaires, l'assurance du souvenir qui survit aux années, du souvenir qui se mêle à la vie quotidienne et tire de cette union sa force et sa durée.

*
* *

Au-dessus de Trondhjem commence le Norrland. Les côtes que nous longeons se font toujours plus déchiquetées, plus abruptes ; elles forment un chaos de rochers et d'âpres montagnes. Des îlots sans nombre sont semés sur l'Océan, les uns si plats que leur dos rugueux émerge à peine, tels des crocodiles flottant sur les eaux ; les autres dressant fièrement au-dessus des premiers leur sommet ovale ou arrondi, comme de grands coquillages naviguant sur l'onde. Le paquebot se glisse entre ces îles, par des *sunds*, des passes si étroites qu'on y pourrait, avec une pique, toucher la terre de chaque côté. Vraiment, n'était la nuance grisâtre des rochers, l'on croirait voguer sur une mer de corail, parmi les madrépores des Bermudes ou des Antilles. La brise tiède, point assez forte pour rider l'eau, la lumière transparente, favorisent l'illusion. Voici le Torghaetten, percé près de sa cime d'un tunnel naturel ; voici les sept sœurs d'Alstenö qui défilent devant nous. Ce sont sept pics de hauteur et de formes pareilles ; jadis, c'étaient autant de nymphes vivant dans les forêts. Un jour, un géant survint au milieu de leur troupe, et voulut les saisir ; elles s'enfuirent à sa vue dans la direction de l'Océan, et leurs pieds plus légers couraient plus vite que les siens. Dans sa rage, voyant bien qu'il ne les pourrait atteindre, il les métamorphosa en montagnes au moment où elles allaient échapper à la nage. C'est pourquoi elles contemplent tristement la mer tachée de récifs, dont la houle pesante vient mourir à leurs pieds. Au large, une autre victime des génies malfaisants atteste leur puissance passée : le Hestmandö, cavalier changé en pierre par une Valküre qu'il poursuivait, plonge dans l'écume la croupe de son cheval. C'est ainsi que la chaîne des îlots peuplés de légendes se traîne et s'allonge, parfois relâchée au point de paraître rompue, parfois resserrée subitement en d'invraisemblables canaux où deux barques ne sauraient passer de front.

Au détour des *sounds* apparaissent fréquemment de pauvres cabanes de bois, au toit toujours couvert d'herbes et de fleurs, tapies au creux de quelque rocher. Des pêcheurs

assis sur le seuil s'occupent à préparer les poissons dont le tas s'amoncelle auprès d'eux. Les têtes coupées des morues emplissent des corbeilles ; grillées et écrasées, elles se vendront comme engrais, ou bien on les fera cuire, mélangées avec des algues, pour nourrir en hiver les bestiaux. Maintenant, ceux-ci paissent en liberté sur les galets de la grève, où nul animal à moi connu ne trouverait de quoi se nourrir... C'est qu'ils sont accoutumés à se passer de pâturages : point de grasses prairies dans les îles pelées du Norrland ; pas un brin d'herbe sur ces rochers. Vaches, chèvres et moutons ont appris à contenter leur faim en broutant, faute de mieux, les varechs roulés par les vagues.

Çà et là, nous distinguons sur la côte de véritables villages, avec une église, un presbytère bâti en vraie pierre, et même un poste télégraphique. Le télégraphe est d'une grande utilité pour la pêche. Dès qu'un banc de harengs est signalé quelque part au large, vite, l'on mande les pêcheurs des stations voisines, l'on fait venir sur place, par bateau à vapeur, des tonneaux et du sel. Alors la mer, déserte habituellement, des parages arctiques, offre un spectacle plein de vie. De chaque port minuscule de la côte sort une flottille de barques traînées par un remorqueur si le vent est mauvais, fuyant à pleines voiles vers l'endroit indiqué si la brise est favorable. Chaque rocher qui recèle une ou deux familles de pêcheurs grossit de quelques canots la masse principale. Presque toutes les embarcations sont des *ranenbaade* du type ancien, à haute étrave recourbée, à l'étambot élargi et relevé selon la façon des galères antiques. Une grande voile rectangulaire, surmontée d'une autre plus petite, se balance au mât. Il ne manque, à la proue, que le dragon sculpté qui décorait les vieux navires scandinaves dont le musée de Christiania possède le dernier spécimen ; et quand la foule de ces voiles, prenant leur essor, cingle vers la haute mer, l'on songe aux voyages des chefs Vikings, qui partaient naguère des mêmes rivages pour des contrées inconnues, montés sur des barques semblables...

Nos marins bretons, fidèles aux bancs d'Islande, ne viennent pas en ces parages ; la grande pêche annuelle de la morue n'y réunit que des Norvégiens ; elle se fait à la vieille

manière norvégienne. Elle a lieu dans le Vestfjord, qui sépare les îles Lofoten du continent et débouche en pleine mer, par delà la ceinture des récifs. Les poissons viennent frayer ici vers le mois de janvier; ils séjournent par myriades dans les profondeurs du golfe, tantôt à trente, tantôt à cinquante ou cent brasses de la surface. On les prend à l'aide de filets ou avec des lignes, qui sont faites d'une longue corde et d'un hameçon; pour appât, il suffit d'un poisson en métal muni d'un double crochet. La morue affamée se précipite sur le fer sitôt qu'elle l'aperçoit, et l'on n'a d'autre peine que de la jeter, palpitante, au fond de la barque. La journée finie, on porte à terre la cargaison de poissons; on les ouvre, on les étend sur des rochers, on les aligne deux par deux, ou bien on les suspend par la queue suivant d'interminables files, ainsi qu'on accroche du linge à des ficelles pour le faire sécher.

Bien avant l'époque du passage de la morue, les pêcheurs affluent déjà du nord et de l'ouest de la Norvège vers Svolvœr, qui, située sur le Vestfjord, est la station la plus fréquentée des bateaux. Les grandes cabanes, nommées aux Lofoten *rorböder*, s'emplissent de monde; dans les deux ou trois auberges de la petite ville, pas une chambre vacante, pas une salle qui ne se voie transformée en dortoir. Ceux qui n'ont pu trouver de logement campent en plein air, sous des tentes construites en hâte à l'abri du vent. Trente mille hommes au moins demeurent ainsi cantonnés dans un étroit espace, pendant les trois mois entiers que dure la saison de la pêche. Et c'est une chose remarquable qu'en cette île lointaine il n'est besoin ni de police ni de règlements pour maintenir l'ordre et la paix parmi une telle masse d'étrangers, qu'assemble la poursuite d'un objet commun. Ils vivent en bonne intelligence avec les habitants de Svolvœr; entre eux, les querelles sont rares, les rixes à peu près sans exemple. L'ivrognerie, si elle se répandait parmi les pêcheurs, causerait des troubles graves: mais ici, comme en beaucoup d'autres parties de la Norvège, la loi nouvelle combat l'alcoolisme en interdisant l'alcool. L'État réserve la vente des spiritueux, à titre de monopole, aux sociétés de tempérance; et celles-ci n'accordent le droit de débiter l'eau-de-vie au détail qu'à un très petit nombre de cafés, le refusent aux restaurateurs des

paquebots côtiers et aux auberges de la campagne. Grâce à cette sage mesure, grâce aussi au labeur et aux privations qui détournent leur pensée de toute chose étrangère à l'accomplissement de leur tâche, la tranquillité et la bonne tenue règnent chez les pêcheurs de Svolvœr. Le vol leur est presque inconnu : les piles de poissons confondues s'étalent sur les galets, à peine séparées les unes des autres ; mais nul ne songe à grossir sa part de celle du voisin. Un pasteur vient s'établir chaque année dans la colonie de passage ; s'il survient un différend, c'est à lui qu'est remis d'ordinaire le soin de le régler. Vers le milieu d'avril, les barques se dispersent : le produit de la saison, quand la pêche a été fructueuse, s'élève souvent à trente ou quarante millions de morues.

Voici que nous pénétrons justement dans le Vestfjord, chassant à droite et à gauche des nuées de goélands et de mouettes, des eiders, des guillemots, des plongeons. L'archipel des Lofoten s'arrondit à l'ouest en un large hémicycle ; ses îles semblent jointes ensemble, ou plutôt emboîtées l'une dans l'autre à la manière des vertèbres d'une gigantesque épine dorsale. Ce ne sont que cimes dentelées, pics noirs et terribles tombant du haut des nues, glaciers dominant un abîme et comme prêts à s'abattre sur les villages misérables qui s'éparpillent sur la côte. Le Raftsund se fraye un chemin tortueux entre les effrayantes murailles des Troldtinder, auxquelles la bourgade de Digermulen sourit innocemment du sein des flots. La plupart des sommets s'échancrent en entonnoir, preuve que des cratères les creusaient autrefois. Les uns sont chauves et arides ; les autres, là où la neige soulève un peu son linceul, s'enfouissent en un écrin de mousses vertes, d'un vert surprenant, humide, lumineux comme le miroir des étangs où croissent les roseaux, tendre et nuancé comme la teinte des bourgeons qui s'ouvrent en avril.

Le grand vent du large s'est levé ; des nuages s'enroulent autour de la cime déchirée des pics ; la mer clapote à leur base avec un sinistre murmure. Elle est rarement calme en ces lieux ; si la brise du soir disait ses victimes, elle aurait une longue et funèbre histoire à conter. Le Vestfjord n'est pas moins fertile en naufrages que la baie des Trépassés. Le

commandant du *Neptune* m'assure que près de deux cents personnes y périssent tous les ans. Des règlements interdisent aux barques la sortie du port par gros temps ; mais trop souvent les ouragans d'hiver fondent sur le golfe à l'improviste, alors que les petites voiles sont bien loin au large. Lorsque le vent souffle de l'ouest, la plupart ne peuvent revenir à Svolvœr : seules, les plus grandes réussissent à traverser le fjord et à gagner le bord opposé. Quant aux barques découvertes, celles des pêcheurs plus pauvres, qui ne peuvent s'acheter un bateau ponté, secouées par les vagues et ballottées par les sautes de vent, elles essaient en vain d'imiter les premières en fuyant devant la tempête : elles chavirent avec leur chargement d'hommes... Parfois le canot reste flottant, la quille en l'air ; les marins s'y maintiennent accrochés, crispant les mains sur le manche de leurs couteaux dont ils ont enfoncé la lame dans le bois. Dans l'eau glacée, couverts par les embruns et l'écume, ils attendent ainsi la mort probable ou l'incertaine délivrance. Si le secours ne vient pas, la barque, un beau jour, échoue au rivage, et le nombre des couteaux plantés dans sa coque atteste le nombre des morts.

L'habitude et la contemplation du danger font les hommes insouciants, inattentifs non seulement à leur propre péril, mais à celui du prochain. Le hasard nous en fournit une triste preuve, comme nous traversons le Vestfjord redouté. La brise de tout à l'heure s'est changée en bourrasque au moment où nous doublons Svolvœr ; la pluie commence de tomber : l'un de nous se souvient que le hublot de sa cabine est demeuré ouvert, et, voulant protéger son domicile contre une fâcheuse inondation, descend en hâte pour réparer l'oubli. Soin inutile : la *stewardess* du bord a déjà vissé solidement le petit carreau, et, le nez collé sur la vitre ternie, contemple avec tranquillité la mer assombrie.

— Voyez-vous quelque chose ? Des marsouins, peut-être ?

— Oh non, miss, ce n'est rien du tout... Seulement, il y a un instant, j'ai aperçu là tout près une petite voile avec des pêcheurs ; et puis subitement le vent l'a mise de côté, et je ne l'ai plus vue. Elle n'a pas reparu ; aussi je pense que les hommes seront noyés. Quel dommage ! *(What a pity !)*

Le steamer n'a point stoppé ; il est déjà trop tard pour sauver l'équipage, si vraiment la barque a coulé. Le *Neptune* poursuit sa marche : nous ne saurons jamais s'il a, en cette soirée de juillet, passé impassible auprès de la mort sans faire un effort pour lui arracher ses victimes.

*
* *

Vers le nord, par delà les Lofoten, par delà Tromsö, nous nous hâtons. La brise nous souffle au visage le froid des banquises polaires ; et les jours n'ont plus de fin, et le soleil perd l'habitude de noyer chaque soir son disque d'or dans l'Océan : à peine y a-t-il baigné le coin inférieur de son globe, que le bord opposé se prend à remonter, et l'horizon s'illumine de nouveau sous l'arc enflammé. Les glaciers et les plaques de neige s'approchent toujours plus de la mer, jusqu'à s'y perdre enfin en trempant dans ses vagues. Cependant les névés n'augmentent pas de nombre et de proportions à mesure qu'on s'avance vers le nord : ils sont au contraire plus clairsemés et moins étendus. Le Svartisen, le plus grand du Norrland, dont les dômes blancs ondulent à perte de vue le long de la côte, n'atteint pas les dimensions de l'immense Jöstedalsbrœ. Et l'on ne rencontre plus de champs de glace en Norvège au-dessus du Lyngenfjord, qui entre dans les terres vers la latitude de Tromsö.

Près de son embouchure, le Lyngen est bordé de formidables montagnes que coupent des ravins étroits comme des fentes, où des coulées de neige étincellent. Mais il change bientôt de caractère : la double chaîne qui l'enserrait de son étreinte, quittant tout à coup ses rives, s'enfuit vers le sud et creuse une vallée profonde que la verdure des bouleaux s'efforce d'égayer. Après les tristes rochers de la côte, après les glaciers si proches de l'Océan, ce coin de terre fertile et cet audacieux feuillage enchantent les yeux. Ici, une tribu de Lapons nomades a établi ses pénates. Des huttes au toit conique hérissent la plaine, tantôt isolées, tantôt groupées par deux ou trois. Elles sont faites de fortes branches unies en faisceau, sur lesquelles des pièces de toile sont jetées afin de préserver l'intérieur des intempéries. Quand arriveront les

grands froids, la peuplade se construira des demeures plus solides avec de grosses pierres et des mottes d'argile. Le foyer occupe le centre ; une ouverture ménagée au sommet permet à la fumée de sortir. Des familles entières habitent chacune de ces cabanes. On s'enroule, la nuit venue, dans des peaux de renne ou de mouton, dont la fourrure est tournée en dedans, et l'on se serre contre des chiens que la nature semble avoir créés pour tenir lieu de chaufferettes ; ils ont l'air de petits ours sous leur toison touffue, si épaisse qu'on ne distingue de toute leur personne velue qu'un nez humide et deux yeux luisants dans une forêt de poils roux. Hommes et femmes sont vêtus d'une blouse et d'un pantalon en peau de phoque ou en grosse laine bleue ornée de bords rouges. L'usage n'est point de retirer ses habits pour dormir ou pour vaquer aux soins de la toilette, mais bien de les porter sur soi jusqu'à complète usure. Le dimanche, afin d'honorer le jour du Seigneur, on met une veste un peu plus neuve par dessus les sordides haillons de la veille, qu'on n'aurait garde d'ôter. C'est pourquoi la saleté des Lapons est extrême. Elle offre, paraît-il, au savant un champ d'études le plus souhaitable du monde : elle recèle une faune inédite, riche en espèces rares et peu connues.

L'identité du costume et la faible stature des indigènes font qu'il est difficile, au premier coup d'œil, de discerner les deux sexes. Le rude climat de leur patrie les endurcit aux fatigues, sans leur donner la vigueur : après examen, le gouvernement scandinave les a jugés impropres au service militaire. La moyenne de la taille n'est que de cinq pieds pour les hommes, de quatre pieds environ pour les femmes. Sur les côtes, ils vivent principalement du produit de la pêche, et, en été, de l'exploitation des touristes. Ils vendent à ces derniers des cuillers, des couteaux en corne de renne, des bottes en peau fourrées à l'intérieur, des bonnets de cuir semblables aux leurs. Ce n'est pas une chose rare de voir un Anglais sexagénaire emporter dans ses bras, avec la dignité maussade qui afflige les hommes de sa race, une belle poupée laponne ou un tout petit berceau de peau de phoque.

Dans les prairies voisines paissent les rennes de la peuplade. On les saisit, pour les traire, à l'aide d'un lasso qu'on

jette autour de leurs cornes. L'opération n'a lieu que deux fois la semaine. Elle fournit à la tribu son aliment essentiel. Les animaux se nourrissent d'une espèce de mousse qui croît dans les vallées et à de faibles hauteurs. Lorsque la neige de l'hiver est tombée, ils savent, de leur sabot, creuser d'énormes trous dans la croûte durcie afin de découvrir le sol : on en voit parfois des centaines enfouis jusqu'à mi-corps et broutant à plusieurs pieds de profondeur la mousse cachée sous les champs de glace. C'est l'époque où les Lapons redeviennent nomades : en quête d'un nouveau pâturage ou d'un lieu nouveau de campement, ils parcourent les plaines monotones, glissant sur leurs longs skies ou montés sur des traîneaux. Et la nuit éternelle succède aux nuits blanches, et les splendeurs de l'aurore boréale au soleil de minuit.

Nous avons dépassé Hammerfest, côtoyé Hjelmöstauren, rocher peuplé d'autant d'oiseaux qu'il est criblé de crevasses. Le cap Nord surgit enfin devant nous... Il n'y a guère plus d'un an, je doublais la pointe extrême de l'autre hémisphère. Je voyais la Croix-du-Sud scintiller au-dessus du cap Horn ; la houle énorme qui soulevait le navire naissait des solitudes australes. Je les suivais dans leur course tranquille, ces lames dont aucun continent n'a modéré l'élan : des confins de l'horizon, qu'elles barraient de leur masse, elles montaient, roulaient vers nous, sans colère, sans hâte, à peine frangées d'écume, pour s'écraser tout à coup en hurlant sur la côte, se ruer, triomphantes et comme saisies d'une subite fureur, au fond des cavernes creusées dans la Terre de Feu par leur poussée séculaire...

Le cap Nord m'apparaît moins sauvage que son rival des Antipodes. Posé devant le morne Océan glacial, levant vers le ciel ses rochers désolés, peut-être avait-il jadis la même mine hautaine : mais les hommes ont su mettre bon ordre à ces grands airs. Ils ont décrété que, muni de bancs confortables, le cap Nord ferait une plate-forme commode pour admirer le soleil de minuit. C'est pourquoi des degrés taillés dans ses flancs mènent aujourd'hui vers sa cime ; une manière de rampe aide à s'y hisser les vieillards impotents et les Anglaises hors d'âge. Au sommet l'on a construit un pavillon

de forme coquette ; un homme y vend des cartes postales et des flacons de vin de Champagne ; et lorsqu'on s'est rafraîchi suffisamment, qu'on a dûment signé son nom sur un registre, l'on est admis à s'extasier devant le soleil de minuit, pendant qu'à vos oreilles, aussi charmées que vos yeux, bourdonnent les accords de la valse de *Faust*, égrénée par un orgue mécanique. Certes, le décor est saisissant et fort propre à faire valoir le tableau ; mais je dois avouer, le rouge au front, que du haut du cap fameux, la vue du phénomène tant attendu ne m'a suggéré que deux épithètes, empruntées au *Cryptogame* de l'immortel Topffer : rond comme un fromage, agréable comme une lanterne.

... Et cependant elles sont enchanteresses, les nuits blanches du Norrland, et fécondes en mystérieuses sensations. Sur la mer froide, à reflets mats, sur les montagnes où les lueurs du jour s'éteignent, sur les champs où les fleurs penchent vers le sol leur corolle alourdie, court le même frisson silencieux qui précède en nos climats la chute hâtée du soir. On devine que la nuit approche ; on sent qu'elle vient, qu'elle est là, qu'elle effleure hommes et choses de son aile invisible, et l'on s'étonne, et l'on s'effraie de voir la Terre sommeiller sous la lumière éternelle. Le globe jaune, puis rouge du soleil incline légèrement vers l'horizon ; des roses, toutes les roses du ciel tombent en pluie sur les vagues. Alors, on pense que l'heure de l'obscurité est enfin arrivée, que l'apothéose des couleurs va bientôt s'impréciser et se fondre en la teinte violette des crépuscules accoutumés. Point. Le soleil borne son déclin au niveau de la mer où son halo se projette ; les roses continuent de pleuvoir sur les eaux, sans bruit, sans trêve... Elles pleuvront ainsi jusqu'à l'aube. Mais un rayonnement adouci s'épand des airs sur la Création endormie ; la paix des soirs se glisse au cœur des hommes. Et l'on connaît par là que la nuit s'est faite, et qu'elle n'est point, comme on assure, ennemie du soleil, puisqu'elle est descendue malgré la lumière demeurée. La nuit du Norrland n'est pas déesse de l'obscurité : elle n'est déesse que du silence...

GASTON DE SÉGUR,

A bord du *Neptune*, juillet 1901.

# LE COMMANDEMENT

## EN 1870

C'est un fait bien connu que, dans nos échecs de 1870, le commandement a eu sa très large part. Toutefois, il semble qu'il y ait un intérêt majeur à distinguer, dans ces responsabilités, ce qui revient aux personnes et ce qui incombe aux institutions, aux lois, aux mœurs « plus fortes que les lois ». Il n'est pas besoin de longs développements pour montrer l'importance de cette distinction nécessaire, et son utilité quant à la connaissance des causes de nos désastres. Nous avons essayé de la faire dans les lignes qui suivent, de montrer d'après des témoignages nombreux et précis, pour la plupart empruntés à des généraux et à des officiers supérieurs, les raisons profondes, constitutionnelles, indépendantes des accidents journaliers, des personnalités si hautes qu'elles fussent, qui déterminèrent l'infériorité de notre commandement. Peut-être y aura-t-il quelques enseignements à tirer de cette étude, même en ce qui concerne l'heure présente.

### I

L'empereur est le chef suprême de l'armée, mais en théorie seulement. Il n'en exerce jamais les vraies attributions, ni durant la paix, ni durant la guerre. Il n'y a pas entre lui et ses

troupes de lien véritable, resserré par des relations permanentes. Il n'a jamais appris à les connaître dans leur vie intime ; il ne les voit guère qu'au camp de Châlons, pendant de courts séjours, absorbés par des manœuvres d'apparat. Il ne sait leurs besoins que très indirectement. Elles apprécient sa bonté et professent à son égard un absolu loyalisme, mais son prestige auprès d'elles est beaucoup moindre que celui de certains généraux.

Quant au ministre de la guerre, c'est surtout un administrateur. Il s'occupe de questions budgétaires bien plus que de commandement. Comme l'empereur, il n'exerce aucune direction effective sur l'armée. Elle est soumise à l'action flottante, indécise, pleine de contradictions et d'imprévu, des bureaux, des comités d'armes, des titulaires de grands commandements. De là absence d'unité de vues, de suite dans les idées.

Napoléon III manque de l'une des qualités principales du chef d'armées. Il ne sait pas forcer l'obéissance. Sa bonté est excessive. Elle l'entraîne à commettre des injustices, à tolérer des infractions évidentes à la discipline. « L'empereur est trop bon... Ainsi, dernièrement, un capitaine de sa garde lui exposa qu'il allait avoir sa retraite et qu'il voudrait... la croix d'officier. L'empereur la lui accorda ; il se trouva que c'était un officier fort médiocre, qui n'avait la croix que depuis deux ans[1]. » — Un gendarme de sa garde lui a remis directement une pétition. Il est blâmé par son colonel, ce qui ne l'empêche pas de recommencer au bout de quelques jours. Le colonel le punit ; Napoléon III ne lève pas la punition, mais fait parvenir quatre cents francs au coupable. — Des officiers en garnison à Rouen ont des dettes. Ils envoient une députation à l'empereur qui donne à chacun quatre cents francs. Le général Gudin les punit pour s'être affranchis de la voie hiérarchique. L'empereur fait lever la punition[2].

Ce n'est point par excès de bonté seulement qu'il est hors d'état d'exercer un haut commandement. L'expérience et l'acquis indispensables lui font défaut. Néanmoins, il veut un

1. Confidence du maréchal Vaillant au maréchal de Castellane, 15 juin 1854. (*Journal de Castellane*, V, 151).

2. *Journal de Castellane*, V, 132.

instant partir pour la Crimée en dépit des supplications de tout son entourage, qui tremble à la pensée de son éloignement et d'un échec possible[1]. Il commande l'armée en Italie, non sans donner des preuves de son inaptitude. Il n'a jamais mis à profit la sévère leçon de Napoléon Ier au roi Jérôme, le 1er août 1813, par l'intermédiaire de Berthier : « L'empereur me charge de dire à V. M... que la guerre est un métier et qu'il faut apprendre. » — Il a engagé la guerre d'Orient « sans plan, d'après sa seule inspiration ». « Les ministres ont été fort surpris d'apprendre qu'une armée partait pour Gallipoli. » Au moment d'envoyer une expédition dans la Baltique, il ignore que Cronstadt est dans une île, et il faut une carte pour le convaincre[2].

De tout cela il résulte que l'on a peu de confiance dans ses talents de stratège. Les maréchaux Pellissier, de Castellane, d'autres encore s'expriment librement sur ce sujet[3]. Lui-même, qui avait une foi absolue en son étoile, paraît n'en avoir plus guère à la fin de juillet 1870. Au début, sous l'empire d'on ne sait quelles illusions, il semble croire que la guerre sera courte et facile. Il prévoit le prompt retour en Algérie du maréchal de Mac-Mahon[4]. Mais tout trahit bientôt son incertitude, son doute obstiné de l'avenir. Il envoie, le 23, au ministre de la guerre une sorte de memento où il touche à une infinité de sujets, comme s'il était possible d'improviser ainsi des solutions, à la dernière heure[5]. Il s'est laissé imposer la rupture avec la Prusse beaucoup plus qu'il

1. *Journal de Castellane*, V, 64 et suiv., février 1855.

2. *Mémoires de lord Malmesbury*, 217, conversation avec M. de Persigny, 23 mai 1855.

3. Lord Malmesbury, 280-281, opinion du maréchal Pellissier ; *Journal de Castellane, passim ; Enquête*, dépositions, IV, général de Ladmirault, 296 : « La confiance que l'armée avait dans ses talents de commandant en chef n'était pas très grande ; elle avait pour lui une grande considération comme chef d'État. »

4. Voir, dans la *Revue militaire* de 1900, pp. 541 et 549, les extraits des *Souvenirs du maréchal de Mac-Mahon*, concernant des conversations de l'empereur avec le colonel Gresley, vers le 8 juillet, avec le maréchal les 21 et 22.

5. « L'auteur de cette savante compilation eût bien mieux fait d'employer son crédit à organiser (*sic*) d'une manière permanente, pendant la paix, la plus grande partie de ces prescriptions, qu'il était absolument impossible à l'homme le plus actif de créer à la dernière heure. » (Général Fay, *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, 271.)

ne l'a voulue et ne dissimule pas toujours ses graves appréhensions [1] : « ... Moi aussi, je suis bien vieux pour une pareille campagne, et je ne suis pas valide du tout », dit-il au maréchal Randon. Il écrit au général Lepic, qui voudrait partir avec lui, au lieu de rester à la garde de l'impératrice : « Je vous laisse un poste d'honneur où vous aurez peut-être à courir des périls aussi graves que ceux dont vous regrettez l'émotion... Dieu sait si nous nous reverrons [2] ! » La proclamation qu'il adresse, le 23 juillet, « au peuple français », celle surtout du 28 à l'armée, trahissent la tristesse et aussi le vide de notre agression [3]. Pourquoi ces vœux en faveur de l'unité allemande ? Ne sont-ils pas une amère dérision à la veille d'une guerre dont le but évident, sinon avoué, est de détruire l'œuvre de Sadowa ? Est-il possible d'entraîner une

1. *Papiers secrets*, 159, note qui paraît être de 1867, sur l'inutilité et le danger d'une guerre avec l'Allemagne, de la main de M. Conti, avec additions de l'empereur ; le roi Guillaume à la reine Augusta, 3 septembre 1870, d'après sa conversation de la veille avec Napoléon III ; Oncken, *Unser Heldenkaiser*, 206 ; *Le dernier des Napoléon*, 354 ; *Mémoires du maréchal Randon*, II, 208 ; général du Barail, III, 142 ; P. de Massa, 274 ; Darimon, *Notes pour servir, etc.*, 135, etc.

2. Basset de Belavalle. Le palais de l'Élysée pendant le siège et la Commune. *(Figaro du 13 juin 1875)*.

3. « Soldats,

» Je viens me mettre à votre tête pour défendre l'honneur et le sol de la patrie.

» Vous allez combattre une des meilleures armées de l'Europe ; mais d'autres, qui valaient autant qu'elle, n'ont pu résister à votre bravoure. Il en sera de même aujourd'hui.

» La guerre qui commence sera longue et pénible, car elle aura pour théâtre des lieux hérissés d'obstacles et de forteresses ; mais rien n'est au-dessus des efforts persévérants des soldats d'Afrique, de Crimée, de Chine et du Mexique. Vous prouverez une fois de plus ce que peut une armée française animée du sentiment du devoir, maintenue par la discipline, enflammée par l'amour de la patrie.

» Quel que soit le chemin que nous prenions, hors de nos frontières, nous y trouverons des traces glorieuses de nos pères. Nous nous montrerons dignes d'eux.

» La France entière vous suit de ses yeux ardents, et l'univers a les yeux sur vous. De nos succès dépend le sort de la liberté et de la civilisation.

» Soldats, que chacun fasse son devoir et le Dieu des armées sera avec nous !

» Au quartier impérial de Metz, le 28 juillet 1870.

» NAPOLÉON. »

(*Journal officiel* du 29 juillet, 1341).

La proclamation du 23 juillet contient ce passage : « Nous ne faisons pas la guerre à l'Allemagne, dont nous respectons l'indépendance. Nous faisons des vœux pour que les peuples, qui composent la grande nation germanique, disposent librement de leurs destinées... »

nation avec des phrases aussi creuses ? Il y a dans la proclamation du 28 juillet un contraste éclatant avec celle que Napoléon III avait adressée, le 12 mai 1859, à l'armée d'Italie. Les troupes en ressentent une impression douloureuse[1].

Les sous-ordres de l'empereur pourront-ils suppléer aux lacunes de sa direction ? C'est au moins douteux. L'organisation militaire de la France fait que la grande majorité de nos officiers généraux vit à l'écart de la troupe et perd l'habitude du commandement. « Ce qui frappe tout d'abord, dans l'ensemble de l'armée, a dit un observateur pénétrant, c'est que les généraux ne sont point familiers avec les fonctions qu'ils exercent ; ils ignorent à la fois leurs droits et leurs devoirs... Très peu voient l'ensemble et parviennent à atteindre le niveau convenable... La plupart... ne sont que des colonels de telle ou telle arme[2]. » De fait, où prendraient-ils l'habitude de manier les troupes ? La guerre est une exception, et les manœuvres consistent en des évolutions de parade aux camps de Châlons ou de Sathonay, en de prétendus simulacres de siège ou de « petite guerre » aux abords des grandes places. Les inspections sont interminables. Tel officier général passe plusieurs semaines à voir un régiment dans ses plus petits détails, mais ce n'est pas là du commandement véritable, car l'inspecteur ne conserve aucun lien avec les corps qu'il examine ainsi. Quant aux commandants des divisions, des subdivisions militaires, ils n'ont guère le contact des troupes qu'au moment des revues. Jamais ils n'ont l'occasion de pratiquer l'étude de la carte et du terrain.

Il résulte de toutes ces causes une inexpérience qu'on serait loin d'attendre d'officiers généraux ayant si longtemps fait la guerre, au moins pour la plupart. Elle « les rend souvent incapables d'exécuter de leur chef la plus petite opération. —

1. « Un jour, c'était avant les désastres de Wœrth et de Spikeren, l'empereur, allant se promener en voiture découverte, hors des murs de Metz, traversait un faubourg dont les maisons sont bordées de lauriers roses. Quelques habitants eurent... l'idée d'en cueillir des branches et de les jeter dans sa calèche. L'empereur sourit mélancoliquement et dit au général qui l'accompagnait : « J'aimerais mieux recevoir ces lauriers à la fin qu'au commencement d'une campagne. » (Valfrey, *Le maréchal Bazaine et l'armée du Rhin*, 15.)

2. *Les causes de nos désastres*, 15, 93. Voir aussi le général Montaudon, II, 61, et le général Lewal, *La Réforme de l'armée*, 55.

Ils n'ont pas d'initiative et craignent la responsabilité[1]. » Cette inertie a d'autres causes, plus profondes. Nous tenons de notre origine latine le goût de la centralisation, l'effroi de l'individualité. Nous prenons trop volontiers pour modèle Napoléon Ier, qui n'admettait guère d'initiative autour de lui, tant il avait foi en sa puissance de travail, en son génie[2]. La légèreté nationale nous fait redouter des responsabilités dont le poids serait trop lourd. Dans l'armée, cette tendance est encore exagérée par l'habitude de tout soumettre au chef, de n'agir que par sa volonté expresse, au lieu de se contenter de ses directions générales. Le subordonné évite de prendre la moindre initiative. On érige en principe la théorie de l'obéissance inintelligente. A mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie, les responsabilités s'élargissent en théorie, sauf à s'atténuer dans la pratique. « On était tellement habitué... à ne rien faire sans un ordre qu'on en aurait attendu un pour tirer son sabre du fourreau, si on avait été attaqué corps à corps[3]. » — Le 1er août, le général de Bonnemains a reçu l'ordre de porter sa division de Lunéville à Brumath. Il demande au major général s'il doit « emmener son artillerie et sa prévôté » dont il n'est pas parlé dans l'ordre[4] ! — Le 14 août, un bataillon du 6e corps est au repos près du fort de Saint-Julien. Arrivent des obus. Le bataillon met sac au dos et rompt les faisceaux, mais reste sur place, dans l'attente d'un ordre qui ne vient pas[5].

En temps de paix, les opérations les plus simples, permutations d'officiers du même corps dans l'intérêt du service, obtention d'un cheval de remonte, exigent l'approbation ministérielle. Tout vient aboutir au ministère, ou en part. Mais

1. *Les causes de nos désastres*, 16. — Nos mécomptes ne peuvent s'expliquer que « par le singulier système adopté depuis vingt ans et en vertu duquel les agents du pouvoir ont perdu toute initiative et tout sentiment de la responsabilité. » (Général Fay, 27.)

2. Lieutenant-colonel de Heusch, *De l'initiative à la guerre*, 33. Y voir, p. 13, la citation tout à fait caractéristique d'une brochure de l'intendant général Blondel, *De l'esprit et des devoirs militaires*.

3. Lieutenant-colonel Patry, *La guerre telle qu'elle est*, 61.

4. Télégramme et réponse reproduits par la *Revue d'histoire*, 1er semestre 1901, 647.

5. Capitaine Pinget, *Feuilles de carnet*, 14.

la centralisation s'arrête à ses portes, car les directions agissent chacune pour leur compte, au gré d'un personnel incompétent qui érige souvent la routine à la hauteur d'un dogme[1]. Au début d'une guerre, les inconvénients se décuplent. Tous les ordres relatifs à la mobilisation sont donnés par le ministre de la guerre ou plutôt par ses bureaux. A ces prescriptions, qui descendent jusqu'au plus petit détail, répondent des multitudes de questions, qui appellent elles-mêmes des explications. Nouvelles demandes d'éclaircissement, encore suivies de réponses. Le tout s'entre-croise, complique à l'infini la tâche de chacun. Les lenteurs et les retards sont inévitables, au moment où ils entraînent les pires conséquences[2].

Cette centralisation gagne de proche en proche, jusqu'au bas de l'échelle. Chaque grade est annulé par le supérieur. Les commandants d'unités, compagnies, bataillons, régiments même, sont tenus étroitement en lisière. On emploie des officiers à des détails qui devraient, au plus, occuper des sergents. Le prestige de chacun en souffre. Trop souvent le supérieur oublie que son propre prestige tient, avant tout, à la considération dont ses subordonnés sont entourés. On voit interpeller grossièrement des officiers, même des colonels, devant leur troupe. Quant aux sous-officiers, leur position matérielle est « plus que précaire dans le présent, sans garantie aucune pour l'avenir[3] ».

La loi de 1832 sur l'avancement a sa part dans cet état de choses. Elle ne garantit ni les intérêts de l'armée, ni ceux des individus. En consacrant les droits de l'ancienneté pure et simple, elle « offre une prime à la paresse et à l'incapacité ». En n'entourant d'aucune garantie sérieuse l'avancement au choix, elle ouvre les portes toutes grandes à l'arbitraire, à la faveur, c'est-à-dire aux pires agents de désorganisation[4]. « On désigna sous le nom d'officiers d'avenir de bons jeunes gens dont le présent laissait fort à désirer. Il fallait, pour

1. *Les causes de nos désastres*, 10 ; général Lewal, *La réforme de l'armée*, 199, 462.

2. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, II, 125 ; général Montaudon, II, 63.

3. *Les causes de nos désastres*, 42-43, 93-96.

4. Général Lewal, *La réforme de l'armée*, 203-221.

obtenir les faveurs, appartenir à un certain monde frivole, et parler une langue inconnue sous les drapeaux.

» L'esprit militaire ne fut plus de bonne compagnie, et les salons le renvoyèrent à la caserne...

» Des relations civiles et financières, des parentés, certaines habitudes parisiennes peu sérieuses tenaient lieu de bons services. Il se fit ainsi de véritables fortunes..., scandaleuses, il est vrai, mais accueillies sans grande surprise, tant le sentiment militaire s'affaiblissait[1]... »

L'insouciante bonté de l'empereur le rend accessible à toutes les influences. A son exemple, les inspecteurs généraux, les titulaires de grands commandements, qui distribuent les grades sans être maintenus par aucune règle précise, se laissent parfois aller à les subir.

On admet trop souvent que les campagnes de guerre, seules, donnent droit à l'avancement, en même temps que l'ancienneté. C'est ainsi que, par la force des choses, l'Algérie est devenue la pépinière de nos généraux, non sans les inconvénients les plus graves. Un certain nombre ne présentent pas les garanties indispensables, et cela depuis des années[2].

Excellentes pour former des soldats et des officiers subalternes, les guerres coloniales sont une mauvaise école pour les échelons plus élevés. Les Anglais, dans leur guerre du Transvaal, en ont fait après nous la dure expérience. « Nous avons payé chèrement nos victoires africaines... ; l'école africaine occupait le sommet, elle régnait et gouvernait. Son dédain pour l'étude était partagé par le pouvoir suprême qui usait et abusait d'un mot nouveau : se débrouiller[3]. »

« Il se forma... (en Algérie) des Sociétés d'admiration mutuelle, on pourrait dire de dénigrement réciproque ; on apprit à enfler les bulletins ; on transforma en victoires com-

1. Général Ambert, *L'invasion*, 267 ; *Le dernier des Napoléon*, 170.

2. Lettre du maréchal Bugeaud au roi, 1844, citée par le lieutenant-colonel Titeux, *Saint-Cyr et l'école spéciale militaire en France*, 746 ; *Des causes de nos désastres*, 93-96.

3. Général Ambert, *L'invasion*, 15 ; *Les causes de nos désastres*, 96 ; général Canonge, II, 16, d'après le général von der Goltz, *Gambetta et ses armées ;* général Lebrun, *Souvenirs militaires*, 185 ; lieutenant-colonel Titeux, *Saint-Cyr et l'école spéciale militaire en France*, 707.

parables à celle d'Austerlitz des affaires où nos troupes avaient poussé devant elles des ennemis qui reculaient pour les attirer dans quelque coupe-gorge; on représenta comme des succès éclatants des combats d'arrière-garde, où... les troupes avaient laissé bien... de la laine aux buissons. Il y eut des officiers qui livrèrent des combats tout exprès pour se faire un nom et gagner un grade; on apprit trop à réussir à coups d'hommes, et l'on se souvient encore du mot de Pellissier, qui n'était pourtant pas tendre... à un chef de colonne qui se vantait de ses succès : « C'est bien! mais voyons d'abord les cacolets [1]. »

« La guerre d'Afrique, guerre de marches de nuit, de surprises, de razzias, même accompagnées de combats sérieux, se rapprochait plus dans ses procédés de la guerre des Stradiots du XV^e siècle que des combinaisons stratégiques et tactiques de la guerre moderne en Europe. Les plus réputés des généraux algériens n'avaient jamais commandé, réuni pour le combat, que des groupes qui auraient à peine aujourd'hui des colonels pour chefs. Dans ces rencontres, quand elles étaient bien conduites, la supériorité d'organisation et d'armement assurait à nos troupes assez d'ascendant pour que leurs pertes fussent proportionnellement très restreintes [2]. »

De faciles succès, obtenus avec de très faibles effectifs, sur un adversaire d'une grande bravoure, mais ne rappelant en rien, par son armement, par sa manière de combattre, nos adversaires possibles en Europe, tout cela est une pauvre préparation à la grande guerre. On y perd l'habitude du travail, rendu impossible par la vie errante, par le défaut de ressources. On croit pouvoir se tirer de toutes les difficultés avec de l'entrain, de l'énergie et du courage. Le plus grave est que cette guerre interminable offre toute grande la porte à la faveur. On dispose là d'un moyen commode de mettre une personnalité en évidence, et l'on n'y manque pas. Dès lors, la famille, la fortune, les relations, l'extérieur, une belle voix de commandement assurent l'avancement. On pèse ces détails plus que le caractère et l'instruction : « Le premier

1. Général Thoumas, *Les transformations de l'armée française*, II, 632.
2. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 643.

soin était de plaire. Jamais Louis XIV, dans toute sa puissance, n'avait vu semblable servilisme. L'oubli de la dignité personnelle dépassait toutes les bornes et, dans les promotions, chacun savait quelle influence avait présidé au choix... Les règles de la hiérarchie s'affaiblissaient, le respect disparaissait[1]. »

Les questions d'avancement prennent une importance tout à fait exagérée. L'ambition, stimulée par des promotions très rapides, prime toute autre considération. Le bien du service est un moyen ; ce n'est plus un but[2].

En France, on ne se rend pas compte que la meilleure part de nos victoires du début de ce siècle revient au génie de Napoléon Ier. On croit nos soldats invincibles, et cette croyance est encore fortifiée par les guerres de Crimée et d'Italie. Nouvelle raison de dédaigner l'étude. Pourquoi des travaux fastidieux, quand il suffit d'entraîner brillamment ses soldats[3]?

L'empereur contribue grandement à répandre cet ordre d'idées. Il se laisse volontiers approcher par les généraux et les officiers supérieurs. Il les reçoit même régulièrement chaque dimanche, après la messe. « Un certain air, une physionomie plus ou moins heureuse, quelque mot bien placé, parfois une hardiesse et le plus souvent l'art de plaire fondaient une réputation... Pour obtenir de l'empereur, il suffisait de demander... Napoléon III... ne connaissait nullement le tirant d'eau des uns et des autres... » Il se laisse ainsi entraîner à des choix très médiocres. Il semble même que les puissantes individualités lui portent ombrage. En 1859, il n'appelle à l'armée ni le maréchal Pellissier, ni le maréchal de Castellane, quoiqu'ils soient tout indiqués par leurs services, par le commandement qu'ils exercent. De même, en 1870, le général de Palikao commande un corps d'armée à Lyon. On lui retire ses troupes pour les envoyer à la frontière et il reste inactif, comme un autre officier général très en vue, Trochu.

1. Général Ambert, *Après Sedan*, 432 ; *Les causes de nos désastres*, 97.

2. Voir les lettres du maréchal de Saint-Arnaud (*Souvenirs et mémoires*) de juillet 1900, et *Les deux généraux Cavaignac* (*Souvenirs et correspondance*), *1808-1848*. *passim*.

3. Général Lebrun, *Souvenirs militaires*, 185 ; *État-major prussien*, I, 23.

On peut croire que, dans ces exclusions, le hasard n'est pour rien. Napoléon III n'est pas jaloux, mais il craint le voisinage d'un homme de guerre populaire, énergique et d'une haute capacité. Il aime les médiocrités soumises et ne s'inspire nullement du mot de Dupin : « Il n'y a que ce qui résiste qui soutient avec efficacité. »

Cette tendance se montre dans tout son jour au début de la guerre de 1870. Sur les huit commandants de corps d'armée, il y a quatre aides de camp de l'empereur, les généraux Bourbaki, Frossard, de Failly, Douay, et un ancien aide de camp, le maréchal Canrobert. Plus tard, le 3e corps est confié au maréchal Le Bœuf, jadis aide de camp, et le 12e au général Lebrun, qui l'est encore. La plupart ont de beaux états de services, mais non tels qu'ils rejettent au second plan les généraux étrangers à la Maison impériale. De là des jalousies qui ne sont pas sans danger. De là aussi une tendance fâcheuse à la critique, même à l'indiscipline. « On riait dans les réunions d'officiers des choix qui plaçaient à la tête de la cavalerie un chef ne montant plus à cheval, ou à la tête d'un corps d'armée un officier du génie, habile ingénieur, mais qui, de sa vie, n'avait commandé ni bataillon, ni régiment, ni brigade, ni division[1]. »

L'état moral du haut commandement n'est pas ce qu'il devrait être. « ... L'esprit militaire n'existait plus, en 1870, dans les régions supérieures de l'armée... L'ambition avait troublé toutes les têtes ; on allait mendier son avancement comme le gueux mendie son obole. Le désintéressement avait disparu comme la dignité... Les appétits matériels de la société pénétraient dans l'armée par tous les pores[2]. »

L'extrême bonté de l'empereur, sa répugnance bien connue pour les actes de rigueur ont leurs conséquences obligées : « Beaucoup, enfin, n'apportent pas même, dans l'exécution des ordres qui leur sont donnés, l'énergie, le zèle et dévouement qu'on est en droit d'attendre et d'exiger de gens entre

1. Général Ambert, *L'invasion*, 15 ; *Après Sedan*, 440. Les généraux visés sont Desvaux et Frossard.

2. Général Ambert, *Après Sedan*, 440. Voir une lettre que le général d'Aurelle de Paladines adresse à l'empereur, 10 décembre 1869, afin d'être nommé sénateur (*Papiers sauvés des Tuileries*, 153).

les mains desquels sont placés les intérêts et la vie de tant d'hommes[1]. » Dès les premiers jours ils laissent voir trop souvent des rivalités, des jalousies qui résultent de la parité des grades, de l'égoïsme inhérent à la nature humaine et surtout de l'absence d'une direction suprême. « En 1870, au début de nos opérations, ces sentiments ont plus d'une fois contribué à nos revers[2]. » — « ... Tel chef qui aurait pu porter secours à son voisin dans l'embarras, se tenait immobile, l'arme au pied, disant à voix basse : « Puisqu'il est si savant, qu'il s'en tire[3] ! » On perd de vue un principe que nous n'aurions jamais dû oublier depuis Waterloo, la nécessité de la marche au canon, du mutuel appui entre les troupes voisines. Ces funestes exemples gagnent les rangs inférieurs. A Mouzon, le colonel M..., du 6e cuirassiers, refusera de charger sur l'ordre qui lui est envoyé par le général de Failly, sous ce honteux prétexte qu'il doit obéissance seulement à ses chef directs[4].

La soif du bien-être et du luxe a pénétré l'armée comme la société civile. « Dans cette malheureuse armée de Metz, un général jeune, très bien en cour..., avait amené, pour lui composer la cuisine recherchée qu'il aimait, une cuisinière cordon bleu breveté, du nom de Catherine. Le jour où il apprit les conditions de la douloureuse capitulation du 27 octobre, il s'écria : « Comment ! on nous laisse nos bagages et nos gens, mais c'est magnifique ! Je pourrai donc emmener Catherine ; voilà des conditions superbes ! » — « Un autre général débarquait en Allemagne, dans le lieu de la captivité, avec 2 000 kilogrammes de bagages. » On conçoit

1. *Les causes de nos désastres*, 16.

2. Général Derrécagaix, *La Guerre moderne*, I, 62.

3. Général Ambert, *Après Sedan*, 439. Le général du Barail, III, 239, mentionne aussi les généraux « jaloux les uns des autres, prêts à s'abandonner au moment du danger, et dont un souverain malade et sans prestige ne peut comprimer par la crainte les rivalités ». Voir *ibid.*, III, 162, le récit d'une violente discussion entre Le Bœuf et Frossard, devant l'empereur ; général Lebrun, *Souvenirs militaires*, 215.

4. Général Lebrun, *Bazeilles-Sedan*, 68. Cet ordre était porté par le chef d'escadron d'état-major, plus tard général Haillot. Le 6e cuirassiers faisait partie du 12e corps, général Lebrun.

que, dans ces conditions, des témoins aient prononcé le mot d'armée de Darius[1].

Au début, la confiance est très grande parmi la plupart des titulaires de hauts commandements. Ainsi, le maréchal Le Bœuf et son état-major manifestent une présomption de mauvais augure[2]. Mais le découragement se répand très vite, comme la lassitude. « Ils en avaient assez de cette vie de fatigues et de dangers ; ils soupiraient après le bien-être perdu, après le repos, après les honneurs du palais et les flatteries des solliciteurs. Ils avaient péniblement conquis des sièges au Sénat et de grandes positions sociales, il leur semblait dur de mener une vie d'aventuriers... Chaque fois qu'on venait leur proposer telle ou telle opération de guerre, au lieu d'en lever les difficultés inhérentes à toute entreprise humaine, ils les accumulaient à plaisir[3]. » — « ... Chose triste et douloureuse à dire, un certain nombre de généraux étaient plus préoccupés d'eux-mêmes, de leurs privations, de leur avenir que de leurs troupes ; ils craignaient de perdre ce qu'ils avaient eu tant de peine à obtenir ; ils avaient la maladie que les Arabes définissent sous le nom de : Avoir le ventre trop plein[4]. » Souvent ils restent à l'écart de leur troupe. Le lieutenant-colonel Patry affirme qu'il n'a jamais vu le visage de son général de brigade, qu'il n'a jamais rencontré son général de division au milieu des colonnes ou des bivouacs. « Quant au commandant du corps d'armée, on ignorait même jusqu'à son nom[5]. » Le capitaine Pinget voit pour la première fois son divisionnaire, Lafont de Villiers, le 29 octobre, lors de la

1. Général Ambert. *Après Sedan*, 428, d'après V. D. (général Derrécagaix) ; voir ce que dit le général Montaudon des bagages personnels du général Frossard, le 6 août.

2. Colonel Fix, *Lecture* du 11 mars 1899, 223 : « Le ministre paraissait plein de confiance (le 21 juillet) et pensait qu'il y avait une grande exagération dans les rapports du colonel Stoffel et du général Ducrot... Il était persuadé que, dans tous les cas, l'armée française, quand même elle serait inférieure en nombre, parviendrait à battre l'ennemi. » (*Souvenirs intimes du maréchal de Mac-Mahon, Revue militaire*, 1900, 549).

3. Journal du général Lapasset, cité par le général Ambert, *L'invasion*, 258 ; *ibid.*, 20 ; *Le général Lapasset*, II, 152.

4. *Journal du général Lapasset*, cité par le général Ambert, *L'invasion* 252.

5, Lieutenant-colonel Patry, *La guerre telle qu'elle est*, 44 ; il faisait partie du 4e corps, division de Cissey, brigade Brayer, 6e de ligne.

les mains desquels sont placés les intérêts et la vie de tant d'hommes[1]. » Dès les premiers jours ils laissent voir trop souvent des rivalités, des jalousies qui résultent de la parité des grades, de l'égoïsme inhérent à la nature humaine et surtout de l'absence d'une direction suprême. « En 1870, au début de nos opérations, ces sentiments ont plus d'une fois contribué à nos revers[2]. » — « ... Tel chef qui aurait pu porter secours à son voisin dans l'embarras, se tenait immobile, l'arme au pied, disant à voix basse : « Puisqu'il est si savant, qu'il s'en tire[3] ! » On perd de vue un principe que nous n'aurions jamais dû oublier depuis Waterloo, la nécessité de la marche au canon, du mutuel appui entre les troupes voisines. Ces funestes exemples gagnent les rangs inférieurs. A Mouzon, le colonel M..., du 6e cuirassiers, refusera de charger sur l'ordre qui lui est envoyé par le général de Failly, sous ce honteux prétexte qu'il doit obéissance seulement à ses chef directs[4].

La soif du bien-être et du luxe a pénétré l'armée comme la société civile. « Dans cette malheureuse armée de Metz, un général jeune, très bien en cour..., avait amené, pour lui composer la cuisine recherchée qu'il aimait, une cuisinière cordon bleu breveté, du nom de Catherine. Le jour où il apprit les conditions de la douloureuse capitulation du 27 octobre, il s'écria : « Comment ! on nous laisse nos bagages et nos gens, mais c'est magnifique ! Je pourrai donc emmener Catherine ; voilà des conditions superbes ! » — « Un autre général débarquait en Allemagne, dans le lieu de la captivité, avec 2 000 kilogrammes de bagages. » On conçoit

1. *Les causes de nos désastres*, 16.

2. Général Derrécagaix, *La Guerre moderne*, I, 62.

3. Général Ambert, *Après Sedan*, 439. Le général du Barail, III, 239, mentionne aussi les généraux « jaloux les uns des autres, prêts à s'abandonner au moment du danger, et dont un souverain malade et sans prestige ne peut comprimer par la crainte les rivalités ». Voir *ibid.*, III, 162, le récit d'une violente discussion entre Le Bœuf et Frossard, devant l'empereur ; général Lebrun, *Souvenirs militaires*, 215.

4. Général Lebrun, *Bazeilles-Sedan*, 68. Cet ordre était porté par le chef d'escadron d'état-major, plus tard général Haillot. Le 6e cuirassiers faisait partie du 12e corps, général Lebrun.

que, dans ces conditions, des témoins aient prononcé le mot d'armée de Darius[1].

Au début, la confiance est très grande parmi la plupart des titulaires de hauts commandements. Ainsi, le maréchal Le Bœuf et son état-major manifestent une présomption de mauvais augure[2]. Mais le découragement se répand très vite, comme la lassitude. « Ils en avaient assez de cette vie de fatigues et de dangers ; ils soupiraient après le bien-être perdu, après le repos, après les honneurs du palais et les flatteries des solliciteurs. Ils avaient péniblement conquis des sièges au Sénat et de grandes positions sociales, il leur semblait dur de mener une vie d'aventuriers... Chaque fois qu'on venait leur proposer telle ou telle opération de guerre, au lieu d'en lever les difficultés inhérentes à toute entreprise humaine, ils les accumulaient à plaisir[3]. » — « ... Chose triste et douloureuse à dire, un certain nombre de généraux étaient plus préoccupés d'eux-mêmes, de leurs privations, de leur avenir que de leurs troupes ; ils craignaient de perdre ce qu'ils avaient eu tant de peine à obtenir ; ils avaient la maladie que les Arabes définissent sous le nom de : Avoir le ventre trop plein[4]. » Souvent ils restent à l'écart de leur troupe. Le lieutenant-colonel Patry affirme qu'il n'a jamais vu le visage de son général de brigade, qu'il n'a jamais rencontré son général de division au milieu des colonnes ou des bivouacs. « Quant au commandant du corps d'armée, on ignorait même jusqu'à son nom[5]. » Le capitaine Pinget voit pour la première fois son divisionnaire, Lafont de Villiers, le 29 octobre, lors de la

1. Général Ambert, *Après Sedan*, 428, d'après V. D. (général Derrécagaix) ; voir ce que dit le général Montaudon des bagages personnels du général Frossard, le 6 août.

2. Colonel Fix, *Lecture* du 11 mars 1899, 223 : « Le ministre paraissait plein de confiance (le 21 juillet) et pensait qu'il y avait une grande exagération dans les rapports du colonel Stoffel et du général Ducrot... Il était persuadé que, dans tous les cas, l'armée française, quand même elle serait inférieure en nombre, parviendrait à battre l'ennemi. » (*Souvenirs intimes du maréchal de Mac-Mahon*, *Revue militaire*, 1900, 549).

3. Journal du général Lapasset, cité par le général Ambert, *L'invasion*, 258 ; *ibid.*, 20 ; *Le général Lapasset*, II, 152.

4. *Journal du général Lapasset*, cité par le général Ambert, *L'invasion* 252.

5. Lieutenant-colonel Patry, *La guerre telle qu'elle est*, 44 ; il faisait partie du 4e corps, division de Cissey, brigade Brayer, 6e de ligne.

livraison des troupes aux Allemands[1]. Bien plus, un officier général, malade à Forbach, le 6 août, au lieu de se faire transporter en arrière, comme il le peut fort bien, va se mettre aux mains de l'ennemi à Sarrebruck[2].

*
* *

Quant à l'instruction technique, elle est ce qu'on peut attendre de telles conditions. Autour de Metz, le 13 août, tel général de brigade veut envoyer un bataillon en reconnaissance de nuit, sans indiquer la direction autrement que par un geste. Il donne, lui et bien d'autres, l'impression d'un « ignorant intimidé » par la nouveauté des circonstances[3].

Avant même le début des opérations, beaucoup se sentent confusément troublés par le souvenir des succès foudroyants de 1866, par l'adoption d'un nouvel armement de l'infanterie. Jusqu'alors, de l'avis unanime, l'offensive était la caractéristique de nos troupes. « Soldats, disait Napoléon III au début de la campagne d'Italie, je ne crains que votre trop grande ardeur. » De même, Moltke écrit, le 5 juillet 1860, au colonel Ollech : « On n'a jamais réussi à être supérieur aux Français sur le terrain de la *virtuosité*. De ce qu'ils attaquent constamment, il n'en résulte nullement que nous devons le faire[4]. » L'introduction dans notre armée du fusil à chargement rapide modifie ces tendances. On paraît croire que, jointe aux progrès de l'artillerie, elle impose de renoncer à l'offensive. Les *Observations sur l'instruction sommaire pour les combats*, parues en 1867, l'indiquent nettement : « Les perfectionnements considérables introduits depuis quelques années dans le système de l'armement, la rapidité du tir du fusil d'infanterie, la mobilité, la portée, la justesse de l'artillerie doivent exercer une action importante sur la conduite des opérations..., plus particulièrement sur la tactique du

1. Capitaine Pinget, *Feuilles de carnet*, 55.

2. Lettre du roi Guillaume à la reine Augusta, 13 août, Oncken, 201. Ce malheureux se fait accompagner de sa femme, de ses domestiques, etc.

3. Lieutenant-colonel Patry, 67.

4. *Moltkes taktisch-strategische Aufsätze aus den Jahren 1857-1871*, 24; *Revue d'histoire*, 1901, 545.

champ de bataille... » Puis elles posent en principe que « le feu acquiert ainsi... une action prépondérante qui s'affirme d'elle-même ». Ainsi, l'on passe sous silence la part si considérable du *mouvement* dans toute action de guerre ; on va plus loin encore : « Aborder de front, en terrain découvert, une infanterie non entamée, surtout si elle est protégée par des obstacles ou des couverts, a toujours été une opération dangereuse. Aujourd'hui surtout, avec les armes nouvelles, l'avantage appartient à la défense[1]. » Au lieu de modifier nos procédés tactiques, de rendre les formations moins vulnérables, on va imposer à notre infanterie une attitude qui n'est pas dans son tempérament ; on recommande aux cavaliers l'emploi fréquent du fusil, même à cheval. On tend ainsi à paralyser l'entrain et l'initiative naturels à notre soldat[2]. Plus tard, le 1er août 1870, le maréchal Le Bœuf fait distribuer à tous les officiers des *Instructions tactiques* qu'il a fait imprimer à Metz et qui sont conçues dans un sens moins nettement défensif. Mais il est trop tard pour remonter le courant établi depuis 1866.

D'ailleurs, l'influence des « Observations » plus haut citées ne s'arrête pas à la tactique des champs de bataille. Peu à peu elle s'étend à « la conduite des opérations ». De ce que le feu a acquis au combat une influence prépondérante, on déduit qu'il y a lieu de rechercher les terrains les plus favorables à l'emploi des feux, c'est-à-dire les positions défensives. On oublie le rôle capital du mouvement, de la manœuvre, et l'on revient, sans bien s'en rendre compte, à la guerre de positions, telle qu'on la pratiquait avant Frédéric II[3]. Il faut lire les deux ouvrages du maréchal Bazaine,

1. *Observations critiques sur l'instruction sommaire pour les combats*, annexées au titre XIII de l'ordonnance du 3 mai 1832 sur le service des armées en campagne. « On ne vit dans cette supériorité — du chassepot — qu'une nouvelle facilité donnée à la défensive, et cette opinion erronée... fut propagée presque officiellement dans les rangs de l'armée... » (Général Canonge, *Histoire militaire contemporaine*, II, 66).

2. Général Canonge, *ibid.* ; *Historique du 2e hussards*, 178 ; *Souvenirs militaires du général Montaudon*, II, 39 ; Colonel Devaureix, *Souvenirs et observations sur la campagne de 1870 (armée du Rhin)*. I, p. 11 ; *Revue d'histoire*, 1er semestre 1901, 544 et suiv.

3. La *Revue d'histoire*, 1er semestre 1901, 548, cite à l'appui le *Mémoire militaire* du général Frossard et la lettre du général Ducrot, 19 septembre 1867 (*Vie militaire*, II, 181).

l'*Armée du Rhin* et les *Épisodes de la guerre de 1870*, pour apprécier la portée des idées de nos généraux les plus en vue. A maintes reprises, il y signale la nécessité « de ne livrer, autant que possible, que des combats défensifs, sur des positions connues et fortifiées par des travaux rapides ». Il voudrait « faire la guerre méthodiquement, comme au XVII^e siècle ». En 1869, un projet a été établi pour la construction d'ouvrages de campagne à Frouard, sur le plateau et dans la forêt de Haye. Quelques jours avant la déclaration de guerre, Bazaine attire l'attention du ministre sur l'importance de cette « position ». Le maréchal Le Bœuf lui répond, avec assez de raison :

— Quand nous en serons là, nous serons bien malades[1].

Ainsi, voilà où nous en arrivons, à la guerre de positions, après tant de glorieuses campagnes qui en sont la négation même !

Les tendances à tout centraliser, à absorber toute initiative se traduisent dans les ordres de mouvement ou de combat. On y prétend tout prévoir, ne laisser aucune liberté aux sous-ordres, avec les résultats les plus pitoyables. « Le commandement français était si incapable en ce temps-là, que, pour réaliser un faible travail, il imposait aux troupes des fatigues extraordinaires[2]. » L'un des exemples typiques de ces ordres si touffus, si pleins de détails inutiles et en même temps si vides, si peu précis, est celui du général de Failly pour le mouvement du 2 août, c'est-à-dire pour l'une des opérations accessoires de la prétendue reconnaissance offensive sur Sarrebruck. Il détaille ce que feront les régiments, les bataillons et les escadrons. Par contre, il omet d'indiquer l'essence même de l'opération à entreprendre : son objectif et son but. Ce n'est pas que l'ordre soit trop court, puisqu'il mesure trois pages in-8°. Mais on y est entré dans tant de détails, qu'on a perdu de vue l'essentiel. Il s'y voit jusqu'à des prescriptions de chaque jour : « Dans tous les mouvements, laisser toujours libre la moitié des rues et des routes, afin que la circulation puisse être maintenue et que les

1. Bazaine, *Épisodes de la guerre de 1870*, XXIX, *l'Armée du Rhin*, 3.
2. Général Bonnal, *Frœschwiller*, 451.

ordres puissent être communiqués. » Détail qui a son importance, l'exploration de la cavalerie y est limitée à huit kilomètres[1].

Dans ces conditions, quoi d'étonnant à ce que les troupes ignorent généralement où elles vont, ce qu'elles font, où est l'ennemi. Elles lèvent leurs camps, les portent à quelques centaines de mètres, redressent les tentes, préparent la soupe, renversent les marmites, pour se déplacer encore, sans y rien comprendre. Elles se voient avec étonnement disposer pour le combat, sans qu'on tienne compte de la forme du terrain, mais non sans qu'on jalonne les lignes comme avant une revue[2]. « Durant les vingt jours de marche autour de Metz, nous n'avons jamais su où nous étions, si nous marchions en avant ou en retraite, si l'ennemi était loin ou proche, à droite ou à gauche[3]. » Aussi n'est-il pas rare que des troupes établissent leurs grand'gardes du côté opposé à l'ennemi, comme il arrivera pour certaines fractions des 4e et 6e corps le soir du 17 août. Tant il est vrai que tout se tient dans une armée. On ne peut violer l'un des principes essentiels de son existence sans en atteindre tous les organes, en gêner tout le fonctionnement.

## II

Au début de la guerre, il n'y a rien chez nous qui rappelle le grand état-major prussien. Le *Dépôt de la guerre* en tient lieu dans une certaine mesure, mais c'est surtout un institut géographique, un dépôt d'archives. On s'y occupe beaucoup de la carte de France, très peu des pays étrangers et de leurs armées. Lors des guerres d'Italie et de Crimée, nous sommes à cet égard d'une pénurie qu'on a peine à imaginer. Même en 1867, au moment de l'affaire du Luxembourg, le ministère de la guerre manque des données les plus indispensables

1. Général Derrécagaix, *la guerre moderne*, I, 582-585; *Revue militaire*, 1899, 299.

2. Capitaine Pinget, 20-22.

3. Lieutenant-colonel Patry, 35; commandant Tarret, *Souvenirs manuscrits*.

pour la préparation d'une campagne[1]. Le maréchal Niel cherche à combler ces lacunes. De juin 1868 au printemps de 1870, on réunit au Dépôt de la guerre nombre de documents sérieux. Des officiers rapportent d'Allemagne des itinéraires, des reconnaissances, des renseignements statistiques. On reproduit par la photogravure des cartes à grande échelle[2]. Mais la plupart de ces travaux restent enfouis dans la poussière de nos archives. Il n'y a aucun organe pour les mettre en œuvre.

Les cadres du Dépôt de la guerre, des états-majors des commandements territoriaux et des divisions actives sont alimentés par le corps d'état-major. Depuis sa création, en 1818, par le maréchal Gouvion Saint-Cyr, il est resté à peu près dans son état primitif. Son recrutement continue de s'opérer parmi les élèves sortant de Saint-Cyr ou de l'École polytechnique et aussi, par exception, dans les sous-lieutenants d'infanterie ou de cavalerie. L'ensemble de sa composition est excellent; il a fourni à l'armée un grand nombre de généraux distingués. Malgré le faible effectif de ses officiers et leur commune origine, l'esprit de corps y est moindre que dans l'intendance, l'artillerie et le génie. Il n'y a pas trace de particularisme. Peut-être faut-il l'attribuer aux inégalités d'avancement, souvent peu justifiées, qui se produisent parmi ses membres.

Depuis longtemps ils se plaignent du fonctionnement de l'avancement. La lenteur des promotions dans un corps fermé, où les officiers de mérite abondent, provoque des démissions, la diminution du nombre des candidats. En 1849, le ministre, général comte d'Hautpoul, veut le fondre dans l'infanterie et la cavalerie. C'est qu'on applique très incomplètement les règlements de 1818 et de 1833, en particulier sur les stages régimentaires. On ne cherche pas à tirer parti d'un personnel de choix. Brillamment sorti de Saint-Cyr, le lieutenant

1. *Les origines*, p. 133, 191. Voir également une note de M. Léouzon-Leduc, destinée à l'empereur et datée du 8 juillet 1870 (*Papiers et correspondance*, II. suite, 62).

2. Général Jarras, *Souvenirs*, 8 et suiv. — Les itinéraires furent donnés à l'impression le jour de la déclaration de guerre; on distribua un volume de renseignements à tous les officiers généraux et supérieurs, assure le général Jarras.

d'état-major accomplit ses stages et cesse alors, pour ainsi dire, de mener une existence militaire. « A la suite de quelques années passées au Dépôt de la guerre, l'officier devenait presque un employé civil, déshabitué de la discipline, ne montant plus à cheval, redoutant quelquefois le contact avec les troupes et vivant complètement en dehors de la vie militaire. Pour peu que l'âge vînt l'alourdir, il n'était qu'un homme de science ou de bureau[1]. »

Hors du Dépôt de la guerre, les officiers d'état-major ne trouvent pas un meilleur emploi de leurs facultés. S'ils sont attachés à un commandement actif ou territorial, ils consacrent leur existence officielle à signer des reçus, à écrire des lettres sans intérêt, à transmettre des ordres insignifiants. On ne se conforme presque jamais aux prescriptions de l'ordonnance de 1833, sur leur préparation à la guerre. Quant aux aides de camp, ils ne sont guère plus occupés que les généraux, qui se complaisent d'ordinaire dans un doux *farniente*. Ce n'est pas toujours dans l'état-major que l'on recrute nos attachés militaires[2]. Dès lors, l'oisiveté physique et intellectuelle entraîne ses conséquences ordinaires : « ...Bon nombre de ces officiers, qui avaient vécu loin des troupes pendant plusieurs années, ne possédaient plus les aptitudes, ni l'activité nécessaires à leurs fonctions, y compris l'équitation[3]. » Ceux qui n'ont pas été employés à la carte de France en arrivent à ne plus avoir le sens du terrain. Ils ignorent souvent nos frontières. « Ce qui est malheureusement vrai, c'est l'ignorance en géographie dont firent preuve, au début de la guerre, un grand nombre d'officiers supérieurs d'état-major. Nous connaissons à cet égard des anecdotes authentiques, si incroyables que nous nous garderons bien

1. *Histoire de l'ex-corps d'état-major*, 119, 265-268 ; général Lewal, 51 ; général Billot, *Rapports à l'Assemblée nationale sur l'organisation du service d'état-major*, 50-85 ; Rapports de la commission de 1858 et de la commission belge de 1867, du maréchal Niel, 19 juin 1869, extraits cités, *ibid.*, 67-72, 124.

2. Les premiers attachés militaires furent nommés en janvier et février 1860 : le lieutenant-colonel Colson, les chefs d'escadron d'Andigné et d'Andlau, les capitaines de Beaulaincourt-Marles et de Galliffet, ces deux derniers n'appartenant pas à l'état-major. Il y avait déjà à Paris des attachés militaires prussien, anglais, autrichien et russe (*Journal de Castellane*, 285 ; *Histoire de l'ex-corps d'état-major*; général Thoumas, I, 102).

3. Bazaine, *Épisodes*, XIV.

de les raconter[1]... » Quelques-uns n'ont pas la perception très nette de devoirs militaires qu'aucun règlement ne précise. A Sedan, tout l'état-major de l'armée, moins deux capitaines, croit devoir rentrer dans la ville, lors de la blessure du maréchal de Mac-Mahon, en abandonnant son successeur [2].

Dans ces conditions, l'impression générale, dès avant la guerre de 1870, est que la manière d'utiliser ce corps spécial, beaucoup plus encore que son organisation même, laisse grandement à désirer. On cherche vainement à nier son infériorité par rapport à l'état-major prussien [3]. Son recrutement « et son affectation permanente à des fonctions spéciales, offraient aux généraux de grandes garanties... Mais le mérite de ce personnel était devenu un obstacle à son avancement, et une centralisation excessive ne laissait à son zèle d'autre champ d'action que le travail de bureau [4] ». — « Le mérite des personnes n'est pas ici en cause, a dit M. le général Maillard... Quelque solides qu'ils soient, des brins épars ne sauraient former un faisceau ! Le corps d'état-major a manqué d'une direction supérieure [5]... »

Ce n'est pas faute de personnel que pèche le fonctionnement de nos états-majors. Au contraire, il y a pléthore dans les premières formations. Là où l'ennemi emploie un ou deux officiers, nous en avons trois ou quatre, sinon plus : « ... Des états-majors nombreux, dont presque aucun des officiers ne connaît la langue de l'ennemi ; pas de documents, pas de cartes, quoique le Dépôt de la guerre en regorge [6]... »

1. Général Thoumas, I, 102.

2. Général de Wimpffen, *Sedan*, 167.

3. Voici comment, dans un document officiel, on les comparait entre 1868 et 1870 : « En Prusse, le corps d'état-major est composé d'excellents officiers, mais il est peu nombreux... En France, il se compose de 580 officiers. — Qu'on se figure le choix que l'on aurait en France en choisissant les 112 meilleurs ! » (Comte de la Chapelle, 104).

4. Général Derrécagaix, *Cours d'histoire militaire à l'École de guerre*, 1885-1886, cité par le général Maillard, *Les éléments de la guerre*, I, 91.

5. *Ibid.*, *Des causes de nos désastres*, 18 ; général Fay, *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, 224.

6. Général de Wimpffen, 74.

Rien n'a été prévu des nécessités de la guerre. Le 19 juillet, le maréchal Le Bœuf invite les états-majors de corps d'armée à se procurer dans le commerce des presses lithographiques. On lui répondit qu'il est interdit d'en vendre sans autorisation ministérielle. Il faudra s'en passer, de toute nécessité[1]. On s'aperçoit, le 21 juillet, que le *chiffre* en usage est très incomplet, qu'il ne renferme aucun des mots techniques indispensables[2]. On reconnaît là encore l'effet de notre imprévoyance.

Un autre organe du commandement laisse grandement à désirer. C'est l'intendance, qui a su développer son rôle au point d'acquérir une indépendance à peu près absolue. Aucun règlement ne précise la nature de son service en campagne. Il n'y a pas même des traditions uniformes. En paix, comme en guerre, l'autorité du commandement est nulle sur les services administratifs ; leurs fonctionnaires sont les délégués propres du ministre, c'est-à-dire, en fait, autonomes. Parfois des officiers généraux ayant conscience de leur valeur et de leurs droits, comme Ducrot, essaient d'enrayer les empiètements de l'intendance. Ils échouent fatalement, grâce à la forte composition de ce corps, à son particularisme, à l'appui des Chambres et de la Cour des comptes.

« Des signatures ! tel était dans un grand nombre de cas le résultat le plus clair de l'intervention des intendants et des sous-intendants... Ces signatures n'avaient le plus souvent qu'une valeur de forme, parce qu'elles n'engageaient ni dégageaient aucune responsabilité. En général, ce qui caractérisait l'intendance, c'est l'excès de la formalité et, comme en devenant excessive, la formalité paraît vexatoire, l'impopularité du corps de l'intendance grandissait tous les jours. » En Crimée, elle a été obligée de recourir à la maison Pastré, de Marseille, pour ne pas exposer nos soldats à mourir de faim sur le plateau de la Chersonèse. Durant trois semaines, ils n'ont touché ni pain, ni vin. Les bestiaux qu'on leur livre sont

1. Général Pierron, *Les méthodes de guerre*, I, 392, télégrammes du maréchal Le Bœuf, 19 juillet 1870, et du maréchal Bazaine, 22 juillet.

2. Général Pierron, I, 5 *bis*, extrait du journal de marche du 5e corps.

d'une maigreur et d'une faiblesse telle que parfois ils ne peuvent aller de Kamiesh au camp[1].

En 1859, la situation est la même; malgré la richesse du pays, les vivres manquent souvent, comme le reconnaît la relation officielle. Nous ne serons pas plus heureux en 1870, sur notre propre sol. Ces déplorables résultats tiennent, là encore, à notre manie habituelle de tout centraliser. Les fonctionnaires de l'intendance, qui reçoivent du ministère les moindres prescriptions, n'ont pas plus le sens de l'initiative que les généraux et les corps de troupe. Ils ne peuvent même pas disposer de ce qu'ils ont sous la main sans un ordre ministériel[2].

En outre, les attributions de l'intendance sont trop vastes. Elle étend son action au contrôle, à l'administration des corps et services, à l'alimentation, à l'habillement, à l'équipement de l'armée, au service de santé. Si elle affecte la prétention d'être indépendante des généraux, ceux-ci ne se font pas faute de la tenir à l'écart de leurs combinaisons. Elle ignore trop souvent où elle doit réunir ses approvisionnements, quelle ligne de marche on va suivre.

Enfin, la mobilisation des services administratifs a été aussi mal préparée que celle de l'armée, en général. Il leur manque quantité de personnel et de matériel; quant aux moyens de transport, il faudra y suppléer, dès le début, par d'immenses convois de réquisition, où l'ordre est difficile à maintenir et dont la capacité de transport est restreinte[3]. Malgré tous ses efforts, l'intendance sera souvent impuissante à faire vivre les troupes, parce qu'elle ne sait plus tirer parti des ressources locales, avoir recours aux autorités civiles.

1. Général Thoumas, II, 53; *ibid.*, II et suiv.; « Les troupes arrivent ainsi presque toutes sur des bâtiments *à vapeur* qui marchent vite, tandis que les denrées dont elles doivent vivre, sont portées sur des bateaux *à voiles* qui vont lentement. » (Le général Canrobert au général Marbot, 15 avril 1854, *Carnet de la Sabretache*, février 1901, 70).

2. Bazaine, *Épisodes*, XXI; *Des causes de nos désastres*, 48; Lieutenant-colonel Rousset, I, 71.

3. *Des causes de nos désastres*, 48-57. Voir, dans la *Revue d'histoire*, premier semestre 1901, 135, l'état de nos équipages auxiliaires au 30 juillet 1870. Il y a de 400 à 720 voitures de réquisition par corps d'armée.

Depuis les guerres de l'Empire, elle en a entièrement perdu l'habitude[1].

Le service de santé est « le triomphe de l'anarchie la plus complète ». Il est tiré en tous sens par l'intendance, le train des équipages, les médecins et les pharmaciens. La direction effective, aussi bien que la responsabilité, fait défaut. L'administration joue un rôle excessif, au détriment des malades. L'intendance entend conserver à la guerre un formalisme qui n'est pas de mise. En outre, dans ce cas encore, le personnel manque. Depuis 1852, nous avons 1 147 médecins et 159 pharmaciens militaires. Les corps une fois pourvus, il reste 173 médecins disponibles pour les hôpitaux et ambulances; aucune réserve n'a été prévue. De là des soins très insuffiants sur le champ de bataille et la mort de quantité de blessés[2]. « ... Sans l'abondance des ambulances prussiennes, non point seulement à Frœschwiller, mais partout où nous passerons, les Français en seraient réduits le plus souvent à laver leurs plaies avec la pluie du ciel et à les bander avec les lambeaux de leurs chemises[3]. »

Notre matériel de santé est lourd, mal approprié, incomplet. Le personnel, malgré son dévouement, n'est pas au niveau du rôle écrasant qui lui incombe en campagne. Les médecins des corps, tenus à l'écart des hôpitaux, perdent rapidement la pratique de leur profession et l'habitude du travail. Bien peu sont au courant des progrès survenus dans les autres armées, notamment de l'emploi des antiseptiques. La convention de Genève leur est parfois inconnue. « ... Dans toute notre armée, quoique la France ait signé la convention, pas un soldat ne connaît cet insigne — la croix rouge — et n'a d'ordres pour la respecter; les officiers eux-mêmes, sauf de rares exceptions, l'ignorent[4]. » On tire ainsi, fort in-

1. Von der Goltz, *La nation armée*, traduction, 426.

2. Général Thoumas, II, 79. Sur 95 615 morts de la guerre de Crimée, 75 000 sont imputables à la maladie. En Italie, 9 médecins militaires sont chargés de recevoir et de traiter à Milan 8 176 blessés. Il leur faut recourir à 280 médecins italiens. Les ambulances divisionnaires, qui comptent 20 médecins sous le premier Empire n'en comptent plus que 4 en Italie (*Revue du cercle militaire*, 15 septembre 1900).

3. Delmas, *De Frœschwiller à Paris*, 76 et suiv.; *ibid.*, 57.

4. Delmas, 76 et suiv. — Lors de la déclaration de guerre, la Société française de secours aux blessés possède en tout 133 francs de rente 3 pour 100. Le 25 août,

nocemment, sur des ambulances, sur des infirmiers civils[1].

L'organisation des secours médicaux sur le champ de bataille est rudimentaire. Il n'y a pas dans les corps de brancardiers sérieusement organisés ; ils ne possèdent aucun matériel. Notre imprévoyance se montre là encore dans tout son jour. Nous n'avons su tirer aucun enseignement des expériences meurtrières faites en Crimée et en Italie.

## III

« J'ai été longtemps inspecteur ; j'ai constaté qu'il y avait moitié des officiers qui ne savent pas l'orthographe, un quart qui la sait à peu près et à peine le dernier quart qui la sait tout à fait ; un grand nombre sort des petites classes de la société ; un officier ayant cinquante francs de rente est chose rare[2]. »

Il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre cette boutade du célèbre commandant de l'armée de Lyon, ni oublier qu'elle remonte à 1854 et que, dans sa pensée, elle s'applique à l'infanterie. Il n'est pas moins vrai que l'instruction générale, et même l'éducation, laissent à désirer dans l'ensemble de nos officiers. Les témoignages en abondent[3].

Il faut bien dire que chez nous, depuis la Révolution, les institutions militaires, c'est-à-dire l'ensemble des lois qui

ses recettes atteignent déjà 2 792 303 francs. « On se gaussait volontiers de la Convention de Genève, que l'on considérait comme une billevesée humanitaire... Le signe de sauvegarde paraissait un emblème sans valeur : « Est-ce que nous » avons eu besoin de cela en Crimée et en Italie ? » Les fourgons d'ambulance n'arboraient point la bannière, les officiers du service sanitaire n'adoptaient point le brassard : à quoi bon ces enfantillages ? » (Maxime du Camp, cité par la *Revue du cercle militaire*, 22 septembre 1900, 303).

1. Delmas, 192.

2. Le maréchal de Castellane parlant à l'empereur, 11 juin 1854 (*Journal de Castellane*, V., 47).

3. « Malheureusement nous sommes en cette science (la géographie), comme en beaucoup d'autres choses, d'une affreuse ignorance. » (*Le général Lapasset*, II, 227, lettre du 10 janvier 1871). — « Plus j'ai eu l'occasion de considérer, dans la guerre de 1870-1871, la composition du cadre d'officiers de l'armée vaincue, moins j'ai été surpris de la grandeur de la catastrophe qui a renversé cette grande nation militaire. L'éducation, cet élément capital de la suprématie moderne, semble ne se trouver que dans certaines branches seulement de l'armée... » (Général sir Randal H. Roberts, cité par M. le général Pierron, *Méthodes de guerre*, II, 1257).

forment l'ossature, la charpente de l'armée, n'existent que fort incomplètes. « ... A dater de l'épopée napoléonienne, les institutions militaires furent remplacées par le *culte de la légende*..., excitant spécialement approprié à la vivacité, à la vanité, à la mobilité des imaginations françaises[1]. » Sous Louis XVI, il y avait en France onze collèges militaires, une école de cavalerie, une école du génie, sept écoles d'artillerie, c'est-à-dire vingt établissements destinés à former des officiers. En 1870, la Prusse possède vingt-trois centres du même genre. Chez nous, avec une armée active qui s'est de beaucoup accrue, en présence des exigences chaque jour croissantes de la guerre, il y en six depuis 1818. Encore sont-ils grandement défectueux. Jusqu'en 1852, l'École spéciale militaire, qui fournit des sous-lieutenants à l'infanterie, à la cavalerie, à l'infanterie de marine et au corps d'état-major, ne possède, en fait de remonte, que six chevaux de tombereau. C'est le maréchal de Saint-Arnaud qui la dote d'une section de cavalerie, sur les instances du général Trochu.

L'instruction y est d'une insigne faiblesse. A part les règlements militaires et la manœuvre, que les élèves s'assimilent avec une exactitude pédantesque, en poussant à un point qu'on a peine à imaginer le culte du mot à mot et de la forme, ils n'apprennent rien ou peu s'en faut[2]. Un certain nombre de professeurs civils sont chargés de cours d'instruction générale, tels que l'histoire ou la physique, dont le niveau est inférieur à celui d'un lycée moyen ; des officiers professent l'art militaire, la fortification, l'artillerie, souvent dans le sens le plus rétrograde, et en affectant d'ignorer les progrès récents. Le personnel de professeurs et d'instructeurs est plus que médiocre. On dirait qu'il est choisi au rebours du sens commun. Le résultat est aisé à prévoir. L'esprit qui règne à Saint-Cyr est celui d'un collège mal tenu, plutôt que d'une grande école militaire. Il se traduit par des brimades souvent grossières, qui vont quelquefois jusqu'à la férocité. Les élèves affichent

1. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, II, 189 ; général Billot, *Rapport sur le projet de loi relatif à l'organisation du service d'état-major*, 47.

2. Le cours d'allemand ou d'anglais est facultatif ; celui d'art et d'histoire militaire ne comporte pas les campagnes modernes (Rapport du général de Gondrecourt, 1867, cité par M. le lieutenant-colonel Titeux, 444).

un dédain injurieux pour les adjudants chargés de leur surveillance. Ils en usent parfois à l'égard de ces *bas officiers*, suivant leur expression, comme des collégiens mal élevés font pour leurs *pions*.

Quant à la discipline, elle est difficilement maintenue, parce qu'on fait appel aux répressions matérielles plutôt qu'à la force morale. Il se produit des révoltes périodiques, comme celle de 1835-1837, qui motive l'exclusion de trente-deux élèves, le quart de la promotion; l'École était alors sous le commandement du sévère général Baraguey-d'Hilliers. Quelques mois avant 1870, le commandant de l'École, général de Gondrecourt, est encore l'objet d'une manifestation collective, aussi contraire que possible à la discipline. C'est ainsi que, avec de très bons éléments, Saint-Cyr donne de médiocres résultats pour l'armée, faute d'une organisation et d'une direction rationnelles[1].

L'École polytechnique est destinée à recruter, outre certaines carrières civiles, l'artillerie, le génie et, accessoirement, la marine, ainsi que le corps d'état-major. C'est « une sorte de contresens » en tant qu'école militaire. Le ministre de la guerre « y règne, mais n'y gouverne pas ». L'esprit militaire y est nul. Pour la grande majorité des élèves, l'armée n'est qu'un pis aller. Ils en sortent sans la moindre préparation au commandement[2].

L'École d'état-major n'a d'une école d'application que le nom. Les études y sont très faibles, comme à Saint-Cyr, et pour des raisons identiques. Le choix des professeurs, le mode d'enseignement, les matières des programmes sont considérés sans doute comme des accessoires de nulle importance. La meilleure partie du temps est consacrée à des travaux graphiques dont l'utilité est très restreinte[3]. Les

1. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, II, 222-239; lieutenant-colonel Titeux, 407-444, 830; lettre du général Trochu, 14 novembre 1894; rapport de la commission instituée par le ministre de la guerre, 15 janvier 1861; rapport du maréchal Randon, 4 mai 1861; rapport du général de Gondrecourt, 1867; préface du général du Barail, *ibid.*, *vij*; lettres d'anciens élèves; *Souvenirs personnels* de l'auteur.

2. Général Trochu, *ibid.*; général Lewal, 556; lieutenant-colonel Titeux, préface du général du Barail, *ix*.

3. L'exécution d'une carte topographique, d'après un plan relief, exigeait quarante-trois séances de deux heures et demie.

exercices pratiques se bornent à quelques reconnaissances, à des levés sur le terrain, faits trop souvent sans l'ombre de sérieux. Pendant des années, l'École n'a même pas eu de manège. Les élèves apprenaient à monter dans un établissement civil[1] !

L'École d'application de l'artillerie et du génie, l'École de cavalerie souffrent plus ou moins des mêmes maux. D'ailleurs, l'ensemble de ces établissements ne forme qu'une partie relativement faible des officiers. La grande majorité, surtout dans l'infanterie et la cavalerie, provient *du rang*, c'est-à-dire des sous-officiers. Leur instruction générale est très faible chez presque tous, leur éducation militaire est souvent des plus sommaires, mais ils y suppléent par une profonde connaissance des détails, par un grand sens du devoir. Joints aux anciens élèves des écoles, ils constituent un tout très hétérogène, auquel manquent une origine commune, un enseignement militaire orienté vers le même objectif. Pourtant la camaraderie y est réelle, malgré les causes d'inégalité trop nombreuses [2].

L'instruction n'est pas plus en honneur dans nos régiments que dans les écoles. On se fait gloire de connaître jusqu'aux fautes d'impression d'un règlement de manœuvres, mais on ignore les armées étrangères et nos grandes guerres. « L'armée se dispensait de toutes sortes de travaux intellectuels, parce que l'instruction n'était comptée pour rien dans la distribution de l'avancement [3]. » Dans les réunions d'officiers, les chances de promotion et l'étude de l'annuaire font les bases de la conversation. La vie régimentaire est peu active, les loisirs nombreux. En l'absence de toute relation civile, d'une occupation intellectuelle quelconque, la meilleure part de l'existence s'écoule au *café*. Le capitaine Bitterlin et le général Boum sont les exagérations de types réels[4]. Faute d'occupation sérieuse, nombre d'officiers con-

1. Général Trochu, *loc. cit.*

2. Général Thoumas, I, 405.

3. Général Ambert, *Après Sedan*, 423 ; « Ce n'était pas les plus travailleurs qui étaient le mieux vus des chefs. » (Général Thoumas, I, 9).

4. Général Thoumas, II, 636 : « Tout le monde, en France, est brave, mais les officiers travaillent trop peu et ne savent pas leur métier. C'est là que le bât nous blesse » (Verly, *Souvenirs du Second Empire*, I, 187, lettre du 12 août 1870). »

sacrent les heures disponibles à des travaux qui n'ont rien de militaire[1].

La guerre de 1866 n'a rien appris à la grande masse de l'armée. Dans la conférence que le ministère fait publier sur cette campagne, on lit que la tactique prussienne est déplorable, que la stratégie est mauvaise, que tout ce que nous pouvons souhaiter, si nous avons à combattre la Prusse, est qu'elle suive les mêmes errements. « Là-dessus, l'armée française s'était rendormie[2]... » — L'inutilité du travail n'avait été que trop préconisée, écrit un autre témoin ; les quelques officiers qui se livraient à des travaux militaires en tiraient plus d'ennui que de profit ; on plaisantait ceux qui parlaient de l'organisation militaire de la Prusse : « Bah ! disait-on, *on se débrouillera toujours*[3] ! »

De tout cela résulte un double courant. Nombre de jeunes officiers, très braves à l'occasion, servent médiocrement, en attendant de se faire valoir par une action d'éclat, un accident heureux ou, simplement, de brillantes relations. D'autres, en général plus âgés, sont de vrais soldats, expérimentés, ayant fait la guerre en Algérie, en Crimée, en Italie, au Mexique. Ils souffrent du favoritisme et s'en plaignent avec la liberté de langage qui, de tout temps, a caractérisé nos armées. Mais ils paient largement de leur personne et constituent, en somme, le meilleur élément de nos forces, celui qui fera la valeur des belles troupes de Metz. Inférieurs aux officiers prussiens en connaissance théorique de la guerre, ils ne leur cèdent en rien comme qualités de commandement[4].

1. Ils font de la tapisserie, de la menuiserie et jusqu'à de la cordonnerie (*Souvenirs personnels* de l'auteur).

2. Commandant Bonnet, *Guerre franco-allemande de 1870-1871*, I, 3.

3. Colonel de Ponchalon, *Souvenirs de guerre*, *France militaire* du 18 décembre 1892. — A Saint-Cyr, on désignait sous le nom de *crétins* les élèves les mieux classés (Lieutenant-colonel Titeux, *op. cit.*).

4. Général Ambert, *Après Sedan*, 432 ; général Thoumas, II, 633 ; lieutenant-colonel Rousset, I, 52 ; *État-major prussien*, I, 22 ; colonel de Pontchalon, *France militaire* du 20 décembre 1892 ; commandant Tarret, *Souvenirs manuscrits* : « Calmes au feu, pleins de sang-froid, toujours maîtres d'eux, on les aurait suivis partout. Les capitaines avaient un ascendant très grand sur leurs hommes... On eût pu beaucoup obtenir d'une telle armée, malgré son ignorance pratique ; » lettre du général Ducrot, 17 janvier 1867, *Revue militaire*, 1900, 524. — Au contraire, le prince de la Moskowa a cru devoir écrire : « Dans l'artillerie, l'instruction, l'édu-

Malheureusement, nos cadres subalternes, de par leur origine et la lenteur de l'avancement en temps de paix, ont une tendance à vieillir. En 1867, la moyenne d'âge d'une brigade de l'armée de Paris est de quarante-sept ans pour les chefs de bataillon, de quarante-cinq pour les capitaines, de trente-sept pour les lieutenants. Certains de ceux-ci ont de neuf à dix ans de grade. De là des allures un peu lourdes, du manque d'entrain, une sorte d'apathie morale[1].

Le corps des sous-officiers était excellent dans l'armée du roi Louis-Philippe. Le général Thoumas, entrant dans un régiment d'artillerie, en avril 1844, trouvait sa composition « presque parfaite ». Sur dix sous-officiers d'une batterie, la moitié au moins avaient plus de sept ans de service. Leur connaissance profonde des détails, leur zèle assidu en faisaient pour les officiers d'inestimables collaborateurs.

Cette situation, à peu près la même dans les autres armes, se modifie à dater de l'année 1854, qui marque l'apogée de notre armée d'autrefois. La loi de 1855, les congés renouvelables, les semestres, la diffusion du bien-être dans la nation, la facilité croissante des communications, relâchent les liens régimentaires. Les sous-officiers se recrutent moins facilement ; ils sont moins attachés à leurs devoirs ; ils quittent plus aisément les drapeaux. Leur niveau baisse lentement. La loi de 1868, qui abolit les primes de rengagement, accélère cette descente. Le maréchal Niel cherche à les retenir

cation, a élevé les caractères des officiers ; quelles que soient leur origine, leur naissance, ils sont essentiellement nobles, parce qu'ils ont acquis.

» Dans la cavalerie, on trouve un grand nombre d'officiers bien nés, bien élevés, beaucoup servant par amour de l'art, ayant dans leurs sentiments cette élévation que donne l'instruction, la naissance, ayant, en général, un niveau plus élevé que celui des officiers d'infanterie.

» Je ne veux certainement pas dire qu'il n'y ait pas de bons et braves officiers dans cette arme ; mais, enfin, je les classe en troisième ligne, et comme, en moi, la valeur d'une arme est toute dans ses officiers, je place l'infanterie en dernier. » (Prince de la Moskova, *Quelques notes intimes sur la guerre de 1870*, *Correspondant* du 10 décembre 1898, 959). — Ces appréciations ont une certaine saveur sous la plume du descendant de Michel Ney.

De même, M. le lieutenant-colonel Patry, *La guerre telle qu'elle est*, 5, signale « l'attitude fort réservée » avec laquelle les vieux officiers de son régiment accueillent la guerre. Plusieurs des plus anciens capitaines font tous leurs efforts pour obtenir des emplois de repos relatif.

1. Général Montaudon, II, 27.

par la perspective d'emplois civils. Mais il meurt, et cette idée n'est pas sérieusement appliquée[1]. Il en résulte que nos cadres inférieurs ne seront pas mieux préparés à leur tâche, au jour du danger imminent, que ceux d'officiers et d'officiers généraux. Du haut au bas de l'échelle, dans l'armée française, le commandement laisse voir des causes indéniables de faiblesse. Il en résultera, de toute nécessité, les pires conséquences.

PIERRE LEHAUTCOURT

1. Général Thoumas, I, 317-319. « Tous les chefs de corps se plaignent amèrement de ne plus trouver à remplacer les fourriers et les sergents-majors que la libération leur enlève chaque jour. C'est déjà un grand mal dans le présent, mais qui s'accentuera dans l'avenir, car c'est dans cette catégorie que nous puisons les excellents officiers de troupe, aussi remarquables par leur solidité, leur dévouement, leurs modestes prétentions, que par leur intelligence pratique de toutes les choses secondaires du métier. » (Lettre du général Ducrot, 17 janvier 1867, *Revue militaire*, 1900, 524); lettre du même, 28 juillet 1866, *Revue de Paris*, 15 septembre 1900; général Montaudon, II, 14.

# LA MARINE MARCHANDE

## AUX ÉTATS-UNIS

Un grand pays, entreprenant, riche et plein de vie, qui possède sur l'Atlantique et sur le Pacifique un développement de côtes considérable, de bons ports fréquentés par de nombreux vaisseaux, paraît destiné à avoir une puissante marine marchande. Cependant, malgré ces conditions extrêmement favorables, les États-Unis ont vu leur flotte commerciale diminuer depuis quarante ans en même temps que l'agriculture, l'industrie et le commerce accomplissaient d'étonnants progrès. Pendant longtemps les protestations de quelques armateurs signalèrent seules ce contraste; l'opinion générale n'en était aucunement émue, et la décadence s'accentuait. Depuis deux ans un mouvement tout nouveau se manifeste dans le pays; les Américains ont compris que le manque de navires propres aux grands transports océaniques était une lacune dans leur outillage national. De là les deux projets de loi sur la marine marchande déposés l'un au Sénat par M. Marcus A. Hanna, l'autre à la Chambre des représentants par M. Payne, et proposant un système de primes à peu près identique.

Ce mouvement de l'opinion correspond à une transformation profonde de la situation économique. Les États-Unis, après avoir cherché pendant une période de quarante ans à isoler leur industrie de l'industrie européenne, sont arrivés

aujourd'hui à un degré de développement qui leur fait rechercher les marchés étrangers. La longue veillée d'armes pendant laquelle ils ont préparé la lutte à l'abri du protectionnisme est sur le point de prendre fin, et le dernier discours prononcé par le président Mac-Kinley annonçait officiellement l'entrée en lice du nouveau concurrent. L'auteur célèbre des fameux bills de 1890 abandonnait expressément, et après succès, la politique dont il avait été un des plus énergiques promoteurs, et insistait sur la nécessité de créer une marine marchande américaine, d'aider sa création en lui assurant des primes.

Du moment que l'Amérique peut et veut donner une poussée à son commerce extérieur, il est avantageux qu'elle soit en mesure de posséder elle-même les entreprises de transports nécessaires à ce commerce. Sa marine marchande a existé, elle a même été importante. Elle n'a disparu que sous l'empire de circonstances momentanées. Et si aujourd'hui l'Océan ne voit guère flotter le pavillon américain, il ne faut pas oublier que les Grands Lacs sont le théâtre d'une navigation très active, dont l'importance est généralement ignorée en Europe.

*
* *

Dès le début de leur existence, les colonies anglaises de l'Amérique du Nord s'efforcèrent de créer une marine de commerce. Elles avaient besoin de bateaux pour amener d'Europe les objets fabriqués qui leur manquaient. Elles en avaient besoin aussi pour envoyer en Europe les bois rares, le tabac et les autres produits qu'elles pouvaient offrir en échange. Elles possédaient en abondance les bois propres à la construction navale. Grâce à l'action combinée de ces éléments favorables, la navigation américaine prit bientôt assez d'importance pour porter ombrage à la mère patrie. Dès 1650, le Parlement anglais édictait un *Act* destiné à protéger la marine du royaume contre celle des colonies[1], et depuis

1. Voir dans *History of America* de Robertson les protestations de la Virginie, en particulier, contre l'*Act of Navigation* et les fraudes nombreuses dont il était en l'occasion. (Vol. IV, livre IX, édition de 1812 )

cette époque jusqu'à la Déclaration d'indépendance, il fallut multiplier les mesures artificielles et oppressives pour empêcher les colonies d'Amérique de faire à la métropole une concurrence fâcheuse. A vingt-neuf reprises différentes, le Parlement anglais dut légiférer sur cet objet.

Malgré ces entraves, à la veille de la Révolution, la construction navale tenait la tête parmi les industries de la Nouvelle-Angleterre[1]. Aussitôt après la guerre de l'Indépendance, la marine marchande américaine, désormais libre de ses mouvements, prit un essor considérable, et bientôt une circonstance momentanée venait favoriser cet essor. Pendant les dernières années du XVIII^e siècle, l'Europe, en proie à des guerres continuelles, dut recourir à l'Amérique pour les transports maritimes. En huit ans, de 1788 à 1797, la flotte commerciale des États-Unis augmenta dans la proportion de 384 p. 100 ; elle quadrupla. A la reprise des affaires en Europe correspondit naturellement un ralentissement de l'armement en Amérique, et jusqu'en 1837 ce ralentissement se fit sentir. Mais à partir de cette date jusqu'à la guerre de Sécession, la marine américaine entra dans une nouvelle ère de prospérité remarquable. En 1861 elle tenait dans le monde la seconde place, serrant de très près la marine anglaise et laissant bien loin derrière elle celle des autres nations. Son tonnage se chiffrait alors par 5 539 843 tonnes ; celui de la Grande-Bretagne n'était pas supérieur à 5 895 369 tonnes, et tous les autres pays réunis arrivaient seulement à 5 800 967 tonnes.

Depuis cette date de 1861, qui marque l'apogée de la marine marchande américaine, jusqu'à l'époque actuelle, la décadence n'a pas cessé de s'accentuer, et les dernières années du siècle accusent une disparition presque totale de la navigation américaine sur les côtes d'Europe. En 1897, les journaux de Hambourg affirmaient que depuis trente ans aucun navire battant le pavillon des États-Unis n'avait été vu dans ce port. En 1895 et 1898, pas un navire américain n'a franchi le détroit de Gibraltar ni le canal de Suez[2]. L'écart

1. Voir *Scientific American*, 28 avril 1900 ; article de M. James W. Ross.

2. *Scientific American*, loc. cit.

si faible en 1861 entre la flotte commerciale américaine et celle de l'Angleterre est énorme aujourd'hui. L'Angleterre exécute 56.6 p. 100 des transports maritimes du monde entier ; les États-Unis en font 3.4 p. 100 seulement.

Comment la marche ascendante si brillamment soutenue pendant près de vingt-cinq ans a-t-elle été brusquement arrêtée, puis renversée? Comment l'armement américain si prospère vers le milieu du siècle a-t-il presque disparu à la fin? Il importe de s'en rendre compte si l'on veut apprécier avec exactitude la situation actuelle.

Deux causes principales ont concouru à ce résultat : en premier lieu la transformation de la marine par la substitution du navire en fer au navire en bois, en second lieu l'isolement économique créé aux États-Unis par la politique de protection. La première devait mettre la construction navale américaine dans un état d'infériorité marquée; la seconde tendait à tarir la source même du commerce maritime.

Au temps des navires en bois, les États-Unis construisaient dans de meilleures conditions que l'Europe. En 1783, d'après le journal le *Packet*, de Philadelphie, le coût d'un bateau en chêne était dans la Nouvelle-Angleterre de vingt-quatre dollars mexicains par tonne, tandis que le même type revenait dans les ports de la Baltique à trente-cinq dollars mexicains par tonne; « encore, ajoute le journal cité, faut-il tenir compte de la meilleure qualité et de la plus longue durée du bateau américain ». Ce n'était pas là, d'ailleurs, une opinion isolée, ni même contestée[1]. Dans les discussions du Congrès au sujet de la surtaxe de pavillon, personne ne demandait cette surtaxe comme une protection nécessaire aux navires américains; on l'établit seulement pour compenser celles qui étaient alors en usage dans les ports européens. Et l'effort des États-Unis pour arriver à leur suppression se poursuivit sans relâche jusqu'en 1849, date où l'Angleterre et l'Amérique s'assurèrent une complète réciprocité pour leurs transports maritimes. Construisant à bon compte, ils avaient intérêt à lutter à armes égales avec les autres nations; leur commerce

1. Voir *The Arena* de juin 1900, article de MM. John Watson et Richard Runke : *Should our Marine be subsidized?*

extérieur personnel n'atteignait pas alors un chiffre considérable, mais une grande partie de leur tonnage était employé à servir le commerce d'autres pays ; beaucoup de navires américains transportaient des cargaisons d'origine étrangère dans des ports étrangers. Des calculs se rapportant à l'année 1856 établissent qu'à cette époque plus de 60 p. 100 de la navigation américaine vivait du commerce maritime étranger.

Les célèbres *clippers* américains datent précisément de cette période de prospérité. C'étaient de fins voiliers et de grands voiliers. Le *Great Republic*, le plus grand de tous, mesurait trois cent vingt-cinq pieds de long et portait quatre mille tonnes de marchandises[1]. Ces chiffres paraissent modestes aujourd'hui, ils étonnèrent le monde il y a cinquante ans.

Mais le *clipper*, malgré ses excellentes qualités, devait rencontrer un adversaire redoutable dans le navire métallique qui apparut vers 1848 en Angleterre. Très vite, sa supériorité fut démontrée, et, dès 1855, les grands constructeurs anglais, désormais convaincus de cette supériorité, commencèrent la transformation définitive de leurs chantiers. La métallurgie anglaise était prête, d'ailleurs, à leur faciliter la tâche. Elle pouvait leur fournir à meilleur marché que n'importe quel autre pays les qualités de fers nécessaires. D'autre part, la construction des navires en fer ouvrait à la métallurgie un immense et tout nouveau débouché qui allait faciliter ses progrès. Enfin les ouvriers anglais, déjà préparés par le développement des moteurs à vapeur et des chemins de fer à l'établissement des chaudières en fer, devaient fournir rapidement le personnel spécial capable de construire les nouveaux bateaux[2]. L'Angleterre allait asseoir solidement sur sa puissante métallurgie la prospérité de ses chantiers de construction navale. Jusqu'à la fin du siècle elle devait construire pour elle-même et pour une infinité d'autres les types courants de bateaux de commerce métalliques dans les conditions les plus avantageuses.

1. *Scientific American* du 22 septembre 1900.

2. Ce ne sont pas en effet les anciens charpentiers de navire anglais qui se sont mis à construire les navires de fer, mais les *boilermakers*. Aujourd'hui encore la puissante trade-union des ouvriers de la Construction navale porte le nom de *shipbuilders and boilermakers' Union*.

A cette époque les États-Unis ne pouvaient pas songer à lui faire concurrence. Leur métallurgie demeurait encore primitive. Ils n'avaient ni les matières premières à bon marché, ni le personnel ouvrier capable. Le remplacement des bateaux en bois par les bateaux en fer leur faisait donc perdre la situation prépondérante qu'ils avaient conquise grâce à l'abondance de leurs bois de marine et à l'habileté de leurs constructeurs. A l'avenir, et tant que la métallurgie américaine ne serait pas sortie de l'enfance, il leur fallait prendre leurs bateaux en Angleterre. C'était un premier coup, et déjà très grave, porté à la marine marchande américaine; mais bientôt une crise nationale terrible allait l'atteindre profondément, tandis qu'une politique économique nouvelle l'empêcherait de réparer ses ruines.

La guerre de Sécession surprit en effet les armateurs américains en pleine prospérité. La transformation des flottes de commerce commençait seulement à se réaliser, et les *clippers* en bois, déjà condamnés à une mort prochaine, gardaient encore leur clientèle. L'année 1861 marque le sommet de la courbe ascendante, comme nous l'avons vu, et correspond cependant aux débuts de la grande lutte; mais dès la fin de la guerre, en 1865, on pouvait constater que le tonnage de la marine marchande américaine avait diminué de 900 000 tonnes. Là-dessus, un sixième environ avait été détruit, le reste, se sentant peu en sûreté sous le pavillon américain, était passé à des maîtres étrangers, des Anglais, principalement.

La guerre de Sécession eut des conséquences plus terribles encore pour les armateurs américains. Ils auraient pu se relever d'une chute momentanée et acheter des bateaux du type nouveau en Angleterre, mais la loi interdisait de faire inscrire comme américain tout navire construit à l'étranger; de plus, le protectionnisme triomphant rendait impossible aux constructeurs l'achat des fers anglais. Étant donné l'avantage reconnu des navires métalliques, l'ensemble de ces interdictions constituait un arrêt de mort contre l'armement et la construction navale des États-Unis. Ce n'est pas tout, la législation douanière nouvelle avait pour but avoué d'isoler l'Amérique; à supposer que la flotte commerciale américaine eût pu vivre avec elle, elle se serait vue privée d'un

aliment nécessaire. Comment revenir sur fret à un port américain? Quelle marchandise pouvait-on rapporter dans ce pays qui fermait la porte à la plupart des produits de l'Europe? Seuls, quelques articles de luxe, généralement peu encombrants, pourraient supporter les énormes droits d'entrée qu'on leur imposait; mais de pareilles marchandises ne constituent pas pour les armateurs un élément sérieux de gain. Leur poids léger, leur volume restreint, par-dessus tout leur rareté relative, en font une très mince source de trafic. La navigation peut vivre du transport des minerais, des charbons, des fers, des produits agricoles, et aussi des produits courants de l'industrie; mais les modes et nouveautés vendues dans la Cinquième Avenue aux multimillionnaires, les objets d'art et les tableaux, même les vins de luxe et les eaux-de-vie destinés à de rares consommateurs, ne donnent pas à une flotte commerciale un fret de retour suffisant. Par suite, le commerce maritime de l'Amérique se trouvait sacrifié au développement de son industrie. Il était même sacrifié sciemment par des hommes dont plusieurs se rendaient compte de l'effet de la législation protectrice, mais qui la voulaient quand même. Et cet état d'esprit a persisté aux États-Unis jusqu'à ces dernières années; il se manifestait encore explicitement dans le rapport du Comité Dingley en 1885 [1]; il agissait sur les lois douanières de 1890 (Tarif Mac-Kinley) et de 1895 (Tarif Dingley).

On s'étonne au premier abord que toute une branche de l'activité nationale ait pu être ainsi sacrifiée sans phrases, sans protestations efficaces. Sans doute, au lendemain de la guerre de Sécession, les armateurs de Baltimore, de la Nouvelle-Orléans ou de Charlestown auraient été mal venus à faire entendre des plaintes : c'étaient des vaincus, comme les planteurs du Sud. Mais à Philadelphie, à New-York, à Boston il y avait des armateurs; dans la Nouvelle-Angleterre, à Bath, en particulier, il y avait des constructeurs de navires, et ceux-là avaient droit d'être écoutés. Comment se fait-il qu'on ait passé outre à leurs réclamations, qu'elles aient laissé si peu de traces?

1. Cité par *The Journal of Political Economy*, Décembre 1900. Article de M. Frank L. McVey de l'Université de Minnesota : *Shipping Subsidies*.

La raison de ce fait se trouve dans la situation économique très particulière où se trouvaient alors les États du Nord. On a dit qu'en 1815, en Angleterre, tout le monde était ruiné, mais que tout le monde était à la veille de faire fortune[1]. Après la guerre de Sécession il en était à peu près de même aux États-Unis. Avec un admirable entrain, l'armée victorieuse licenciée se précipita tout entière à la besogne interrompue par cinq années de guerre civile. Non seulement des fabriques s'élevèrent de toutes parts; non seulement la construction des chemins de fer fut poussée avec une audace et une rapidité extraordinaires; mais surtout la colonisation du Nord-Ouest vint donner à l'activité américaine un aliment toujours renouvelé. A ce moment, même dans l'Est, c'est-à-dire dans la partie anciennement peuplée, les capitaux ne suffisaient pas à l'esprit d'entreprise excité au plus haut point par le *boom* général; ils étaient recherchés, rémunérés à un taux excessif; par suite, on renonçait d'un cœur léger au profit des transports maritimes, et les armateurs avisés eurent bientôt fait de vendre leurs bateaux pour se lancer dans des entreprises plus profitables.

En somme, l'isolement que les Américains créaient autour d'eux en s'entourant de hautes barrières douanières n'avait pas pour but d'éviter la lutte, mais de la préparer. Ils trouvaient chez eux tout l'emploi, et au delà, de leur activité; ils voulaient créer leur industrie, étendre leur agriculture, s'outiller pour le commerce, et, tout en attirant chez eux les immigrants et les capitaux d'Europe pour les faire concourir à leur développement, ils voulaient se mettre à l'abri de la concurrence européenne que leur situation présente ne leur permettrait pas de soutenir.

*
* *

Aujourd'hui, l'ère d'isolement prend fin; l'ère d'expansion commerciale s'ouvre. C'est que l'industrie américaine, franchissant en peu d'années les diverses phases de la croissance, est devenue aujourd'hui pour l'industrie européenne une

1. Le mot est, croyons-nous, de M. Augustin Filon.

rivale redoutable. Depuis une vingtaine d'années déjà, elle envoyait en Europe des machines-outils perfectionnées. La cherté de la main-d'œuvre surexcitant l'exprit inventif des Yankees, ils s'étaient ingéniés à la diminuer le plus possible et avaient découvert une série d'instruments agricoles et de machines servant à l'industrie bientôt adoptés par la grande culture et par les fabriques du Vieux-Monde. Mais c'était là plutôt une nouveauté profitable à tous qu'un fait de concurrence. La concurrence s'affirme maintenant par l'entrée en scène des charbons américains et de la métallurgie américaine sur les marchés d'Europe.

Les États-Unis sont à l'heure actuelle le pays qui extrait la plus grande quantité de houille. Depuis 1899 ils dépassent l'Angleterre. Leur production s'est élevée en 1900 à 249 millions de tonnes, celle de l'Angleterre a atteint seulement 230 millions de tonnes. Près de 8 millions de tonnes ont été exportées des États-Unis, dont 600 000 tonnes en Europe[1]. Voilà un chiffre encore bien faible, mais, à l'heure où l'Angleterre frappe ses charbons d'un droit de sortie, il y a lieu de se demander s'il n'est pas destiné à croître. En 1899, l'Europe avait demandé seulement 20 000 tonnes de houille aux États-Unis; l'augmentation de 1900 est-elle exceptionnelle et due à la crise qui a sévi cette année-là, ou bien marque-t-elle le début d'un mouvement? Cela dépendra en partie de l'essor de la marine marchande américaine. En tout cas, les armateurs américains savent aujourd'hui qu'ils sont assurés de trouver chez eux un élément de fret incomparable, celui précisément qui a le plus contribué à la prospérité de la marine marchande anglaise. On compte que la houille américaine peut être livrée sur bateau *(free on board)* à Baltimore au prix de dix francs la tonne[2]. Il ne s'agit plus que de la transporter dans des conditions avantageuses pour qu'elle entre en concurrence régulière avec les houilles anglaises plus chères.

Les États-Unis sont aussi, et depuis 1890, les plus grands

1. Chiffres empruntés à la Circulaire n° 126 de la Chambre syndicale des fabricants et constructeurs de matériel pour chemins de fer et tramways.

2. *Moniteur des Intérêts matériels* du 30 juin 1901.

producteurs de fonte du monde; à eux seuls, ils donnent le tiers de la production totale du globe. Voici les chiffres afférents à l'année 1900 :

| | | |
|---|---|---|
| États-Unis . . . . . | 14 137 000 | tonnes. |
| Angleterre . . . . . | 9 300 000 | — |
| Allemagne . . . . . | 8 400 000 | — |
| France . . . . . | 1 680 000 | — |
| Production totale du globe . . | 42 400 000 [1] | — |

Ce sont encore les États-Unis qui fabriquent la plus grande quantité d'acier et qui transforment en acier la plus forte proportion de leur fonte (11 millions de tonnes, tandis que l'Angleterre n'arrive qu'à 5 millions et 200 000 tonnes). Bref, ce sont eux qui tiennent aujourd'hui, et d'une manière incontestée, la première place dans l'industrie métallurgique.

Et déjà le débordement de la métallurgie américaine en dehors des frontières des États-Unis se manifeste par des chiffres toujours croissants d'année en année. L'exportation des articles de fer et d'acier a plus que doublé depuis quatre ans. Elle était en 1897 de moins de 314 millions de francs; elle a dépassé en 1900 le chiffre de 648 millions de francs. Encore les machines agricoles, voitures et wagons de chemins de fer, vélocipèdes, etc., ne sont-ils pas compris dans ces sommes. En 1900, les États-Unis ont exporté pour 80 millions de machines agricoles, pour 15 millions de vélocipèdes, pour 20 millions de voitures et wagons [2].

Ainsi, en l'absence d'une marine marchande américaine, l'exportation américaine du fer et des aciers a pu s'organiser et prospérer. La métallurgie des États-Unis est dès aujourd'hui assez puissamment organisée pour faire concurrence à celle de l'Europe avec les conditions de transport que lui offrent des bateaux européens. La situation est, on le voit, différente de ce qu'elle est pour les houilles. Les houilles américaines peuvent actuellement entamer la lutte avec les houilles anglaises, mais sans avantage marqué [3]; tout progrès

1. Circulaire déjà citée.

2. Circulaire n° 135 de la même Chambre syndicale.

3. Telle est du moins la conclusion qui ressort d'un article très sérieusement documenté du *Moniteur des Intérêts matériels* du 30 juin dernier : « Influence des prix de revient des transports sur la concurrence des charbons américains. »

réalisé par les Américains dans la construction navale, toute prime ou toute subvention accordée à celle-ci ou à l'armement, — en un mot toute circonstance favorisant les transports maritimes des États-Unis, suffirait à faire pencher la balance en leur faveur, par suite à donner à ces transports un élément de fret des plus importants; mais encore faut-il que cette circonstance se produise. Au contraire, en ce qui concerne la métallurgie, l'avantage industriel des États-Unis est certain, confirmé par l'expérience, indépendant de tout appui extérieur. Il en résulte que l'armement américain se trouve assuré d'avance de ce côté-là d'un fret considérable.

Aussi la combinaison gigantesque qui vient de grouper ensemble, sous le nom de Trust de l'Acier *(United States Steel Corporation)*, les grands établissements métallurgiques des États-Unis, s'est-elle immédiatement préoccupée d'acquérir une flotte pour exporter ses produits. Capable d'alimenter par elle-même une entreprise de transports, elle a voulu en garder pour elle le profit. Dès le mois de mai, M. J. Pierpont Morgan achetait la Leyland Line de Liverpool, puissante Compagnie de navigation possédant 65 navires d'un tonnage total de 321 000 tonnes. Les navires restent provisoirement sous pavillon anglais. Selon les dispositions qui seront inscrites dans la loi américaine sur la marine marchande actuellement en projet, ils continueront à naviguer sous ce pavillon, ou ils passeront sous le pavillon américain. En fait, dès à présent, ils sont acquis par un syndicat américain et servent des intérêts américains.

En dehors de l'élément nouveau de la métallurgie, les États-Unis ont d'ailleurs leurs anciennes et importantes marchandises d'exportation, le blé d'abord, le maïs, les lards, salaisons et conserves de toutes sortes, le pétrole, les fruits de la Floride, le coton, etc. Tous ces produits alimentaient l'armement américain dans sa période de prospérité; ils ont aujourd'hui une importance bien supérieure [1].

1. « Notre commerce extérieur représente 5 millions de tonnes, — disait M. Chauncey M. Depew dans son discours au Sénat du 25 janvier 1901, — et notre flotte commerciale maritime ne transporte que 350 000 tonnes sur ces 5 millions. » La valeur totale du mouvement commercial extérieur des États-Unis est estimée par le même M. Chauncey M. Depew à 10 milliards de francs *(two thousand mil-*

Le commerce extérieur des États-Unis appelle donc la création d'une marine marchande. Les lois protectionnistes qui ont contribué à tuer l'armement américain paraissent être sur le point, sinon de disparaître entièrement, du moins de diminuer leurs rigueurs. L'obstacle s'abaisse, par conséquent, en même temps que le besoin s'affirme. On peut considérer que la marine américaine est certainement à la veille d'une véritable renaissance [1]. Quels sont les meilleurs moyens de favoriser cette renaissance, tel est l'objet des discussions que fait naître de l'autre côté de l'Atlantique le projet de loi Hanna-Payne.

*
* *

Écartons d'abord ceux qui résolvent la question par la méthode absolue du *laissez faire*. « Quand notre pays sera vraiment et complètement en mesure d'avoir une marine marchande, il l'aura », écrit M. Franck L. Mc Vey, comme conclusion d'un article [2] où il critique vivement le Bill et les faveurs qu'il accorde. Même raisonnement chez MM. John C. Watson et Richard Runke dans *The Arena* [3] ; mais ni les constructeurs américains, ni les armateurs, ni le gouvernement ne partagent cette manière de voir, et ils appuient leur opinion contraire de très bonnes raisons.

Sans doute, disent-ils, la marine marchande américaine pourrait à la rigueur, et au bout d'un temps très long, se

*lions of dollars)*. Voir aussi dans le rapport de M. O. P. Austin, chef du Bureau de la Statistique au ministère des Finances, toute la partie intitulée : *Growth in the foreign Commerce and Decline in the foreign Shipping of the United States (The Shipping Industry of the United States and its relation to the foreign trade for december 1900)*.

1. M. Charles H. Cramp, le plus important constructeur naval américain, estime à 280 millions de dollars (1 400 000 000, près d'un milliard et demi de francs,) la somme versée par le commerce américain à la marine anglaise seule. (Voir *The Independent*, January 17, 1901.) Voilà qui prouve l'existence d'une clientèle toute prête à passer à des navires américains. D'autre part, ces navires commencent déjà à être mis sur chantiers. Dans une étude sur la construction navale américaine, M. Waldon Fawcett estimait, l'an dernier, l'ensemble des commandes à exécuter à 69 millions de dollars soit 345 millions de francs. (Voir *The Engineering Magazine*, July 1900 ; *The Ship Building yards of the United States*, p. 494.)

2. *Shipping Subsidies* dans *The Journal of Political Economy*, December 1900.

3. June 1900. *Should our Marine be subsidized ?*

faire une place par son propre effort ; mais il lui faut sortir, pour ainsi dire, du néant ; ses commencements seront difficiles ; pourquoi ne pas les aider ? Nous avons sacrifié l'armement à notre industrie nationale après la guerre civile ; n'est-il pas juste et raisonnable de le favoriser maintenant que notre industrie est capable de lutter avec celle de l'Europe ? N'est-ce pas l'intérêt même de cette industrie d'échapper à la dépendance des transporteurs étrangers ? Et alors que nous faisons de gros sacrifices pour notre marine de guerre, n'est-il pas sage d'accorder quelques faveurs à la marine marchande qui peut nous fournir un jour des croiseurs auxiliaires, qui entretient en temps de paix des équipages que nous utiliserons en temps de guerre ? Il y a donc à la fois avantage économique et avantage politique à donner des subsides qui hâteront la renaissance de l'armement américain.

Le grand danger de toute protection est de protéger la médiocrité, de faire obstacle au progrès. Quand elle s'applique à des industries mourantes, elle ne rend même pas service à ceux qui les dirigent, parce qu'elle les encourage à continuer une œuvre vaine ; elle ne saurait donner la vie. Mais là où il y a vie, son rôle peut être momentanément efficace. Et la marine américaine a tous les éléments de la vie. Ceux qui lui refusent des subsides sont les premiers à le reconnaître. Là où elle n'a pas été tuée par la politique douanière, elle a pris un développement magnifique. Le tonnage des navires de toutes sortes naviguant sur les Grands Lacs en 1870 était de 684 704 tonnes ; il est aujourd'hui de 1 565 587 tonnes [1]. Les États-Unis sont donc certains de ne pas susciter artificiellement des entreprises sans avenir ; ils faciliteront un essor normal et nécessaire.

Mais par quels moyens faciliter cet essor ? Ici, comme dans tous les pays où le gouvernement se propose d'encourager la marine marchande, deux systèmes se trouvent en présence. L'un consiste à favoriser la construction navale et l'armement ; l'autre à favoriser l'armement seul.

Le bill Hanna-Payne a adopté le premier de ces systèmes : il accorde des primes à la navigation pour les navires con-

1. *Annual Report of the Commissioner of Navigation for the fiscal year ended June 30, 1900*, p. 388.

struits aux États-Unis ; il réduit ces primes de moitié pour les navires construits à l'étranger ; et il impose, dans ce cas, aux armateurs l'obligation de faire construire aux États-Unis un tonnage au moins égal à celui du navire commandé au dehors.

L'intérêt particulier que présente ce projet, c'est qu'il vise une situation momentanée, qu'il pare à une infériorité temporaire des États-Unis. Très vraisemblablement, les mesures proposées deviendront inutiles avant l'arrivée du terme prévu. La loi permet, en effet, d'accorder des primes pendant une période pouvant atteindre trente années. D'ici là, la marine marchande américaine sera constituée de manière à faire concurrence à celle de l'Europe. Aussi est-ce une période maximum. Le gouvernement ne s'engage pas d'avance à distribuer des primes pendant toute sa durée à tous les bâtiments présents et futurs qu'il plaira aux armateurs américains de faire naviguer ; la loi autorise le secrétaire du Trésor à souscrire des contrats avec les armateurs dans des conditions déterminées ; ce sont ces contrats qui pourront produire effet pendant vingt ans, et on autorise le secrétaire du Trésor à les consentir d'ici à dix ans. Mais cette autorisation est révocable. Seuls, les armateurs munis d'un contrat seront considérés comme ayant des droits acquis.

A tous les navires américains construits aux États-Unis, vapeurs ou voiliers, faisant le commerce de mer, le bill permet de donner d'abord 1 *cent* par *gross ton* (100 pieds cubes) et par 100 milles marins. C'est une prime de navigation de cinq centimes par tonne brute et par 100 milles parcourus[1]. D'après les calculs faits par les auteurs du bill, cette prime suffira à mettre les armateurs américains sur le même pied que les armateurs anglais. Elle compensera pour eux le surplus de charges que leur cause l'achat de navires construits en Amérique[2].

Actuellement le navire américain est plus coûteux à construire que la navire anglais. Mais il est plus coûteux pour

1. Le projet de loi Millerand-Caillaux, actuellement soumis au Parlement, accorde aux navires de mer construits en France une prime de navigation de 1 fr. 70 par tonne brute et par 1 000 milles parcourus.

2. Voir dans *The Forum*, July 1900, l'article de M. Eugène T. Chamberlain U. S. Commissioner of Navigation : *The Shipping Subsidy Bill*, p. 541.

cette seule raison qu'on n'en construit pas assez. En effet, tous les éléments fournis par la métallurgie, toutes les matières premières de fer ou d'acier, sont produits aujourd'hui d'une façon générale à meilleur marché aux États-Unis qu'en Angleterre[1]. D'autre part, les ouvriers américains ne le cèdent pas, bien au contraire, à leurs camarades d'Angleterre, comme rapidité de travail. Leurs salaires sont plus élevés d'environ 50 ou 75 p. 100, mais, malgré cela, un emploi judicieux du machinisme, joint à leur activité, permet aux Américains de fabriquer, avec un prix de revient moindre que les Anglais, une série de produits de fer ou d'acier, tels que le fil de fer, les poutrelles, les rails. Quelle est donc la raison spéciale qui s'oppose à leur succès dans la construction navale? C'est que, construisant peu, ils n'ont pas pu adopter les méthodes qui ont assuré leur triomphe dans d'autres industries ; ils n'ont pas pu diminuer la main-d'œuvre en augmentant le rôle de la machine, en faisant de la production en grand. M. E. T. Chamberlain, dans l'article déjà cité du *Forum*, emploie une expression hardie, sinon très exacte, pour caractériser cette situation. « Les bateaux anglais sont faits à la machine (*machine made*), dit-il ; les bateaux américains sont faits à la main (*hand made*). En réalité, les bateaux anglais sont fabriqués, dans les types courants, par douzaines, par vingtaines, sur les mêmes plans. Souvent même, des bateaux de dimensions différentes sont composés simplement d'un nombre différent de parties semblables. » « On établit cela par tranches, me disait plaisamment un officier de marine français. Suivant le désir du client, on joint ensemble 2, 3, 4 de ces tranches ; on met un avant et un arrière, et voilà un bateau construit. Ce n'est pas élégant ; c'est une caisse à savon, mais enfin cela va sur l'eau et transporte des marchandises. » M. O. P.

1. Les aciers américains arrivaient ces derniers temps aux établissements anglais de construction navale à un prix de 25 à 50 francs inférieur par tonne au prix pratiqué aux États-Unis. C'était pour les chantiers de l'Angleterre un immense avantage, et il s'explique par les sacrifices que s'imposaient les aciéries américaines pour conquérir le marché anglais. (Voir *Handels-Museum* du 25 avril 1900.) Mais on comprend bien, d'autre part, que le Trust actuel de l'acier cherche à mettre la main sur la construction navale américaine pour profiter lui-même des prix inférieurs qu'il peut consentir. Si la métallurgie américaine trouve des débouchés dans les chantiers américains, si elle veut faire la guerre aux chantiers anglais, elle pourra leur porter un coup terrible en haussant ses prix.

Austin, chef du Bureau de la Statistique au Ministère des finances des États-Unis, exprime la même opinion avec chiffres à l'appui[1]. Il oppose la méthode anglaise de fabriquer des vaisseaux industriellement *(manufacturing ships)*, à la méthode américaine de les construire *(building ships)*. Bien entendu, cette méthode n'est américaine que par nécessité, par manque de commandes. Personne n'est plus apte que les Américains à prendre le procédé industriel des Anglais ; il suffit que les chantiers des États-Unis aient un nombre suffisant d'unités à fabriquer pour l'adopter et le perfectionner. Actuellement, d'après l'estimation de M. Charles H. Cramp, le plus grand constructeur naval des États-Unis, l'Amérique construit 15 à 25 p. 100 plus cher que l'Angleterre. Elle aurait bientôt fait de rattraper cet écart si elle avait beaucoup de commandes de navires. Le Bill a précisément pour but de déterminer ces commandes, de permettre aux Américains de faire leurs constructions navales *à l'américaine*, comme le font déjà les Anglais.

Au surplus, ce ne sera pas pour eux une nouveauté. Dans son rapport sur l'armement américain, M. O. P. Austin fait remarquer que l'uniformisation des types *(standardizing)* et la construction navale industrielle ont déjà été poussées très loin dans les chantiers des Grands Lacs. « Et cela est vrai, dit-il, non seulement pour les chalands *(barges)*, mais aussi pour les grands modèles de vapeurs appartenant aux flottes les mieux équipées... Nulle part la construction navale américaine n'a si clairement démontré par ses progrès l'avenir prochain reservé à la construction des navires en acier aux États-Unis. Ce sera bientôt une de nos industries nationales caractéristiques *(distinctively national)*. » Ainsi, là où l'abondance des commandes le permet, les Américains ont su déjà recourir au procédé de l'uniformisation[2] ; on peut donc conclure avec

1. *The Shipping Industry of the United States and its Relation to the Foreign Trade (From the Summary of Commerce and Finance for December 1900)*, page 1389.

2. M. Austin appuie ses dires de tableaux statistiques probants. Il fait allusion aussi à des calculs d'après lesquels les chantiers des Grands Lacs produiraient leurs types courants à un prix moindre que les chantiers anglais ne produisent les leurs. Mais il ne considère pas ces calculs comme établis avec une rigueur suffisante. La question reste douteuse, d'après lui. En tout cas, l'écart doit être faible. (*The Shipping Industry*, p. 1390.)

M. Austin que le même phénomène se produira dans les chantiers maritimes dès que les mêmes circonstances se produiront : « l'uniformisation, la reine des méthodes rapides et économiques, viendra aussitôt que la demande de vaisseaux de mer augmentera ».

Il semble donc que le seul fait d'assurer aux navires de mer américains une prime de navigation suffisante pour déterminer l'essor de l'armement, résoudrait le problème. Le commerce extérieur est assez important pour alimenter une marine marchande; la construction navale pourrait s'exécuter dans d'excellentes conditions sur les chantiers américains s'ils recevaient des commandes plus nombreuses. Tout dépend donc de l'armement. Aussi est-ce sur lui que le Bill déverse directement ses faveurs. En dehors de la prime de navigation de cinq centimes par tonne brute et par 100 milles parcourus que nous avons déjà indiquée, il prévoit une série d'autres primes spéciales qui constituent un sérieux avantage pour les armateurs américains. C'est d'abord une prime supplémentaire d'un demi-cent (0 fr. 025) par tonne brute et par 100 milles, pour les 1 500 milles les plus rapprochés du port américain tant à l'aller qu'au retour. Le but de cette prime est de favoriser spécialement les armateurs qui enverront leurs navires dans la mer des Antilles et le golfe du Mexique. Il y a là une préoccupation qui se rattache à la construction du canal interocéanique de Panama. Viennent ensuite les primes aux vapeurs rapides susceptibles d'être employés en temps de guerre comme croiseurs auxiliaires et en tout temps pour le service de la poste[1]. Enfin les sections

1. Voici d'après le projet, les différentes primes accordées *en sus* aux vapeusr rapides par tonne brute et par 100 milles parcourus :

| | | |
|---|---|---|
| *Navires de plus de 2 000 tonnes :* | | |
| Filant de 12 à 14 nœuds. . . . . | 1/2 cent | (le cent est de 0 fr. 05). |
| — 14 à 15 — . . . . . | 1 — | |
| — 15 à 16 — . . . . . | 1 — | 1/10. |
| — plus de 16 — . . . . . | 1 — | 2/10. |
| *Navires de plus de 4 000 tonnes :* | | |
| Filant de 17 à 18 nœuds. . . . . | 1 — | 4/10. |
| — 18 à 19 — . . . . . | 1 — | 6/10. |
| — plus de 19 — . . . . . | 1 — | 8/10. |
| *Navires de plus de 10 000 tonnes :* | | |
| Filant de 20 à 21 nœuds. . . . . | 2 — | |
| — plus de 21 — . . . . . | 2 — | 2/3. |

7 et 8 du Bill assurent des primes aux bateaux faisant la grande pêche maritime en mer profonde et à leurs équipages[1]. Sans doute, il y a quelques charges en retour : le transport gratuit de la poste (section 17), la réquisition en temps de guerre (section 15), l'obligation de se soumettre à certaines règles pour obtenir le classement des navires, etc. Mais, somme toute, les armateurs américains reçoivent du gouvernement fédéral des avantages considérables.

Nous avons déjà fait remarquer comment la construction navale américaine en profiterait nécessairement. Les chantiers américains ont besoin seulement de recevoir des commandes suffisamment abondantes pour construire à bon marché ; l'essor de l'armement mettra par suite les constructeurs des États-Unis en mesure de lutter avec ceux de l'Angleterre. Toutefois, afin que les commandes de navires américains ne soient pas attirées vers la Tyne ou vers la Clyde, le bill n'accorde aux navires construits à l'étranger que la demi-prime. Cette mesure permettra aux constructeurs d'exiger des armateurs américains, sans perdre leurs commandes, un prix supérieur à ceux des chantiers anglais. C'est une faveur directe à la construction.

Une faveur plus directe encore est l'obligation de la « commande couplée » imposée aux armateurs qui achètent ou commandent un navire à l'étranger. Ce navire ne pourra être inscrit sous pavillon américain que s'ils s'engagent en donnant caution — sur le pied de dix dollars par tonne brute — à faire construire aux États-Unis, dans un délai de dix ans, un navire de pareil tonnage et de la même classe (section 10).

Enfin, la durée des primes de navigation est calculée aussi de manière à alimenter la construction. Les bateaux déjà construits ne pourront en recevoir que pendant dix ans ; ceux qui seront mis en service après le vote de la loi pourront en recevoir pendant vingt ans, et jamais aucun bateau ne pourra être primé pendant plus de vingt ans (section 3). Ainsi le

1. Pour tout bateau faisant la grande pêche au moins trois mois par an, deux dollars (dix francs) par tonne brute et par mois passé à la pêche. Pour tout citoyen américain employé dans l'équipage au cours du mois de pêche un dollar (cinq francs) par mois.

bill encourage la rapide transformation du matériel flottant, par suite le fréquent recours des armateurs aux constructeurs.

Ces dispositions législatives venant en aide à l'armement et à la construction navale dans un pays où le premier se trouve alimenté par un commerce extérieur croissant d'année en année, où la seconde est servie par une métallurgie très perfectionnée ne pourront guère manquer de donner une vigoureuse poussée aux transports de mer américains. Mais il y a des dangers à redouter; et d'abord celui des « cueilleurs de primes », des navires qui se promènent pour accomplir un certain trajet annuel sans rien transporter. La législation proposée aux États-Unis le prévient par une précaution utile : aucun navire ne recevra la prime entière s'il n'est chargé effectivement pour 50 p. 100 au moins de sa capacité (section 1e, *a*); au-dessous de ce chiffre la prime subira une réduction proportionnelle à la quantité de marchandises manquante.

Un autre danger serait d'imposer à la nation américaine des charges trop lourdes, si un essor très subit de la marine marchande se produisait, si le nombre des navires ayant droit à la prime dépassait les prévisions. Le projet de loi y pare de la façon suivante : le total des primes allouées pendant une année à l'ensemble de la marine marchande ne pourra jamais dépasser neuf millions de dollars (quarante-cinq millions de francs); le Secrétaire du Trésor est chargé de prendre les mesures nécessaires pour faire subir à chaque prime une réduction proportionnelle dans le cas où le total des primes menacerait d'excéder ce chiffre[1] (section 1re *e*). Cette mesure est très sage. Non seulement elle empêche des difficultés financières possibles, mais elle diminue automatiquement les

1. Il faut tenir compte, pour apprécier exactement les charges que s'impose l'État fédéral, de l'économie qu'il réalisera sur le service de la poste. D'après M. Frye, rapporteur du Bill au Sénat américain, les États-Unis avaient payé en 1899 une somme de 1 400 000 dollars aux bateaux-poste. Cette somme ayant une tendance accusée à augmenter et les bateaux touchant une prime de navigation devant, d'après le Bill, transporter la poste gratis, on estime à un million et demi de dollars le bénéfice qui résultera de cette combinaison. Le sacrifice maximum de neuf millions de dollars se trouve ainsi réduit à sept millions et demi de dollars. (Voir dans le *Congressional Record*, Fifty-sixth Congress, second Session, Speech of Hon. William P. Frye, of Maine, in the Senate of the United States, December 4 and 5, 1900.

faveurs accordées à la marine marchande à mesure que celle-ci démontre par ses progrès qu'elle en a moins besoin. Les armateurs et constructeurs sont donc bien avertis que les primes ont un caractère temporaire, que peu à peu leur importance décroîtra, que par suite ils doivent s'organiser, non en vue de recueillir ces primes, mais en vue de faire à leurs rivaux d'Europe une concurrence victorieuse qui vaudra mieux que toutes les primes.

De plus, l'effet de la loi actuelle est limité à une période déterminée, et les primes ne sont pas acquises de plein droit à tout navire remplissant les conditions indiquées, mais seulement aux navires au sujet desquels il existera un contrat entre le secrétaire du Trésor et leur propriétaire. C'est là une disposition de détail fort importante. Grâce à elle le secrétaire du Trésor pourra calculer à peu de chose près le montant total probable des primes d'une année donnée, et prendre en temps utile les mesures nécessaires pour diminuer chacune d'elles si leur ensemble dépassait le maximum de neuf millions de dollars. Cela permet aussi d'assurer un appui durable aux armateurs qui se lancent aujourd'hui dans une entreprise nouvelle, de les encourager à une action prompte et de mettre quand on voudra un terme au régime de faveurs jugé utile actuellement. Voici en effet quelle est la loi : « Aucun des contrats prévus par cet *Act* ne pourra être conclu par le secrétaire du Trésor après la dixième année qui suivra le vote de la loi; et le Congrès pourra à toute époque amender ou repousser la loi, sauf les obligations existant du fait des contrats antérieurs. » (Section 20). Il suit de là que la loi ne pourra produire effet au maximum que durant trente ans, puisqu'au bout de dix ans le secrétaire du Trésor ne pourra plus souscrire de contrats assurant à un bateau neuf, vingt ans de primes. Il suit de là aussi que les armateurs toucheront certainement des primes pendant vingt ans pour les navires qu'ils pourront mettre en service d'ici quelque temps, mais qu'ils ne toucheront peut-être rien du tout pour ceux qu'ils lanceront dans deux ou trois ans, lorsqu'une nouvelle législature sera ouverte et que la marine marchande n'aura plus besoin d'encouragements. L'ensemble de ces mesures tend à exciter au plus haut degré l'initiative

prompte des armateurs et des constructeurs; il est adroitement calculé pour donner aux sacrifices du gouvernement la plus grande et la plus rapide efficacité, pour créer le *boom* de la marine marchande.

Déjà l'esprit d'entreprise américain escompte le vote du bill, et de tous côtés on signale les progrès considérables de la construction navale, la création de nouveaux chantiers, la formation de Sociétés nouvelles. Le tonnage des navires construits aux États-Unis et immatriculés pendant l'année fiscale du 1er juillet 1900 au 30 juin 1901 s'est accru d'environ 30 p. 100 par rapport à l'année précédente[1]. La construction en acier figure dans le tonnage total pour 60 p. 100[2], ce qui est particulièrement intéressant puisque l'avenir est là. Quant aux chantiers, ils surgissent de toutes parts et font des frais de premier établissement énormes. Sur la côte de l'Atlantique, la *New-York Ship Building C°* installe à Camden un chantier dont la construction dépassera six millions de dollars, et qui pourra occuper cinq mille ouvriers; l'*Eastern Ship Building C°*, de New London, en établit un autre dans le Connecticut[3]; on approfondit le canal de la *Chesapeake Bay*, pour permettre aux chantiers de Baltimore de construire des navires plus grands[4]; enfin, on annonce qu'un syndicat pour la construction de navires à turbomoteurs vient d'acheter des terrains à New Jersey et se propose d'y établir des chantiers. Le syndicat est constitué au capital de quatre millions de dollars, et M. Andrew Carnegie y est, dit-on, fortement intéressé[5]. Sur la côte du Pacifique, les *Risdon Iron Works* s'installent à San Francisco; la *Pacific Ship Building C°* s'est formée l'année dernière à Coos Bay, près de San Francisco; sur le golfe du Mexique, la *Gulf Coast Ship Building and Dry Dock C°* dépense quatre millions de dollars pour ses établissements d'Alabamaport, à

1. 401 285 tonnes brutes contre 305 697. Voir *Revue générale de la Marine marchande*, du 18 juillet 1901.

2. Voir *The Iron and Coal Review*, du 16 août 1901.

3. Voir la revue allemande *Stahl und Eisen*, du 1er avril 1901.

4. Voir *Handels-Museum*, du 25 avril 1901.

5. Voir *Revue générale de la Marine marchande*, du 8 août 1901.

30 milles au sud de Mobile[1]. Mais le plus curieux, c'est que les Chantiers des Grands-Lacs, voulant échapper à l'étroitesse de leur sphère d'action, tentent de construire des navires de mer. La largeur de ces navires ne pourra pas dépasser 13 m. 10, à cause de la dimension des écluses sur les nouveaux canaux canadiens, mais des plans sont préparés pour des longueurs de 107 à 198 mètres de longueur. On séparera ces longs navires en deux tronçons au passage des écluses. Et les constructeurs des Grands-Lacs espèrent bien fournir des vapeurs aux armateurs d'Europe.

Le bill Hannah-Payne hâtera ce résultat souhaité par tous les constructeurs de navires américains. Il précipitera l'essor de la marine marchande des États-Unis, et mettra ceux-ci en mesure de lutter avantageusement avec l'Europe pour les transports de mer, comme ils le font depuis longtemps pour l'Agriculture, comme ils le font depuis une dizaine d'années pour la Métallurgie. C'est la concurrence américaine qui grandit de plus en plus, qui devient de plus en plus menaçante pour le Vieux-Monde.

PAUL DE ROUSIERS

1. Voir *Revue générale de la Marine marchande*, du 2 mai, du 5 septembre et aussi *Stahl und Eisen*, du 1er avril 1901.

# L'ILLUSION SENTIMENTALE

— Allons, il est temps de filer! — s'écria Daniel Pèlerin, — déjà minuit!...

A ce signal, les cinq ou six jeunes gens réunis, ce vendredi soir, chez Pierre Villoys, se levèrent. Il y eut un instant de brouhaha, des chaises repoussées, la rumeur tout à coup plus bruyante des voix, le tintement des cuillers dans les verres et dans les tasses : chacun finissait à la hâte la phrase et la boisson commencée.

Depuis deux ans déjà, Pierre Villoys avait pris l'habitude de recevoir toutes les semaines quelques amis intimes. Un groupe s'était ainsi formé peu à peu, très uni, très libre, très fermé aussi. Ceux qui le composaient n'étaient liés par aucun intérêt, mais bien par une réelle et déjà vieille amitié, qui, pour la plupart d'entre eux, datait du collège. Aussi causait-on chez Villoys avec abandon, sans défiance; nul ne prenait d'attitude et tous étaient accoutumés à ne pas cacher le fond de leur pensée. C'est ce qui faisait le charme de ces réunions.

Il y avait là deux poètes, Fernand Rousset et Louis de l'Aigue; un bon garçon, moraliste, philosophe et même orientaliste, Daniel Pèlerin; un médecin, André Réval; un docteur en droit, Salomet.

Ce vendredi, un nouveau venu avait été amené par Louis de l'Aigue. Il se nommait Jean Thibouville et appartenait depuis quelques années à une grande revue de « jeunes » : *le Santal.*

Il avait été reçu avec une certaine hostilité. D'abord, tout simplement, parce que c'était un étranger, c'est-à-dire presque un ennemi, et, qu'avec lui, c'était l'intrusion de la politique littéraire, et peut-être aussi la phrase ou banale ou précieuse; ensuite, parce que son extérieur ne donnait pas de lui une idée précisément favorable : grand, mince, pâle, imberbe, l'œil un peu dur mais fin, il donnait, à première vue, la sensation d'un effort constant vers une attitude voulue et longuement étudiée.

Il portait volontiers un grand feutre mou, gris perle, et une cape espagnole noire, doublée de satin rouge. Ses mains, d'ailleurs très belles, étaient ornées de bagues. Il se plaisait à les mettre en évidence par quelques gestes bien choisis.

Mais il eut vite fait d'effacer cette mauvaise première impression. Au bout d'une heure, il avait su conquérir à peu près son auditoire. Il avait blagué des confrères avec esprit, parlé d'amour avec ironie, su écouter les autres avec intelligence, et même improvisé des plans de romans, qu'il prétendait en préparation.

Daniel Pèlerin convenait qu'il était assez gentil; Réval lui reconnaissait un certain charme. Quant à Villoys, il était emballé. Il avait lu deux romans de Thibouville, qu'il avait beaucoup aimés : « C'est l'homme de ce qu'il écrit ! » déclarait-il, et il éprouvait une soudaine et vraie sympathie pour ce garçon, inconnu tout à l'heure et qui lui semblait maintenant si pareil à lui.

Il trouvait la soirée délicieuse, se sentait à son aise, gai, spirituel, heureux. Aussi l'instant, toujours désagréable, de la séparation lui parut-il singulièrement pénible.

— Vous me lâchez tous ! — dit-il. — Aucun de vous ne restera donc un moment avec moi ?... Cela m'attriste, ce soir, de rester en tête à tête avec moi-même. Ça va me geler, cette chambre, avec ces fauteuils vides groupés et tournés les uns vers les autres; ils ont l'air de s'ennuyer !... Et ces bouteilles débouchées...

— Ah! mais, Villoys! tu es lyrique, ce soir! — dit Rousset. — Toi, triste? C'est la première fois... Tu as donc des chagrins d'amour?

— Oui, j'ai un chagrin d'amour, — répondit Villoys, — et le plus grave de tous: depuis plus de six mois, je ne suis pas amoureux et ne me sens pas fichu de l'être.

— Eh bien, venez avec nous, — s'écria Thibouville, — nous vous distrairons!

— A quoi bon? Vous allez tous rentrer; il faudra que je revienne seul dans la rue. Brrr... C'est encore plus mélancolique!

— Moi, pour ma part, — répondit Thibouville, — je ne rentre pas encore. Cela me paraît trop bête d'aller dormir. Je ne puis m'y résoudre qu'après avoir jugé ce que je fais encore plus bête... Ça m'arrive tous les jours, vers quatre heures du matin, dans les cafés de nuit... Allons? Qui vient à la Place Blanche avec nous?

— Oh! certainement, pas moi! — dit Pèlerin.

— Ni moi...

— Ni moi... ni moi...

— Nous irons donc tous les deux, — dit Villoys à Thibouville, — ce sera toujours plus gai que de rester seul ici. En route!

Très vite, ils s'égrenèrent. Cependant Pèlerin, Thibouville et Villoys suivaient le même chemin. Tout en marchant, Pèlerin interrogeait Thibouville sur ses occupations; Thibouville lui donnait mille détails sur sa vie décousue, au jour le jour: Pèlerin s'amusait énormément. Villoys, auprès d'eux, marchait sans les écouter; il était triste et songeait...

Villoys était un robuste garçon de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Il avait toujours joui d'une bonne santé physique et morale. Il était d'un si bel optimisme, si franc, si naturel, que souvent ses amis découragés étaient venus se réconforter auprès de lui. « Tout s'arrange », affirmait-il. Et, en effet, pour lui, tout s'était toujours arrangé. « C'est une force de la nature », disait Pèlerin.

L'optimisme de Villoys semblait aussi solide que réfléchi. Il ne provenait pas d'une confiance naïve en la bonté de la vie ou en l'honnêteté des gens. Une de ses formules favorites

était : « La vie est mufle... » — « Mais à quoi bon s'en attrister? — continuait-il. — Il faut le savoir, ne pas espérer mieux, n'être pas trop mufle soi-même, et voilà tout... On peut être très heureux comme cela. » Et il était très heureux. Il vivait à ciel ouvert, pas d'une vie très régulière, mais dont il ne se cachait pas. « On n'apprendra jamais rien sur lui, — disait Louis de l'Aigue, — on sait tout !... »

Il avait eu plusieurs maîtresses, mais rarement plus d'une à la fois. Il les avait toutes entourées d'affection et de soins. Il se vantait de n'avoir jamais possédé une femme sans avoir cru l'aimer. Il tenait d'ailleurs ses amis au courant de ses amours. Il le pouvait sans indiscrétion, son imagination lui permettant de satisfaire ses instincts de tendresse avec des femmes de mœurs faciles.

Mais, tout récemment, une aventure était venue troubler sa vie.

Villoys avait disparu pendant trois mois. C'était son habitude lorsqu'il était en bonne fortune : ses amis s'en étaient donc médiocrement inquiétés. La fugue était bien un peu longue, mais on savait qu'au moment de sa disparition il était très amoureux. Malgré son évident désir d'être discret, ce dont il avait si peu coutume qu'il n'en était guère capable, il avait laissé deviner que, cette fois, il s'agissait d'une femme du monde.

Depuis un mois seulement il avait fait sa réapparition. Il avait repris ses vendredis, mais il n'y montrait plus sa gaieté habituelle. Il ne sortait plus le soir, on ne lui connaissait plus de maîtresse, et maintenant on le trouvait à toute heure chez lui, oisif ou endormi, presque inintelligent.

— J'ai eu des « peines de cœur », — répondait-il, quand on l'interrogeait. — Ça m'a secoué, mais ça passera.

— Mais oui, ça passera, — répliquait-on, convaincu ; — avec ton caractère !...

Seul, Daniel Pèlerin se doutait que Villoys, pour la première fois de sa vie, ne disait pas tout. Mais, sa nature n'étant pas de pousser aux confidences, il ne savait rien de plus que les autres.

A la vérité, Villoys souffrait. Avait-il été vraiment amoureux? Il ne le savait guère. Il avait été malheureux, assez

malheureux pour s'être senti tout à coup désorienté, incapable de reprendre ses habitudes sentimentales. Aussi s'ennuyait-il ferme, et c'est à l'isolement de son existence qu'il pensait avec tristesse en marchant auprès de Pèlerin et de Thibouville.

Il fut tiré de sa rêverie par la voix de Pèlerin :

— Place de la Trinité!... Je vous quitte. Mon chemin est à gauche.

Ils se serrèrent la main. Pèlerin prit la rue de Londres; Villoys et Thibouville s'engagèrent dans la rue Pigalle.

***

Il était une heure du matin lorsqu'ils arrivèrent au Café de la Place Blanche. Ils traversèrent rapidement la salle du bas, déjà presque déserte, et grimpèrent l'escalier tournant qui mène au premier, dans le salon des soupers. — Instinctivement, ils soignaient leur entrée: ils prenaient, par leur façon de marcher, de regarder les gens, de tenir leur canne, un air de vieux habitués et de noceurs un peu blasés.

La salle était bondée. Il y faisait chaud, trop clair, et des exhalaisons de nourriture et de fumée surprenaient l'odorat. A gauche, dans une sorte de *loggia*, des Tziganes jouaient des airs connus.

Ils cherchèrent une table. Il n'y en avait plus qu'une, tout contre l'orchestre, restée libre à cause du bruit. Ils y prirent place.

— Un kummel glacé!

— Et pour moi de même...

— Ah !... garçon ! — fit Thibouville, — de quoi écrire, aussi... Vous permettez? — dit-il à Villoys ; — un mot de réponse à une délicieuse petite que j'aime et qui m'adore. Elle se figure que je la méprise: je veux la rassurer.

Et, tandis qu'il écrivait, Villoys examinait les alentours. L'impression confuse de l'entrée brusque dans cette cohue lumineuse s'était déjà dissipée ; son œil commençait à distinguer les visages. Il aperçut en face de lui une assez jolie petite femme qu'il avait gardée six semaines, autrefois. Elle lui souriait gentiment et il s'attrista de lui trouver maintenant

un air veule et commun. Il essaya de s'émouvoir au souvenir de cette ancienne tendresse. Il n'arriva qu'à cette conclusion : « Dieu, que j'étais bête !...» et s'en irrita.

Thibouville avait fini d'écrire. Il relisait sa lettre.

— Elle n'est pas mal, — dit-il.

Et à Villoys :

— Tenez, voulez-vous la lire ? Ça ne tire pas à conséquence et je crois qu'elle vous amusera.

Villoys lut :

*Ma douce petite Suzette,*

*Je veux t'apprendre que ta lettre de ce matin m'a fait un peu de peine. Non, certes, tu n'es pas pour moi de mince importance. Cela m'est égal, vois-tu, que ton corps gracieux ait connu beaucoup d'amants ; je ne te méprise pas pour cela : car il y a mieux à aimer en toi que ta chair, c'est ta petite âme.*

*Si tu étais une grande dame très honnête, ce serait bien différent. Ton corps seul serait alors précieux. Ton âme, tu la distribuerais à tes nombreux adorateurs, tu l'éparpillerais, et nul ne pourrait la posséder tout entière. Si l'on t'aimait pour avoir quelque chose de toi que personne autre n'ait eu, il ne resterait que la ressource de te faire mieux connaître les joies des sens et de t'inspirer le désir.*

*Mais toi, Suzette, c'est ton âme qui est rare. Ton corps, même à tes yeux, n'a plus grand prix. Tu le donnes pour vivre, par camaraderie, par politesse : je ne puis m'enorgueillir beaucoup de le posséder. Si je le fête quelquefois, c'est justement pour n'y plus penser, pour tuer la bête et pouvoir à ton aise chérir ton âme. Elle, au moins, n'a pas dû souvent se donner, et, si quelque autre a su déjà l'éveiller, je suis sûr que ce n'était pas la même que celle que je connais. Elle est à moi, celle-ci, bien à moi ; nous l'avons faite ensemble.*

*Tu vois bien que je ne te méprise pas.*

*Surtout ne t'étonne pas de cette lettre, même si tu ne la comprends pas très bien. Contente-toi de savoir que, si je t'aimais avant de l'écrire, je t'aime encore plus maintenant.*

*Baisers tendres.*

*JEAN.*

— Elle est très bien, votre lettre ! — dit Villoys à Thibouville.

Puis, tout à coup :

— Est-ce que vous pensez ce que vous écrivez là ?

— En ce moment, oui.

— Ah ! vous avez de la chance, — reprit Villoys, — et vous êtes bien tel que je me l'imaginais. Voyez-vous, ce petit tour de force cérébral que vous venez d'accomplir là, je ne sais pas ce que je donnerais pour en être encore capable.

— Oh ! ce n'est pas difficile, — répondit Thibouville. — Il n'y a qu'à se laisser aller.

— Je le sais bien, parbleu ! que ce n'est pas difficile ! Je n'ai fait que cela toute ma vie. Mais, maintenant, je ne peux plus. Aussi je m'ennuie, je m'ennuie... J'essaye : à chaque femme un peu jolie que je rencontre, je me bats les flancs pour tenter de m'émouvoir. Mais baste ! elle reste une femme quelconque ; et moi, je reste moi, indifférent... Je ne vous ennuie pas avec mes jérémiades ?

— Mais non. C'est mon métier de vous écouter... Et puis, ce n'est pas grave, allez !

— Je n'existe pas quand je n'aime pas. Si je disais à mes amis, à ceux que vous avez vus tout à l'heure chez moi : « Je souffre de n'avoir pas éprouvé depuis plus de six mois la moindre émotion devant une femme », ils riraient... J'entends d'ici André Réval : « Eh bien, quoi ! Six mois ? La belle affaire ! Être amoureux, c'est un état exceptionnel. Le reste du temps, on vit sur le souvenir de l'ancien amour et sur l'espoir du prochain... » Ce n'est pas ma faute, mais je ne vis pas d'espoir... De l'Aigue, lui, c'est une autre chanson : « Pourquoi diable as-tu toujours besoin de compliquer les choses ? Prends une femme, amuse-toi avec, changes-en quand elle ne t'amuse plus, et fiche-nous la paix... » Les femmes, à les prendre ainsi, m'assomment... Et Pèlerin : « Tu ferais bien mieux de travailler !... » Voilà sa conclusion... Pas un qui me comprenne ! C'est pourtant une chose bien simple...

— Il me semble que je m'écoute parler.

— Tenez, — reprit Villoys, — dans votre roman : *C'est bon, l'Amour !* vous vous êtes servi d'une expression : « l'illusion sentimentale... » Eh bien, cette illusion-là, j'en ai toujours vécu. D'abord, sans en avoir conscience : je me croyais vraiment amoureux de toutes les femmes que je possédais. Puis, peu à peu, j'ai compris que j'avais la chance de n'être pas

sincère avec moi-même. Oh ! alors ! je m'en suis payé, des illusions !... A force d'analyser mes sentiments, je les décuplais. L'illusion de l'amour, mais c'est plus exquis, plus délicieux que l'amour !... C'est un sentiment que l'on crée, que l'on regarde agir, qui devient quelquefois si fort que soi-même on en est dupe. On a tout l'agrément, la douceur de la tendresse, et pourtant on reste libre. Et si l'on éprouve la souffrance des serments trahis et des séparations, c'est juste assez pour en connaître l'émotion, une émotion fine et qui vous flatte, sans ces mouvements profonds qui bouleversent toute une vie... Ah ! quand on a cultivé ces sentiments-là comme moi, tout paraît ennuyeux dès qu'ils viennent à manquer. Les livres, pour moi, ne correspondent plus à aucune réalité ; la réalité me semble morne. Je suis découragé, abruti... je végète... je dors...

— Oui, — dit Thibouville, — je connais ça... Je les ai eus, ces entr'actes-là. Mais, bah ! un beau jour, notre puissance d'illusion revient comme elle était partie, sans plus de raison.

— C'est que pour moi, malheureusement, — répondit Villoys, — il y a eu une raison... Oh ! c'est toute une histoire...

— Vous devriez me la raconter, — fit avec calme Thiboubille. — Vous ne l'avez probablement jamais dite à personne, même à vos meilleurs amis. Vous me connaissez environ depuis deux heures. Nous sommes dans un endroit public. Il y a beaucoup de lumière. Nous pouvons boire, fumer. Nous nous sentons, ce soir, je ne sais pourquoi, en confiance. Ça vous fera du bien et ça m'intéressera. C'est le moment, j'en suis sûr.

— J'étais justement en train de me le dire !

Et, au son de la musique rythmée des Tziganes, il commença :

— Tout d'abord, cela semble assez compliqué. Cette affaire a commencé il y a très longtemps, et elle s'est terminée il y a six mois. Mais rassurez-vous : en procédant par anecdotes, nous serons vite au bout. Voilà : j'avais douze ans, j'étais avec mes parents en Suisse, au Gurnigel. Dans l'unique hôtel de l'endroit, se trouvait une Américaine très jolie et encore plus charmante. Elle était avec son mari, que

d'ailleurs je n'ai jamais revu depuis. J'étais, paraît-il, un assez bel enfant et assez drôle. Elle se prit d'affection pour moi, et, très vite, j'eus pour elle un de ces amours de gosses si violents et si pareils aux vrais amours des « grandes personnes ». Bref, cela dura un mois, le temps de notre séjour. J'en gardai le souvenir quelque temps, et je n'y pensai plus.

» Je ne la revis que six ans plus tard, au bal, dans une maison cosmopolite. La rencontre nous amusa tous les deux. Elle m'apprit que maintenant elle venait, chaque printemps, passer deux mois à Paris.

» Tout le reste de la soirée, je me tins près d'elle ; je la suivais partout, afin de mettre à profit le moindre moment où elle serait seule. Toute ma passion d'enfant s'était réveillée d'un seul coup.

» Elle m'avait dit d'aller la voir. Dès le lendemain, j'étais chez elle. Elle me reçut délicieusement, m'appela son cher *baby* et me traita en camarade. Son esprit enjoué, un peu ironique, me ravit. Elle ne craignait pas les plaisanteries, même scabreuses ; j'en abusai. Il me semblait qu'ainsi j'entrais davantage dans son intimité... Quand je sortis de chez elle, j'étais fou. Je sentais que ma vie n'avait plus qu'une seule raison d'être, qu'un seul but : Elle !

» Dès lors, les jours où je n'allais pas la voir, je m'évertuais à la rencontrer. Elle avait un coupé au mois : je ne fus pas longtemps à le connaître, je l'aurais distingué entre mille. Sitôt que j'apercevais ses roues jaunes, je m'empressais de courir, je le suivais jusqu'à ce qu'il s'arrêtât. Je la regardais alors descendre et, tout essoufflé, je me présentais à elle, en bénissant « l'heureux hasard... » Elle souriait avec bonne grâce et faisait semblant de ne s'apercevoir de rien.

» Je me rappelle très nettement avoir toujours eu l'impression que je ne lui déplaisais pas. J'étais devant une de ces femmes qui nous encouragent à l'amour. Pourtant, je n'aurais jamais osé lui avouer le mien. Après bien des désirs, bien des rêves, bien des hésitations, j'avais naguère, à seize ans, osé, pour la première fois, affronter la femme. Je m'y étais pris de façon si banale que, malgré toute mon imagination, toute l'attente si longue, toute la joie du plaisir défendu, et l'orgueil

enfantin d'avoir enfin accompli cet acte d'homme, je fus tout de même désappointé. Depuis, je m'étais entiché de deux ou trois habituées du Moulin-Rouge. C'étaient là tous mes succès. Aussi cette femme que je retrouvais dans le monde et qui était mariée, riche, élégante, jolie, très spirituelle, devenait-elle pour moi une idole.

» Certes, à ce moment, je ne songeais pas à la désirer : je jugeais trop impossible de la posséder jamais. J'aurais voulu seulement être plus âgé, plus expérimenté, lui inspirer de la confiance.

» J'aurais aimé à lui donner des conseils tendres, et, pendant longtemps, lorsque je pensais à elle, il me semblait que ma suprême envie était de la tenir sur mes genoux, la tête appuyée sur mon épaule, un peu renversée, ses grands yeux doux regardant les miens, tandis qu'elle se plaindrait à moi de ses chagrins et de ses désillusions.

» Le temps de son séjour passa vite, et sans rien de nouveau. Je me vois encore à la gare, suivant tous ses jolis gestes d'un œil mélancolique, et j'entends sa voix câline : « Voyons, mon cher *baby*, il faut être plus raisonnable. Vous m'écrirez et je vous répondrai... »

» Je lui écrivis, en effet, tous les jours, pendant une semaine ; puis, peu à peu, je me ralentis et je finis par laisser une de ses lettres sans réponse. Je me lançai dans une aventure avec une petite ouvrière, je l'aimai beaucoup et je fis des tas de bêtises.

» Un an après, je reçus une lettre de mon Américaine : elle m'annonçait son retour à Paris, me reprochait de l'avoir oubliée et me pardonnait, par la même occasion, me disant que les mères n'en veulent jamais à leurs enfants.

» Elle revint, et, naturellement, je fus repris. Cette année-là, je lui avouai que je l'aimais. Les circonstances où je le fis, je me les rappellerai toujours.

» Elle m'avait proposé de la mener à Versailles, qu'elle ne connaissait pas. A la gare, elle me fit acheter *la Vie parisienne*. Nous étions seuls dans notre wagon. J'étais assis près d'elle. « Regardez donc ce qu'il y a dans ce journal », me dit-elle. Je l'ouvris ; elle se pencha pour lire avec moi. Elle remuait la tête pour voir successivement les gravures,

et, à chaque mouvement, ses cheveux me chatouillaient la joue. Je m'étais redressé, je dévorais des yeux sa nuque, par l'entre-bâillement du col. Dix fois je fus sur le point d'y poser doucement mes lèvres, mais je n'osai pas. Je me contentais de frôler avec ma bouche les boucles blondes et souples qui s'échappaient de son voile. Elle avait l'air de ne rien sentir. La tentation de la serrer dans mes bras m'assaillit tout à coup; j'en esquissai même le geste. Soudain, elle se retourna, m'embrassa en me disant : « Pourquoi êtes-vous si bête? — Parce que je vous aime », lui répondis-je.

» Ah! ce voyage! C'est un de mes souvenirs les plus exquis. Presque tout de suite quelqu'un était monté dans notre wagon, mais que m'importait! Ma tête allait, allait... Pour la première fois, je pensai que je pouvais être son amant, que je le serais bientôt, demain peut-être... Je me reprochais tout le temps perdu, je songeais à tout ce que j'aurais pu lui dire depuis si longtemps. Elle devait vraiment m'avoir trouvé bête, comme elle venait de me le dire. Il me semblait que je la désirais depuis le premier jour.

» Je ne pus m'empêcher alors de lui faire un petit mensonge : « Je vous ai écrit bien souvent, lui dis-je, des lettres que je n'ai pas osé vous donner. Je vous y disais comment je vous aime... »

» Elle me permit de les lui envoyer. En rentrant, le soir, je me mis fiévreusement à écrire une douzaine de lettres que je datai d'époques différentes. Elles étaient passionnées, folles, violentes, toutes animées de l'ivresse où j'étais depuis que je l'avais quittée.

» Ces lettres l'effrayèrent-elles? Lui firent-elles craindre des complications gênantes? Avait-elle voulu essayer sa coquetterie sur moi? ou, simplement, nous offrir à tous deux une heure de joie sentimentale?... Je n'ai jamais pu le deviner. Tout ce que je sais, c'est que le lendemain, quand je me présentai chez elle, presque triomphant, elle me gronda très fort.

» Je tombai à ses genoux et la suppliai d'être à moi. Elle me répondit en riant que les mères n'étaient pas les maîtresses de leurs enfants. Elle m'embrassa tant que je voulus, elle me permit de l'embrasser aussi, et, jusqu'à son départ, elle continua ce rôle de tendresse maternelle et sensuelle.

» Elle partit. Je traversai quelques semaines mauvaises, puis je repris ma vie habituelle et de nouvelles maîtresses.

» Et, tous les ans, cela se renouvela sans plus de résultat : des alternatives d'espoir et de découragement, d'amour et d'indifférence. Voilà toute mon histoire avec elle.

» Je savais si bien qu'à chacun de ses séjours à Paris ma vie serait toute à elle, je connaissais si bien la tristesse qui m'envahirait à son départ et j'étais si sûr, en même temps, de l'oublier vite, que je ne m'en inquiétais même plus. Je m'aperçus que toute ma vie était faite d'illusions : — une illusion principale, plus forte que les autres et qui durait, par intervalles, depuis des années ; avec cela, pour remplir les vides, de petites illusions diverses, pleines de charme aussi, mais plus courtes et secondaires.

» C'était si commode et délicieux ! Ces trois dernières années, j'avais gardé la même maîtresse. Elle s'appelait Arlette. Je l'avais connue mannequin d'une grande couturière. Elle était jolie, pas trop bête, pervertie, et j'avais entrepris la tâche absurde de la régénérer.

» Je lui avais fait quitter sa place, qui, à mon avis, l'obligeait de vivre dans un milieu démoralisant. J'essayais de lui apprendre qu'il y a des choses bien et des choses mal. Elle devait, sans doute, se moquer un peu de moi ; mais, malgré tout, j'avais assez d'autorité sur elle, et je l'aimais, justement, à cause de cette influence que j'avais acquise, peu à peu, sur sa nature bohème.

» J'aurais eu, je crois, beaucoup de peine à m'en séparer. J'en étais quitte, pendant le séjour de mon Américaine, pour cesser à peu près de voir Arlette. Je jouissais, deux mois durant, de sensations à la fois plus délicates et plus vives, plus douloureuses peut-être, et je revenais ensuite avec plaisir à ma douce et vieille habitude. Je changeais de rôle : avec l'une, j'étais un amoureux tendre et puéril ; avec l'autre, j'étais un maître tendre aussi, mais autoritaire...

» J'arrive au dénouement.

» Il y a juste un an de cela, lors du dernier passage de ma belle étrangère à Paris, nous avions repris tout naturellement notre liaison au point où nous l'avions laissée l'année précédente. Je m'étais remis à espérer que je la posséderais un jour,

et elle continuait à jouer de ses trente ans et à se prétendre une vieille femme, déjà finie pour l'amour.

» Ah ! combien peu c'était vrai !

» Un soir, nous étions allés à l'Opéra, dans une baignoire, avec une de ses amies. On jouait *Tannhäuser*. J'étais assis derrière elle. Elle était penchée en avant et lorgnait dans la salle. J'avais posé ma main sur son fauteuil. Tout à coup, elle se redressa, et son dos nu vint s'appuyer sur ma main. Tout le reste de la soirée, elle ne bougea plus. J'avais rapproché ma tête de la sienne, comme pour voir par-dessus son épaule, et je regardais avec émotion ses cheveux fins sur son cou. Mon souffle les agitait doucement. De temps en temps, je remuais les doigts pour me renouveler la sensation de sa peau. Elle s'appuyait de plus en plus sur ma main, avec un léger mouvement, parfois, comme une caresse.

» Et, peu à peu, je la sentais plus nerveuse.

» En sortant du théâtre, elle me proposa de me ramener après avoir déposé son amie chez elle. J'acceptai. Quand nous fûmes seuls dans le coupé, je l'embrassai longuement. Elle se laissait faire sans dire un mot, pelotonnée contre moi. Je la suppliai de ne pas me quitter encore et de vouloir bien vagabonder avec moi, n'importe où, dans sa voiture. Elle me répondit de venir chez elle : elle était fatiguée, et nous causerions mieux.

» Je baissai la glace et criai l'adresse au cocher; nous rentrâmes.

» Elle s'était assise dans une grande bergère. Son manteau, glissé de ses épaules, s'enroulait à sa taille. Je m'étais mis à ses genoux ; j'avais pris ses mains, et mes lèvres couraient le long de ses doigts. Je la remerciai de l'exquise soirée qu'elle m'avait donnée : elle avait été si bonne de ne pas s'être écartée de moi lorsqu'elle avait senti ma main frôlant sa peau !

» Elle ne répondait rien. Sa respiration était comme oppressée. Je m'étais relevé peu à peu, et, assis sur le bras de son fauteuil, je couvrais de baisers son cou, son visage; ma bouche même effleurait la sienne.

» Elle se dressa. Je tenais toujours ses mains, je l'attirai vers moi : elle tomba sur mes genoux. Je me sentis son

maître, un instant. Subitement, elle voulut s'arracher à mon étreinte, et, comme je résistais, elle s'écria, me tutoyant pour la première fois : « Pierre, je t'en prie... »

» Je crus entendre dans sa voix un tel accent de supplication et de frayeur qu'aussitôt je l'abandonnai. « Alors, vous ne m'aimerez donc jamais? » lui dis-je.

» Elle ne répondit rien, me prit par le bras et me conduisit vers la porte. Soudain elle s'arrêta, me saisit la tête dans ses mains, fixa ses yeux dans mes yeux, puis me donna un baiser violent, presque rude.

» Ce fut tout. Elle disparut dans sa chambre, et j'entendis qu'elle s'enfermait à clef.

» Je me retirai, complètement ahuri, n'ayant rien compris à ce qui s'était passé, furieux d'avoir laissé échapper une victoire que j'avais sentie certaine. Je ne dormis pas beaucoup, cette nuit-là.

» Je finis par m'arrêter à l'idée que j'avais bien fait d'agir ainsi; que, pour une raison quelconque, — un autre amour, un souvenir, que sais-je? — elle m'en aurait voulu de l'avoir obligée à céder. Je me complaisais à imaginer qu'elle avait eu de grands chagrins, et que mon rôle, à moi, était de la consoler un peu par ma tendresse et mon dévouement... Je ne devais rien demander en retour, trop content qu'elle me permît de l'aimer.

» Je résolus d'en avoir le cœur net. Dès le lendemain, j'étais chez elle. Elle me reçut comme si de rien n'était, et nous eûmes ensemble une conversation bien curieuse.

» Je me souviens des moindres mots. « Vous allez me promettre, lui dis-je, de répondre à mes questions franchement, en amie, mettant de côté votre orgueil et même, un peu, votre pudeur de femme. — Oui, me répondit-elle, je vous le promets. — Eh bien, hier, si je n'avais pas renoncé à vous sur votre seule prière, ne vous seriez-vous pas donnée? »

Elle hésita, puis, presque à voix basse : « Si, dit-elle. — Et après? Vous m'en auriez voulu? — Non, pas à vous, mais à moi. Je n'aurais jamais pu vous revoir. — Croyez-vous que je vous aime, au moins? — Oui, surtout depuis hier. — Vous sentez quelle preuve d'amour c'était là, que

d'obéir au simple ton de votre voix, quand vous alliez être mienne?... Au fond de vous-même, vous ne me trouvez pas stupide? — Oh! non... au contraire!... Je regrette de ne pas vous aimer comme vous le voudriez. — Je vous déplais donc bien? — Vous savez que non. — Je ne comprends pas..., à moins que... Je touche peut-être à des choses que vous auriez voulu garder secrètes?... »

» Elle me fit signe de parler. Je lui demandai alors si ce qui nous séparait n'était pas un souvenir douloureux et cher, — le souvenir d'un mort, peut-être? — et si ce n'était pas la résolution, un instant oubliée, d'y rester fidèle, qui avait causé sa brusque reprise de la veille.

» Elle me répondit que j'avais deviné.

» Je crois que jamais je ne l'avais tant aimée qu'en ce moment-là. Je le lui avouai. Je la suppliai de rester pour moi ce qu'elle avait toujours été : je me contenterais de ce qu'elle pouvait m'accorder, pourvu qu'il me restât l'espérance de la voir un jour consolée par ma tendresse. Tout ce que je lui demandais, c'était de me garder une place particulière dans son cœur, et de m'abandonner quelquefois ses lèvres, si j'étais bien sage...

» Elle consentit.

» Je l'attirai doucement sur mes genoux et la priai de poser sa tête sur mon épaule. Je lui dis alors qu'elle réalisait mon rêve d'enfant le plus fidèlement choyé : c'était le premier désir que j'avais ressenti pour elle, la tenir ainsi sur moi pendant qu'elle me conterait ses peines.

» Elle sourit et m'embrassa gentiment. Et, tout de suite, elle se mit à parler et me confia tout un ancien amour défunt, ses regrets, ses tristesses.

» Quand je la quittai, elle me dit en riant : « Alors, c'est entendu, c'est promis. Je serai pour vous tout ce que je puis être : une amie... sensuelle. »

» J'étais très heureux. Il me semblait que cette confidence nous liait comme une complicité.

» Ah! mon bonheur ne dura guère!... Peu après, j'assistais aux débuts d'une intimité imprévue entre elle et un jeune attaché d'ambassade, blond, élégant et quelconque. Tous les jours, un nouveau petit fait venait m'en démontrer le progrès

rapide. Mais, à mes plaintes, un baiser, une caresse répondait victorieusement. Je restais dans l'incertitude.

» Cependant, peu à peu, je m'apercevais que mon visage toujours triste, mes yeux pleins de reproche aussi bien que de tendresse, devenaient pour elle une obsession fâcheuse. Je soutenais mon personnage d'amoureux transi, alors que son cœur ne pouvait déjà plus le comprendre. Un peu plus, elle m'aurait trouvé ridicule.

» Je n'avais plus qu'à disparaître. Je fus longtemps avant d'en avoir le courage. Elle m'y aida : je sus qu'elle était la maîtresse de l'autre.

» Je n'essaierai pas de vous rien expliquer. Pourtant, aujourd'hui encore, j'en suis certain : cette femme était sincère alors que, pour ne pas se donner, elle invoquait un souvenir. Je me suis heurté là, j'en suis persuadé, à une de ces illusions que j'aimais tant.

» Celui qui est devenu son amant n'était pas homme à respecter de telles niaiseries : il passa outre et l'illusion s'envola... Quant à moi, j'étais désespéré.

» Je n'avais plus, pour remplacer ma joie si brusquement perdue, qu'une seule ressource, mon chagrin : aussi je le cultivai avec soin et fis tout pour l'aggraver.

» J'avais jusqu'alors conservé Arlette. J'eus peur qu'elle ne me fût une distraction trop facile : je rompis avec elle sans lui donner de raison.

» Je cessai de voir mes amis; je m'enfermai seul chez moi pour souffrir à mon aise... Mais, peu à peu, je sentis que cette consolation elle-même m'échappait; j'avais usé mon chagrin.

» Je suis guéri maintenant de cet amour, mais j'en arrive à regretter ma guérison, puisque je ne suis plus capable d'aimer à nouveau. Je préfère la douleur à l'ennui.

» Voilà toute mon histoire.

— Morale, — dit Thibouville : — à l'illusion de l'amour ajoutez l'illusion de la jalousie, vous aurez créé le véritable amour!

— Peut-être!

*
* *

Il y eut un silence. Et toujours le brouhaha des voix, le

choc des verres et des assiettes, dominés par l'éternelle musique des Tziganes.

Villoys ruminait ses souvenirs, et Thibouville méditait sa réplique. Cette longue confidence le gênait maintenant. Elle avait plutôt rompu leur intimité naissante : il n'était plus à l'unisson. On n'est jamais si loin les uns des autres qu'après les moments de confiance absolue où l'on s'est livré tout entier : jamais les différences profondes de nos natures n'apparaissent aussi nettement.

Tout ce que Thibouville aurait pu dire maintenant sonnerait faux, il le sentait lui-même. Il ne pouvait ni plaisanter, ni se faire donneur de conseils. Il prit le parti de ramener Villoys aux réalités du moment :

— Dites donc, je crois que nous étions venus ici pour manger... Prenons-nous des huîtres?

— Volontiers! répondit Villoys.

Il secoua violemment la tête comme pour se ressaisir, appela le garçon et commanda.

Thibouville ne cessait plus de parler. Il racontait le sujet d'un roman. Villoys l'écoutait à peine : il songeait vaguement et occupait ses yeux à regarder le va-et-vient des entrées et des sorties.

Peu à peu, il prit plaisir à observer les nouveaux arrivants. Ils surgissaient lentement de l'escalier. Pour les femmes, c'était d'abord l'aigrette du chapeau, ou le piquet de fleurs, puis la tête et enfin tout le buste. Et Villoys cherchait à pronostiquer la beauté du visage ou l'élégance de la taille d'après le premier détail entrevu.

— Tiens! Arlette!... s'écria-t-il soudain.

— Où cela? interrogea Thibouville.

— Là, qui entre avec ce grand garçon brun.

Elle venait vers eux. Une table était libre maintenant, presque en face de Villoys, sur la droite : elle y prit place d'un air tranquille, sans l'avoir aperçu.

Dès l'entrée d'Arlette, il avait senti un petit coup au cœur. Ce n'était pas un réveil de tendresse; mais il ne l'avait pas revue depuis leur brusque séparation et il était simplement ému de se retrouver devant elle pour la première fois.

Il était plutôt gêné. Tout le charme un peu triste qu'il

aurait pu goûter dans une semblable rencontre s'évanouissait déjà sous le sentiment des torts qu'il avait eus envers elle. Il avait bêtement détruit tout passé tendre et tout lien moral, par sa façon de la lâcher froidement, sans un mot d'adieu... Il avait su pourtant être heureux avec elle pendant trois ans!...

Il commença de parler à Thibouville avec affectation. Il évitait de regarder la table où elle était assise; mais, malgré lui, de temps en temps, il y jetait un rapide coup d'œil.

Dans un de ces moments où il se tournait vers elle, Arlette leva la tête et l'aperçut. Aussitôt une légère rougeur colora ses joues : Villoys eut la nette perception qu'elle venait d'éprouver la même petite secousse qu'il avait ressentie tout à l'heure.

— C'était tout de même une bonne fille...

— Eh bien, — fit Thibouville, — voilà votre affaire! Redevenez amoureux. C'est toujours facile, avec une ancienne maîtresse. Quand je veux me remettre au travail après une période de paresse, je reprends une vieille chose abandonnée : c'est le même principe.

— Pas la peine d'essayer! Je n'éprouve aucune émotion à la revoir là, tout à coup. Elle n'a pas évoqué en moi un seul souvenir tendre. Si elle me rappelle le passé, c'est plutôt à l'autre, à l'Américaine, qu'elle me fait songer.

— C'est dommage que votre Arlette ne soit pas assise là, à notre table. Elle saurait bien s'arranger pour vous émouvoir.

— Ce serait exactement la même chose.

— Allons donc! Une femme, qui a vécu trois ans avec un homme, ne l'a pas revu depuis six mois, et, au bout de ce temps, le rencontre par hasard, tolérerait qu'il reste devant elle, froid comme un marbre? C'est impossible!... Je regrette bien qu'elle ne soit pas seule ici. Nous aurions fait l'expérience.

— Oh! — reprit Villoys, — elle a beau ne pas être seule, je crois bien que, si je voulais, je trouverais moyen de lui faire planter là son bonhomme. Mais, je vous le répète, cela ne servirait à rien...

— Erreur! erreur! Nous aurions une femme avec nous, ce

qui est toujours plus gai; nous embêterions quelqu'un, c'est toujours amusant; et puis... vous me paraissez en veine de revivre vos souvenirs, ça vous compléterait la soirée.

— A quoi bon?

— Elle ne vous quitte pas des yeux, cette petite. Je suis sûr que vous lui feriez plaisir. Allez-y donc!

— Oh! après tout, on peut toujours essayer!

Et, aussitôt, Villoys s'y appliqua, s'y attacha, comme à une gageure.

Il s'évertua, tout d'abord, à rencontrer de nouveau les yeux d'Arlette. Ce n'était pas très facile. Elle le regardait à la dérobée, mais sans tourner la tête; sitôt qu'elle-même se sentait observée, elle paraissait ne s'intéresser qu'aux paroles de son compagnon. Villoys rusa : il feignit de ne plus s'occuper d'elle; il la laissa peu à peu s'enhardir à le regarder avec franchise, puis tout à coup il la surprit et lui sourit amicalement.

Elle n'osa détourner la tête d'un mouvement brusque, mais elle voila ses yeux, son regard se fit rêveur et vague: on eût dit qu'elle n'avait rien vu.

Il recommença plusieurs fois ce manège sans résultat. Il commençait à s'agacer. S'était-il trop avancé auprès de Thibouville et ne réussirait-il pas?

Arlette avait enfin cessé de fuir son regard. Villoys, lui, faisait des gestes minuscules, afin de ne pas attirer l'attention. Il lui montrait l'escalier qui mène au téléphone et aux lavabos. Avait-elle compris? Son visage restait indifférent. Cependant elle ne parlait plus.

Villoys cherchait déjà une phrase pour confesser à Thibouville qu'il renonçait à son entreprise. Il ne la trouvait pas : aussi en venait-il à s'irriter contre lui-même, qui s'était engagé dans cette passe ridicule, et contre elle, si peu complaisante à ses désirs. Sa tristesse, petit à petit, se changeait en mauvaise humeur.

Tout à coup Arlette se leva et se dirigea vers l'escalier.

— Ça y est! — fit Thibouville. — Vous ne me direz plus que ça ne vous intéresse pas, maintenant! Allez causer et soyez éloquent.

Villoys haussa les épaules et, paisiblement, suivit Arlette.

Elle l'attendait en haut, sur le palier.

— Qu'est-ce que tu me veux? — dit-elle.

Le son de sa voix étonna le jeune homme : il croyait bien l'avoir encore dans l'oreille, et, n'étant plus pareille à son souvenir, elle lui parut étrangère.

Il n'eut que des paroles de reproche :

— Ah! tu es gentille, toi!... Depuis une heure, je te fais signe que je veux te parler. Tu as l'air de ne pas t'en apercevoir.

— Je n'ai pas à t'obéir! — répondit Arlette.

— Alors, tu n'as pas un regret pour notre ancien amour? Je ne suis plus pour toi qu'un indifférent?

— Oh! les regrets! tu t'es bien chargé de me les épargner, toi, par la manière dont tu m'as quittée... Je t'en voudrai toujours.

— Il faut peu de chose pour te faire oublier toute ma tendresse. La tienne devait être légère, pour s'être envolée si vite!

— Tu as fait ce qu'il fallait pour cela. Je te croyais meilleur que les autres, tu es tout pareil: je ne t'aime plus et nous n'avons rien à nous dire. Au revoir!...

Elle fit un mouvement pour descendre.

Villoys pensa que Thibouville était là : il faudrait lui raconter ce refus.

— Arlette!

Elle s'arrêta.

— Eh bien, quoi? qu'y a-t-il? Je ne peux pourtant pas rester indéfiniment à me laver les mains. Ça ne prendrait pas.

— Ça ne prendrait pas? Auprès de qui?

— Parbleu! Auprès de mon amant qui est là, en bas... Et j'en ai bien d'autres, des amants... Et puis, tu sais, je suis entrée au théâtre, aux Variétés.

— Assez, Arlette! C'est mal... Tu espères me faire souffrir. Tu veux me montrer que rien de moi n'a subsisté... Je t'avais toujours demandé de ne pas faire de théâtre, tu en fais : cela ne me regarde pas... ni cela, ni les amants que tu peux avoir... mais tu n'avais pas besoin de me le dire. Il n'y a pas de quoi triompher : tu vaux moins que tu ne valais de mon temps, voilà tout!

— Oui, je suis devenue mauvaise : tu es bien méchant, toi !... Je peux te l'avouer, j'ai souffert à cause de toi. Oui, je t'aimais et je ne t'aurais jamais cru capable de me quitter comme tu l'as fait. Tu aurais pu, au moins, me prévenir. Je t'ai attendu d'un jour à l'autre pendant longtemps... puis, rien !... Alors, ma foi, je me suis consolée comme j'ai pu, et maintenant je te déteste.

— Voyons, Arlette, ne jouons pas la comédie. Tu ne me détestes pas, tu le sais bien. Si je te disais : « Je t'aime encore », j'ai idée que tu m'aimerais... Mais je ne veux pas te mentir : je ne t'aime plus... et ce n'est ni ma faute ni la tienne... Seulement, j'ai gardé de toi un très bon souvenir et je voudrais que nous devenions amis. Si j'ai eu des torts envers toi, et j'en ai eu, je t'en demande pardon. Mais, moi aussi, j'ai beaucoup souffert. J'ai aimé une autre femme et cela m'a joué un mauvais tour : tu es vengée. Ma douleur n'est pas une excuse à celle que je t'ai causée, je le sais bien, mais, si tu m'as aimé, tu me pardonneras.

— Eh bien, soit ! je te pardonne, mais tu ne le mérites pas...

— Allons, petite Arlette, le baiser de paix, alors ?

Elle le lui donna, et ses lèvres lui parurent aussi étrangères que sa voix tout à l'heure.

— Je redescends.

— Dis donc, Arlette, sais-tu ce que tu devrais faire ?

— Quoi donc ?

— Pour sceller notre réconciliation, venir... ne pas renouer avec moi, chez moi.., Nous y finirions de souper avec mon ami Thibouville.

— Tiens, je ne le connais pas, celui-là !

— Non, il est nouveau, mais très intime... Allons, c'est dit ?

— Et mon amant ?

— Lâche-le.

— Impossible... Et demain ?

— Bah ! Ce que femme veut...

— Ce que tu veux, oui !...

— Soit, mais viens.

— Eh bien, oui, là !... Je vais partir avec lui, le lâcher

sous prétexte que je suis fatiguée, puis je te rejoins chez toi... Va aux provisions pendant ce temps-là !

— A la bonne heure ! Je retrouve ma petite Arlette d'autrefois.

— Alors, embrasse-moi encore, dis ?

— Je veux bien pour aujourd'hui... mais, à l'avenir, la poignée de main, en vrais amis...

— A tout à l'heure !... Ne descends pas tout de suite.

Et Villoys attendit un instant. Cette brève entrevue l'avait animé, non pas d'émotion tendre, mais de joie : il était joyeux de sentir qu'Arlette ne lui en voulait pas et qu'il avait conservé sur elle un peu d'influence. Il avait sincèrement dit sa pensée en lui proposant une bonne et franche amitié.

Il descendit : Arlette et son amant se préparaient à partir; Thibouville eut un regard quelque peu gouailleur.

— Il n'y a pas mèche ! Ils s'en vont.

— Tout va bien, au contraire !

Et en lui-même, Villoys fut reconnaissant à la jeune femme de s'être laissée convaincre et de lui avoir permis cette réponse victorieuse.

Thibouville avait remarqué le changement d'humeur.

— Eh ! eh ! mais il me semble que cela vous fait plaisir...

— Eh bien, oui, ça me fait plaisir, mais pas comme vous l'entendez... Ça m'amuse d'avoir réussi et je suis content de m'être fait pardonner mes torts. J'ai la coquetterie de vouloir qu'on ait de moi un bon souvenir... Et je suis ravi de l'idée que je vais passer cette fin de nuit avec vous deux, chez moi... entre un nouvel et un ancien ami... car, à l'heure qu'il est, pour moi, elle n'est pas autre chose.

— C'est toujours ainsi que ça recommence... C'est chez vous, alors ?

— Oui. Elle va se faire libre et vient nous rejoindre... Payons et filons.

Il était maintenant trois heures du matin. La salle du bas n'existait plus : des toiles rayées de blanc et de rouge, tendues, n'en laissaient subsister qu'un étroit couloir, de l'escalier à la sortie.

Des cochers, devant la porte, s'offraient.

— Allons à pied, — dit Villoys, — nous avons bien le temps pendant qu'Arlette expédie son heureux seigneur.

— Mais, dites-moi, — fit Thibouville, — j'ai peur de vous gêner. Le tête-à-tête serait meilleur pour votre guérison.

— Ma guérison? Malheureusement, ce n'est pas encore pour aujourd'hui...

Ils étaient arrivés devant le charcutier de nuit le plus en vogue à Montmartre, là, tout près de *la Cigale*. Un couple était déjà dans la boutique, désignant des plats, délibérant à voix basse : une femme de mise honnête, mais sans goût, une petite ouvrière, pas même jolie, et un individu en chapeau mou, sans pardessus, ni « homme » ni « monsieur ». Ils achetèrent pour quelques sous.

Villoys eut vite fait ses provisions.

Thibouville et lui marchaient d'un pas rapide.

Thibouville était persuadé qu'il allait être témoin d'une réconciliation parfaite et banale. Villoys devinait cette opinion et, sincèrement, il s'interrogeait : ne s'appliquait-il pas à conserver auprès de Thibouville son attitude première? Ne se raidissait-il pas, même à son insu, pour ne pas s'abandonner à des sentiments plus tendres?

Sur une question de Thibouville, ses idées se firent plus précises :

— Voyons, là, entre nous, vous allez la reprendre comme maîtresse?

— Eh bien, je ne crois pas! Je ne demanderais pas mieux... mais je n'en ai pas la moindre envie... Je n'avais jamais compris l'amitié d'homme à femme, elle me semblait une duperie; cette fois, je la comprends. Arlette est une femme pour laquelle je n'ai même plus de curiosité. Mais j'aurais plaisir à la revoir, justement parce que je l'ai beaucoup connue, et je veux être très gentil, parce qu'elle m'a un peu aimé.

Ils étaient revenus dans le cabinet de Villoys. En se retrouvant au milieu de ce désordre qui lui rappelait sa tristesse récente, il se félicita de ne pas rentrer seul. Puis il pensa que même la présence de Thibouville n'eût pas suffi : il n'aurait pu s'empêcher de lui dire sa mélancolie. Heureusement, Arlette serait là, pour mettre un peu de frivolité, un peu de gaieté entre eux.

Il avait à peine rallumé les lampes, un coup de sonnette annonçait son arrivée.

— Diable! — fit Thibouville, — elle a été vite!... Plus vite que la simple amitié.

— Vous y tenez? — répondit Villoys, en ouvrant la porte.

Arlette entra, sérieuse. Elle ne voulait pas avoir l'air d'être contente, — ni, encore moins, émue : — Thibouville savait comment et pourquoi elle était là ce soir, elle n'en pouvait douter, et cela la gênait.

Elle se sentait un peu humiliée d'avoir cédé si facilement. Comme Villoys célébrait sa promptitude :

— J'ai pourtant bien failli ne pas venir! — dit-elle. — J'ai eu tort de te pardonner et de...

— Allons, allons, Arlette, ne fais pas valoir tes gentillesses : tu les gâterais. Laisse-moi te présenter mon ami Thibouville.

Arlette retrouva son plus gracieux sourire.

— Mademoiselle, mon ami Villoys m'a parlé de vous toute la soirée. Nous nous disputions, parce que je lui affirme qu'il vous aime encore.

— Il aurait bien tort... car moi, je ne l'aime plus du tout. Il le sait bien.

Arlette ne se dégelait pas, décidément.

Tout à coup, elle aperçut les verres vides, les fauteuils et les chaises éparpillées.

— Tiens, tu as eu du monde ce soir?

— Mais oui! mon vendredi.

— Ah! c'est vrai. Rousset était là?

— Mais certainement!... Tu l'aimais bien, lui?

— Dame, il fait de si jolis vers!... Et Réval?

— Oui, Réval, Pèlerin, de l'Aigue, toute la bande... Et même un de plus, qui nous faisait pour la première fois le plaisir d'être des nôtres : j'ai nommé M. Thibouville, ici présent.

— Ah! Pèlerin! j'aurais dû le deviner : voilà son guignolet! — dit Arlette en riant.

— Voyez-vous, — fit Thibouville, — les maîtresses s'en vont, mais les amis restent.

— C'est pour cela que je me fais amie, — répondit-elle.

— Mais si l'on soupait?... Attends, je vais t'aider à mettre un brin de couvert.

Elle enleva son chapeau, très amusée. Elle était reprise par ses anciennes habitudes. Souvent, elle était venue souper dans cette pièce, en tête à tête avec Villoys, les jours où il préférait ne pas sortir.

Elle avait disparu un moment, avait reparu avec un tablier. Elle défaisait les petits paquets, allait et venait, tout affairée.

Villoys riait de la retrouver si pareille à ce qu'elle était jadis.

Ils attaquèrent la galantine ; Arlette bavardait. Elle racontait à Thibouville tout le passé. Elle s'adressait à l'homme de lettres, s'analysant et analysant les autres, et elle disait les débuts de sa liaison avec Villoys. Elle parlait de lui surtout :

— Il était un peu autoritaire, mais si gentil! Très intelligent. Il aurait pu faire quelque chose, s'il n'avait pas été paresseux.

Elle s'attendrissait peu à peu, et Villoys s'amusait de le sentir. Les souvenirs qu'elle évoquait le flattaient secrètement.

Mais Arlette continuait, répétant son refrain : « Il était... Il était... Il était... »

C'était agaçant, à la longue, d'entendre parler de soi comme d'un mort. Cela répondait trop, pour Villoys, à ses inquiétudes de tout à l'heure.

— Ah! comme il savait se faire aimer! dit Arlette.

Il éclata :

— Eh bien, aujourd'hui, je n'existe plus, alors? Je ne vaux plus la peine qu'on m'aime?

— Ne te fâche pas, mon chéri! Je ne parle que de ce que je sais... Je veux dire que dans les débuts de notre liaison tu étais un merveilleux petit amant ; plus tard, tu es devenu insupportable.

— Ah! le passé, — s'écria Thibouville, — on nous le jette toujours à la tête!... Heureux l'homme qui n'a pas de passé!

— C'est vrai, — fit Villoys, — les femmes n'ont que ce mot-là à la bouche : « autrefois!... » Mais, que diable, si elles voulaient réfléchir, elles reconnaîtraient que le souvenir poétise tout: c'est le rêve... La minute présente, c'est la réalité.

— Avec ça que je rêve! — reprit Arlette. — Dans les commencements, tu cherchais sans cesse à me faire plaisir. Tu venais me voir deux ou trois fois par jour, et, à chaque visite, tu t'ingéniais à m'apporter une petite bêtise. Et puis! je ne sais pas..., tu étais tendre. A la fin, au contraire, je ne te voyais plus jamais, ou bien tu avais l'air de t'ennuyer. Ce n'était pas drôle, tu sais?

— Tu oublies que, la première année de notre liaison, tu m'as déjà fait le reproche de t'abandonner, quand je suis resté deux mois en Italie.

— C'est vrai, mais alors tu m'écrivais... et de si gentilles lettres ! J'étais si heureuse de les recevoir ! Chaque matin où j'en avais une, j'étais presque bien aise que tu sois loin de moi. Elles étaient encore plus caressantes, plus aimantes que tes paroles.

Villoys sourit, consolé par ce souvenir. C'est qu'il les aimait, lui aussi, ces lettres d'amour. Il y mettait toujours tant de son « lui » momentané, tant de cabotinage à la fois littéraire et sincère !... A mesure qu'il y décrivait ses sentiments, il en créait de nouveaux.

Quelques-unes lui revinrent à la mémoire.

— Je les ai ici, — dit-il. — Tu me les as renvoyées, tu te rappelles?

— Oui... J'espérais que tu me les rapporterais.

— Veux-tu me permettre de les montrer à Thibouville?

— Mais oui, bien sûr!... Ah! vous allez voir comme il m'écrivait de jolies choses!... Tu me les rendras, dis?

— Oui, tu les emporteras tout à l'heure.

Villoys s'était levé, il avait pris dans un tiroir une liasse épaisse.

— Je ne vous les donnerai pas toutes, — dit-il. — Je vais choisir les bonnes.

Il les examinait rapidement, et chacune lui rappelait l'occasion qui l'avait suggérée. Il en mit sept ou huit à part et les tendit au romancier.

Thibouville les lisait maintenant, et Villoys, assis de côté sur son bureau, l'épiait. Arlette s'était levée à son tour, et parcourait les lettres dédaignées.

Thibouville, de temps en temps, souriait et hochait la tête,

approbateur. Villoys se rapprocha, pour lire par-dessus son épaule. C'était décidément très bien, tout ce qu'il avait écrit là. Ces sentiments éprouvés par lui autrefois, observés consciencieusement, exprimés avec finesse, ils s'adaptaient à lui de nouveau, tout naturellement : il les revêtait comme un un habit longtemps porté.

Chaque phrase un peu profonde, ou d'une sincérité un peu cherchée, Thibouville la soulignait du doigt.

Arlette, intriguée par leurs sourires et par leurs gestes, était venue, elle aussi, derrière Thibouville. Villoys se relisait avec une complaisance de plus en plus émue. Sans y penser, il avait coulé son bras autour du cou d'Arlette, et, touché de ses propres phrases, il revivait tous ses souvenirs. Il sentait son cœur se fondre, il aimait Arlette de lui avoir inspiré d'aussi ingénieuses et tendres choses ; il l'embrassa :

— Chérie !

Elle aussi était troublée. A cette caresse, elle posa doucement sa tête sur l'épaule de Villoys.

Thibouville acheva vite sa lecture : il ne s'était pas trompé, cela tournait à la réconciliation.

— Cinq heures ! Il est tout de même temps de rentrer dormir... Allons, je vous laisse.

Villoys l'accompagna sur le palier.

— Eh bien, ça va ! — dit Thibouville.

— Ma foi, je le crois !...

— Elles sont jolies, vos lettres.

— Elles rappellent la vôtre de ce soir.

— Oui, c'est drôle comme on se ressemble !,.. Mais assez philosopher, n'est-ce pas ?... Allez aimer.

— A bientôt !

Villoys revint tout gentiment disposé pour Arlette. Elle était là, dans le fauteuil que venait de quitter Thibouville ; elle rêvait.

— A quoi penses-tu, chérie ?

— A toi.

Cette réponse trop banale le refroidit subitement. Il voulut réagir et murmurer de petites phrases douces. Il ne trouvait que celles de ses lettres... Apparemment, le départ de Thibouville avait rompu la chaude intimité qui s'établissait entre

eux. Arlette sentait cette gêne, ne la comprenait pas et restait silencieuse.

Villoys maintenant la regardait presque avec dureté. Elle lui semblait aussi indifférente et aussi étrangère qu'au premier moment de leur rencontre. Comment avait-il pu être sincère en lui écrivant jadis? Tout à coup il découvrit la cause de son attendrissement: la lecture qu'il venait de faire.

— Qu'est-ce que tu as? Tu ne dis plus rien.

Ce rappel à la réalité aggrava sa méchante humeur. Arlette lui en parut plus ordinaire, — et le contraste, entre elle et les sentiments qu'elle lui avait inspirés autrefois, plus violent.

Pauvre petite! Elle était en droit d'attendre, au bout de cette visite, autre chose de lui. — Et, en effet, elle attendait; elle ne s'en irait pas d'elle-même.

Il eut envie de lui dire des duretés. Il se retint : c'eût été trop odieux de l'avoir fait venir, de s'être grisé ainsi et de l'avoir grisée avec des paroles d'amour, pour la rudoyer ensuite.

Il fallait trouver moyen de l'éloigner doucement, sans heurts. Villoys fit un dernier effort pour être affectueux.

— Petite Arlette, je suis trop remué, nous avons vécu là une heure trop précieuse pour qu'on aille la gâter par le rapide scellement des réconciliations vulgaires. Si tu étais bien gentille, tu me laisserais penser à mon aise... Oh! ce sera à toi que je penserai, sois-en sûre.

Elle eut des larmes dans les yeux :

— Tu veux que je m'en aille?

— Je t'en prie. Ce sera bien plus exquis demain, après nous être désirés tout un jour. J'irai te prendre chez toi pour dîner. Veux-tu?

Elle fit oui, tristement, de la tête, et, sans une parole, épingla son chapeau.

Villoys sentit le besoin de lui dire encore une mignardise :

— Prends mes lettres. Elles me remplaceront. Elles sont meilleures que moi, va!

Il était resté assis. Arlette se pencha vers lui pour l'embrasser. Il posa ses lèvres, à peine, sur le front de la jeune femme. Elle sortit lentement.

Il n'avait pas bougé, songeur, assombri. Quand la porte se fut refermée :

« Je ne l'ai jamais aimée, se dit-il ; mais du moins, autrefois, je croyais l'aimer... »

Et, naturellement, ces vers lui revinrent à la mémoire :

Tu n'as jamais été, même aux jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur,
Et, comme un air qui sonne au bois creux des guitares,
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur...

*
* *

Villoys ne se réveilla qu'à deux heures de l'après-midi, après avoir dormi d'un mauvais sommeil, fatigant et agité. Il se leva maussade.

Le souvenir du rendez-vous qu'il avait pour le soir avec Arlette lui fut comme un élancement :

« Ah ! elle m'ennuie, — se dit-il. — A quoi bon aller constater encore une fois que je ne suis plus capable d'être amoureux, ni d'elle, ni d'une autre !... »

Irait-il, n'irait-il pas ? Il agita ce problème, pendant qu'il finissait sa toilette. Il n'arriva pas à le résoudre.

Bah ! il fallait d'abord déjeuner. Il serait toujours temps de prendre une décision.

Il sortit. La rue, ce matin, avait l'aspect particulier qu'elle a pour les noctambules après leurs randonnées, même dans la lumière du jour : un aspect vague, un peu flou et fantasmagorique.

Il poussa la porte du premier restaurant qui se trouva sur sa route, il s'assit et commanda machinalement. Il se sentait la tête vide, il pensait comme on rêve, sans intervenir, par association d'idées. Très confusément, il s'apparaissait comme un homme qui revient à Paris après plusieurs mois d'absence et qui n'a encore revu personne, aucun de ses amis : il est rentré dans le cadre habituel de sa vie, et pourtant il lui manque quelque chose, il éprouve un malaise. A lui, Villoys, ce qui manquait, c'était l'amour : il ne reprendrait véritablement le cours de son existence que lorsqu'il aimerait de nouveau.

Il avait maintenant fini de déjeuner. Depuis combien de temps était-il là? Il retourna chez lui, nonchalamment.

Une lettre l'attendait, une lettre d'Arlette :

*Mon chéri,*

*J'ai oublié de te dire que j'ai déménagé. Je demeure 25, rue de Turin. Viens me chercher à sept heures et sois plus gentil qu'hier.*

*Moi, je crois que je t'aime encore.*

*ARLETTE.*

Il jugea cette lettre banale. Après une rencontre comme celle de la veille, elle aurait pu trouver autre chose à lui dire. Décidément, c'était une femme bien ordinaire.

Mais, tout de suite, il se sentit injuste : elle devait être aussi fatiguée que lui ; et qu'aurait-il écrit, lui, avec sa tête creuse et lasse? Elle avait le droit de lui faire des reproches, après la façon dont il l'avait renvoyée. Au lieu de cela, elle lui disait ce qu'elle avait à lui dire, tout simplement, sans phrases. Et même, elle ajoutait qu'elle l'aimait.

Il était stupide d'hésiter : l'amour appelle l'amour. Oui, il irait dîner avec elle, et il ferait tous ses efforts pour être aimable.

On sonna.

Si c'était elle, comme il allait bien la recevoir! Il courut ouvrir, tout prêt à donner un baiser, sans un mot.

— Tiens, Thibouville!

Eh bien, après tout, c'était encore un peu d'elle: il allait pouvoir en parler, s'attendrir, s'entraîner pour le soir.

— Ah! je suis content de vous voir! — dit-il.

— Oui, mais je n'ai qu'une minute. Je viens prendre des nouvelles... Guéri, hein?

— Non, pas du tout... Figurez-vous que je l'ai flanquée à la porte.

— Ce n'est pas possible!

— Oh! très doucement... En lui promettant de lui rendre sa visite aujourd'hui.

— Promesse que vous comptez ne pas tenir?

— Si, je la tiendrai.

— Reculer pour mieux sauter, alors?... J'avoue que je ne comprends pas très bien.

— Ah! voilà... Moi non plus... J'étais admirablement lancé, puis, dès que vous avez été parti, que je suis resté seul avec elle, je l'ai trouvée indifférente, ennuyeuse... Je ne pouvais pourtant pas l'aimer, une de mes lettres à la main!...

— Non, en effet...

— Mais aujourd'hui, je veux me rattraper absolument. Il faut que je sorte de ce fâcheux état où je croupis. L'occasion est bonne, j'en profiterai... En somme, au physique, elle est jolie; au moral, j'en referai ce que j'en avais fait... et je serai heureux comme je l'étais autrefois.

— A la bonne heure! J'aime à vous voir dans ces dispositions. Aussi je file...

— Oh! non, ne faites pas cela... Restez avec moi pour me maintenir au ton. Si je m'ennuie d'ici à ce soir, je suis perdu.

— Non, je ne peux pas, vraiment. Et puis... où vous en êtes, vous ne vous ennuierez pas, je suis tranquille... Cristallisez tout seul, ça vaut mieux. Au revoir!

Villoys était bien décidé, cette fois. S'il avait pu vouloir, il y a longtemps qu'il serait guéri; aujourd'hui sa volonté revenue, il réussirait.

Il allait se soigner jusqu'au soir. D'abord, il essaierait de dormir une heure. Ensuite, il penserait à cette jolie Arlette, à toutes ses qualités, au bonheur qu'il aurait de se sentir enfin revivre. Avant de sortir, il prendrait un *tub* froid; en route, un *cocktail* un peu fort. « Pour avoir la tête et le cœur dispos, ne faut-il pas s'occuper un peu du corps? »

Ce programme fut suivi de point en point.

Villoys maintenant montait la rue de Rome, allègrement.

« Ah! comme c'est bon d'être amoureux! » pensa-t-il. — Et, de très bonne foi, il se figurait l'être.

Arlette, évidemment, l'attendait avec impatience. Elle devait se demander s'il viendrait : l'humeur qu'il avait montrée la veille ne pouvait que l'en faire douter... Comment aurait-elle pris cette dérobade?... Sa lettre indiquait pourtant qu'elle n'était pas trop fâchée : « Sois plus gentil qu'hier », c'était un reproche, sans doute, mais affectueux et bien corrigé par la fin : « Je crois que je t'aime encore. »

Il s'attendrit en imaginant son entrée chez elle. Elle devait

le guetter, bien sûr. Il ouvrirait les bras : « Moi aussi, je t'aime encore ! » Puis voilà, ce serait fait, tout simplement. Cette image lui fit battre le cœur. Il le constata même avec une certaine satisfaction.

Mais où le recevrait-elle ? Dans quelle pièce ? Instinctivement, il s'était représenté cette scène dans le décor de l'ancien appartement, celui qu'il lui avait choisi, meublé, là-bas, dans une rue paisible des Ternes. Elle avait déménagé maintenant. Et dans quel quartier était-elle venue se fourrer ? Un quartier de petites grues, même pas élégantes !... Après tout, n'en était-elle pas une elle-même, aujourd'hui ? Quand il l'avait connue, avec son désordre et sa négligence, parbleu ! c'est à cela qu'elle tournait. Il avait essayé de l'en sauver. Il avait réussi, tant qu'il était son amant ; mais, lui parti, elle avait dû y revenir, c'était tout simple :

Chassez le naturel, il revient au galop...

« Tiens, de qui donc est ce vers ? — se demanda-t-il. — Je sais qu'il n'est pas de Boileau, mais de qui ?... » Et, dans la rue de Saint-Pétersbourg, puis dans la rue de Turin, il s'acharnait à la poursuite d'un nom : « Ah !... Destouches !... » Il s'étonna tout à coup de ses pensées, il en remonta le cours : « Ah ! oui, j'étais en train de me fâcher : parce qu'Arlette a déménagé. Qu'est-ce qui me prend ? De quel droit ?... Cela ne me regarde pas... Elle est venue habiter rue de Turin parce que c'est plus près de son théâtre... Et la preuve qu'elle n'est pas une simple petite grue, c'est qu'elle travaille : elle joue la comédie... Oh ! évidemment, elle ne doit pas avoir beaucoup de talent ; mais elle n'est pas bête, elle arrivera. »

Il se hâta de conclure, apercevant le 25 :

« D'ailleurs, tout cela n'a pas d'importance. Je l'aime, elle m'aime. Je lui ferai reprendre la bonne petite vie d'autrefois, et cela ira très bien ! »

Il avait tout de même la gorge un peu serrée en montant l'escalier. Il sonna. Pendant le temps qu'on mit à lui ouvrir, il entendait les battements de son cœur.

— Madame n'est pas encore rentrée... Mais monsieur est bien Monsieur Villoys ?

— Oui, — répondit-il, tout déçu, presque angoissé.

— Ah ! alors, si monsieur veut bien attendre un instant... Madame ne va pas tarder... Elle m'a tant recommandé de ne pas laisser partir monsieur !

Il entra. Ce n'était vraiment pas gentil. Comment ! il arrivait tout plein de tendresse, ne pensant qu'à elle, et elle n'était pas là !... Ce n'était pas sa faute, à lui, si chaque fois qu'il se sentait en bonnes dispositions d'aimer, un événement imprévu venait tout à coup le refroidir.

Il faillit s'en aller. Mais la bonne lui ouvrait la porte du salon ; elle souriait d'un air encourageant. Il connaissait Arlette : cette femme devait être au courant. Ce sourire lui déclarait les intentions d'Arlette à son égard. Bah ! il attendrait, il ne voulait rien avoir à se reprocher.

Que faire ? Il s'ennuyait déjà dans cette pièce, sans un livre, sans un journal... Autrefois il y avait toujours des livres sur toutes les tables... Villoys eut l'intuition que le sentimentalisme où il vivait depuis quelques heures était bien fragile. Ah mais ! il ne fallait pas se laisser envahir par le découragement...

Ce n'était pas facile de réagir, dans cette pièce froide, qui paraissait inhabitée... Ces meubles rangés contre le mur étaient vilains... Cette table, pourtant, c'était lui qui l'avait achetée à l'Hôtel des Ventes, presque au début de leur liaison. Et cette bergère dans laquelle il était assis, il la lui avait apportée lui-même, un jour, la première fois qu'elle se levait après une maladie... Il se rappelait... Il n'était pas très riche à cette époque : leur mobilier était rudimentaire. Elle était couchée depuis quinze jours, avec une angine ; elle allait mieux : comment l'installer pendant l'heure où le médecin lui avait permis de se lever ? Ils ne possédaient que des chaises. Avait-il assez couru, d'abord pour emprunter l'argent qui lui manquait ; ensuite, pour trouver un bon fauteuil, bien moelleux, bien propre ! Enfin, il l'avait découvert, obtenu, conquis ; il l'avait fait mettre aussitôt sur un fiacre... Et le bon sourire reconnaissant d'Arlette quand il était arrivé, cette bergère sur les épaules, pour aller plus vite !... Il l'aimait tout de même bien, à ce moment-là... Puis, peu à peu, leur ménage s'était augmenté : une chaise longue, des tables, et bien d'autres meubles encore... Il avait fini par

lui créer un petit intérieur confortable, où il aimait à venir, où il se plaisait... C'étaient pourtant les mêmes objets qui étaient là, mais Arlette ne devait plus les chérir : on sentait qu'elle n'était pas souvent chez elle. Autrefois, ils avaient passé des heures à discuter la place de chaque meuble ; à présent, on eût dit qu'on les avait posés là, n'importe comment, sans goût, pour garnir le vide.

« Ces pauvres choses qui m'étaient si chères, elles sont comme elle maintenant !... Elles sont à tout le monde. »

Une voiture s'était arrêtée. Il entendit claquer la portière.

Il tendit l'oreille, cherchant à percevoir tous les bruits de la maison. Une clef dans la serrure, un petit colloque avec la bonne, — elle parut.

Il évita de lui reprocher son retard, pour ne pas mettre de mauvaise humeur entre eux. Il fit le geste qu'il voulait faire tout à l'heure, en arrivant, si elle avait été là : il lui ouvrit les bras. Il se sentit théâtral. Elle, un peu étonnée, vint à lui. Ils s'embrassèrent. Mais ce baiser tant escompté, dans la rue, en venant, lui parut froid et gauche.

Au lieu de lui dire qu'il l'aimait encore, il ne put s'empêcher de lui demander :

— Pourquoi rentres-tu si tard ?

— Parce que j'ai été retenue. Je ne l'ai pas fait exprès, tu penses !

— C'est égal ! ce n'est pas gentil.

— Eh bien, et toi ? Étais-tu gentil hier soir, quand tu m'as renvoyée ?

Elle lui en voulait encore !... Ah ! vraiment, il n'avait pas de chance avec ses prévisions !

— Ce n'était pas ma faute, Arlette, je sentais le besoin d'être seul. N'en parlons plus, je t'en prie.

— Mais je ne demanderais pas mieux ! C'est toi qui me fais des reproches : je me défends... Que veux-tu ? Je t'aime bien, mais ce n'est plus comme autrefois : tu m'as laissée reprendre mon indépendance, m'y habituer ; tant pis pour toi ! Je ne me laisse plus gronder par personne...

— Eh bien, je ne gronde plus, là. Où allons-nous dîner ?

— Où tu voudras, mais pas trop loin du théâtre, parce qu'il est déjà tard.

— Tu ne voudrais pas venir chez le père Boivin, tu sais, dans la pièce du bas, divisée en stalles comme une écurie? Ces cabinets particuliers ménagés dans la salle commune, nous les aimions bien, autrefois. Et le vin d'Anjou! Et les fins petits mets à la casserole! Tu t'en souviens?... Nous nous y sommes déjà réconciliés après une brouille de quelques jours. Ce serait la seconde fois. Ça nous porterait bonheur.

— Oh! mon pauvre chéri, je voudrais bien, mais il n'y a pas moyen : il est déjà sept heures et demie et il faut que je sois au théâtre à neuf heures.

— Tu vois, si tu étais rentrée plus tôt...

— Ne grogne plus. Nous irons dîner n'importe où, sur le boulevard ou près du boulevard... Tiens, *Au Grand U*... Nous y avons dîné aussi ensemble, autrefois. Ce sera très bien, n'est-ce pas?

— Oh! si tu veux, — répondit Villoys, indifférent.

Certainement, ils avaient dîné ensemble *Au Grand U*, mais, par hasard : aucun souvenir ne s'y rattachait. Jadis, elle aurait compris l'importance de la mise en scène dans un cas semblable : une réconciliation, c'est comme un anniversaire; les pèlerinages s'imposent... Il sentit sa soirée gâtée.

Arlette, voyant poindre cette mauvaise humeur, se faisait suppliante :

— Ne sois pas méchant... Viens vite. Nous sommes pressés.

Villoys se laissait faire. Il avait commencé, il irait jusqu'au bout. Mais le plaisir attendu s'était changé en corvée.

Arlette avait gardé son fiacre : ils y montèrent. Villoys ne disait mot. Il pensait que, décidément, elle ne valait plus la peine d'être aimée. Tout ce qu'il pouvait faire en souvenir du passé, c'était de lui donner un peu d'amitié : il l'avait promis, il tiendrait sa parole. Mais, dans la soirée, il trouverait moyen de lui dire qu'il valait mieux ne pas reprendre leur vie d'autrefois : elle ne serait plus possible. Pour le moment, il ne lui restait qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur, et à tâcher au moins de lui parler sans amertume... Mais de quoi lui parler? Ils n'avaient plus d'intérêts communs.

Cependant elle s'inquiétait de son silence. Elle ne deman-

dait pas mieux que de l'aimer encore, et même elle aurait voulu lui dire de bonnes choses tendres, mais elle le sentait hostile, tout prêt à s'irriter... Ils n'avaient pas échangé une parole quand la voiture s'arrêta.

Le restaurant était plein : pas moyen d'avoir une table à soi tout seul. Il fallait s'asseoir à côté d'étrangers, subir l'odeur de leur nourriture... On aurait été si bien, là-bas, chez le père Boisvin !...

Dans la salle du fond, ils s'assirent en face l'un de l'autre, au bout d'une table. Après tout, le voisinage leur serait plutôt commode : il les dispenserait d'une conversation intime, et les forcerait de s'en tenir aux mots insignifiants.

Le menu arrêté, Arlette recommanda au garçon de se dépêcher. Elle ajouta très haut, pour la galerie :

— Il faut que je sois à mon théâtre à neuf heures.

Villoys ne put s'empêcher de sourire en constatant ce mouvement de vanité puérile. C'était vraiment inutile de continuer à se battre les flancs pour trouver exquise cette petite oie... Il fallait pourtant s'intéresser à elle. Il la questionna sur ses rôles.

Elle jouait dans *le Carnet du Diable*.

— Je ne faisais que figurer, au commencement; mais, depuis huit jours, je remplace une camarade. Le régisseur est très content de moi.

Un monsieur, à côté d'eux, l'écoutait d'un air amusé, un peu railleur. Villoys ne put résister au plaisir facile de montrer qu'il n'était pas dupe de cette sottise bavarde :

— Alors, tu es une artiste, à présent ? Dans les comptes rendus des courses, tu quittes le côté des demi-mondaines...

Elle perçut l'ironie :

— Eh bien, quoi ! est-ce que ça ne vaut pas mieux ? Je veux travailler sérieusement. Dans la prochaine revue, tiens, on m'a promis de très jolis rôles. Si je m'en tire, on m'en donnera d'autres... Je peux très bien arriver à gagner ma vie comme cela. C'est toujours plus honorable.

— Voilà des sentiments que je ne saurais réprouver.

Le monsieur s'amusait de plus en plus. Comment Arlette osait-elle parler ainsi en public ?

— Tu connais déjà la prochaine revue ? demanda-t-il.

— Oui, elle passera dans une quinzaine ; nous répétons. Elle est très amusante. Il y a d'abord un prologue, à Montmartre. Il y a tous les directeurs de théâtre, et alors, tu comprends, la chanson rosse se promène dans la rue. Alors les directeurs veulent l'enlever, et alors...

— Alors ?...

— Ah ! tu te moques de moi !... Mais tu vas voir, c'est très drôle.

Et elle continua, revenant à chaque instant sur des épisodes oubliés, prodiguant de plus en plus les « alors » et s'arrêtant pour demander : « Tu comprends ?... »

Villoys n'essayait même plus de la suivre. Mais, d'un air sérieux, il répondait :

— Oui, oui, très bien, va toujours...

Et maintenant, à la dérobée, il souriait avec le voisin.

Ils sortirent... S'il voulait prévenir Arlette de ses nouvelles résolutions, c'était le moment. Ils n'avaient qu'un bout de chemin à faire ensemble, elle n'aurait pas le temps de beaucoup récriminer.

Il chercha un prétexte et crut l'avoir trouvé :

— Est-ce que tu consentirais à quitter le théâtre, si je te le demandais ?

— Écoute, veux-tu être bien gentil ? Ne me parle pas de ça maintenant. Je pensais bien que tu en arriverais là, et, vraiment, je ne sais pas quoi te répondre.

— C'est qu'il faudrait absolument que je sache à quoi m'en tenir.

— Ne sois pas tyran ! Tu en as perdu le droit... N'espère pas que je sois de nouveau pour toi ce que j'étais. Tu ne feras plus de moi tout ce que tu veux : j'ai repris mon indépendance, et je la garde... Tu m'as proposé d'être mon ami, j'ai accepté. Maintenant, nous nous apercevons que nous nous désirons toujours. Soit ! Tu seras un amant que j'aimerai, mais tu ne seras pas « mon amant ». Tu obtiendras peut-être de moi, à la longue, par la tendresse, beaucoup de choses. Mais si tu dois poser des conditions, non ! Restons-en où nous en sommes : amis.

Ainsi, c'était elle-même qui le lui proposait. Il était bien bon d'avoir craint des reproches !... Elle ne tenait vraiment

pas beaucoup à lui! Il faillit s'en fâcher. « Mais de quel droit? pensa-t-il. Parce qu'elle me dit ce que j'allais lui dire moi-même? Je n'ai pas prononcé un mot aimable de la soirée, je me suis moqué d'elle, et, brusquement je lui demande des sacrifices. Elle me les refuse. C'est bien naturel. »

— Eh bien, soit! — répliqua-t-il, — restons amis. Je ne saurais, après t'avoir possédée comme je t'ai possédée autrefois, me résigner au rôle que tu veux me donner.

Ils étaient arrivés dans le passage des Panoramas, à l'entrée des artistes. Villoys lui tendit la main; elle hésita un instant, puis tout à coup la serra franchement, et répondit:

— Tu ne m'aimes plus du tout, en ce moment, je le sens bien; sans cela, tu me comprendrais mieux. Mais nous disons des bêtises et nous nous en voudrons dans cinq minutes... Je m'adresse à ton amitié. Tu vas aller dans la salle, tu me regarderas jouer. Je suis du « un » et du « trois ». Quand je serai sortie de scène au troisième acte, tu t'en iras et tu viendras m'attendre ici. Tu me diras ce que tu penses de moi, tu me donneras des conseils, si tu le veux, et, pour le reste, nous en causerons... C'est entendu?

N'était-ce pas ce qu'il y avait de mieux à faire? A quoi passerait-il sa fin de soirée? Il rentrerait chez lui, triste d'y revenir avec une désillusion, il s'y ennuierait à mort. Et puis, il n'avait guère de raison pour lui refuser ce qu'elle demandait. Il accepta et elle disparut à l'intérieur du théâtre. Derrière elle, une porte à tambour se referma.

Il eut une sensation désagréable.

« Comme j'avais raison, autrefois, de lui défendre ce métier-là! J'aurais horreur d'avoir une actrice pour maîtresse. En ce moment où elle m'est indifférente, cela m'est pénible d'en être séparé tout à coup, brutalement, par cette porte... Je me vois l'accompagnant ici, après une journée de tête-à-tête calme et tendre. La sentir m'échapper ainsi pour entrer dans un monde que je ne connais pas ou que je connais mal, mais que je sais très attirant, cela me serait douloureux...

» Si encore elle était une grande comédienne, je trouverais ma jalousie sotte: elle aimerait son théâtre pour les émotions, pour la gloire qu'il lui donnerait. Les raisons de cet amour seraient au moins un peu hautes. Elle en serait meil-

leure, plus intelligente, plus vibrante : j'en profiterais... Mais, plus le rival est indigne, plus la coquetterie devient affreuse. Arlette est certes plus attachée aux coulisses qu'à la scène. Ce qui lui plaît, c'est le milieu à la fois brillant et vilain, futile surtout, interdit aux profanes et où elle a ses habitudes. Ce qui l'attire, c'est le sourire du concierge, le tutoiement des cabots, la promiscuité de la loge, l'odeur du fard; c'est tout ce qu'il y a de bas et de laid dans le théâtre : les « dessous ...» C'est heureux que je ne l'aime plus. Je souffrirais trop. »

Il pénétra dans le péristyle des Variétés. C'était l'entr'acte, après le lever de rideau. Il se fraya un chemin à travers la foule, prit un fauteuil au guichet, entra dans la salle.

Il ne savait plus du tout maintenant ce qu'il pensait d'Arlette. Il s'interrogeait en vain, ne pouvait se répondre avec précision.

Peu importait, d'ailleurs ! Il n'était là que pour la regarder jouer, comme il l'avait promis.

*
* *

On frappa les trois coups.

Le rideau se leva sur un décor de brasserie : la *Brasserie des Favorites*. Les verseuses portaient chacune le costume et le nom d'une femme célèbre dans l'histoire de France, maîtresse d'un roi. Il y avait là Diane de Poitiers, La Vallière, Montespan, la Pompadour, madame de Maintenon elle-même et bien d'autres. Villoys reconnut Arlette sous les atours de la Du Barry. Il fut étonné. C'est qu'elle était vraiment jolie, plus jolie que toutes les camarades !

Elle était assise à une table, avec des étudiants. Ses cheveux blonds, ondulés, avaient sous les feux de la rampe des reflets nouveaux pour lui. Sa figure rieuse, mobile, lui paraissait plus gracieuse. Il ne lui connaissait pas un tel charme.

Elle se leva pour un jeu de scène. Elle lui sembla plus grande, plus élégante qu'à la ville. Elle était décolletée assez bas : il reconnut sa gorge, qu'il avait toujours trouvée belle; il en fut ému et un peu fier. Sa taille, allongée par le cor-

selet et les paniers Louis XV, était plus souple encore, sa démarche agréable et facile.

Villoys s'aperçut que le regard d'Arlette parcourait les rangs des fauteuils : elle le cherchait, sans doute. Il s'agita pour attirer son attention. Elle le vit, et ils échangèrent un coup d'œil.

« Elle est certainement désirable, se dit-il, et je suis sûr que beaucoup dans cette salle voudraient être à ma place : je n'ai qu'un mot à dire, et je serai son amant ce soir. Cela devrait suffire à me rendre heureux. Mais c'est pour moi sans intérêt. Thibouville avait raison, dans sa lettre : est-ce que je la posséderais parce que je la tiendrais dans mes bras ? Le premier venu, pour de l'argent, pourrait en faire autant, une heure après. Voilà pourquoi je ne peux plus l'aimer. Pour réveiller mon affection, il faudrait qu'elle fût à moi, complètement à moi, comme autrefois ; il faudrait que, même là, pendant qu'elle joue, elle fût sous mon pouvoir. Et cela n'est pas : le premier sacrifice que je lui demande, elle me le refuse. Elle veut bien me prendre comme amant, avec les autres, en plus... Ce n'est vraiment pas la peine. »

A ce moment, il surprit un signe qu'elle adressait à un spectateur embusqué dans une baignoire d'avant-scène.

« Oui, c'est bien cela : n'importe qui, à présent, la possède autant que moi. J'ai vécu pendant trois ans avec elle ; elle m'a aimé et m'aime encore, à ce qu'elle dit ; nous nous sommes revus hier pour la première fois depuis notre rupture ; elle me sait dans la salle... et elle coquette avec un autre... Elle n'a pas de cœur. »

La figuration était maintenant reléguée au fond, le devant de la scène occupé par des personnages plus importants. Arlette causait à voix basse avec un grand diable d'acteur, beau garçon, l'air content de lui. A leurs sourires, aux mines d'Arlette, Villoys ne pouvait douter qu'il y n'eût entre eux au moins quelque galanterie.

Le visage satisfait du personnage l'agaça, l'irrita.

« C'est charmant!... Elle les choisit bien!... Voilà les rivaux que j'aurais si j'étais son amant. »

Il la méprisa. Mais ce mépris lui causa, cette fois, une légère souffrance. Là-bas, sur la scène, Arlette continuait à

se faire courtiser. Que pouvait-il donc lui dire, ce grand imbécile? Quelles fadaises ou quelles grossièretés? C'était peut-être pour ce vulgaire cabotin que, tout à l'heure, elle n'avait pas voulu renoncer à sa liberté.

L'acte finissait. Les étudiants et les favorites se tenaient par la taille, l'orchestre jouait un galop et le rideau se baissait lentement sur une danse échevelée.

Arlette était bien abandonnée au bras de son danseur; il avait l'air de l'étreindre vraiment, et leurs figures joyeuses paraissaient bien sincères... Était-ce un jeu? était-ce la réalité? Villoys, un moment trouva cette incertitude cruelle.

L'agitation bruyante des spectateurs, autour de lui se dirigeant vers les couloirs, le secoua. Il se leva pour aller fumer une cigarette. Il se sentait mal à l'aise, inquiet.

« Eh bien, qu'ai-je donc? Est-ce que je serais jaloux, par hasard? Jaloux sans amour, alors!... Pourquoi pas? On a bien des vices sans avoir de vertus. Mais ce ne serait pas gai. »

Quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il reconnut un ancien camarade de collège, rencontré quelquefois dans les restaurants de nuit.

— Il y a longtemps qu'on ne t'avait vu. Comment va?

Villoys lui sut presque gré de le distraire.

— Pas mal, et toi? Viens boire un bock.

— Volontiers.

Ils entrèrent au café du théâtre.

— Elle est gentille, Arlette, dis donc!... Tu es toujours avec elle?

Villoys eut un petit mouvement de vanité. Il eût désiré répondre oui, mais il n'osa pas. Il prit un air dégagé :

— Ah! non! Tu ne voudrais pas... Trois ans de collage, ça suffit.

— Alors, c'est fini? J'ignorais.

— C'est déjà de l'histoire ancienne.

Et Villoys détourna la conversation.

— Qu'est-ce que tu penses de cette pièce?

— Rien.

Et ils continuèrent à causer de choses et d'autres, d'amis communs, de femmes, d'anciens professeurs.

Villoys écoutait à peine. Malgré lui, sa pensée revenait toujours vers Arlette.

La sonnette de l'entr'acte retentit. Ils se serrèrent la main.

— Mais à propos... Avec qui est-elle, Arlette, à présent?

« Ah çà! se dit Villoys, elle lui tient bien au cœur!.,. Encore un futur amant pour elle. C'est intolérable, à la fin ! »

Et, méchamment, il lui cria en retournant la tête :

— Oh ! probablement avec tout le monde, avec le premier cabot venu !

Aussitôt il regretta sa phrase : « Je remplis bien mon rôle d'ami. Pourquoi m'acharner après cette malheureuse qui m'est indifférente?... » Il avait regagné sa place. La scène représentait les Enfers. Pluton y rendait la justice. — Villoys chercha des yeux Arlette parmi les jolies démones qui entouraient le roi des Enfers. Il ne la trouva pas.

« Ah ! c'est vrai, je m'en souviens, elle n'est pas du deuxième acte. Elle reste dans les coulisses... Ah ! ces coulisses... c'est là, l'ennemi... » Dans son esprit, tout à coup, elles apparurent comme un lieu de perdition, de débauche, de perversité. C'est là qu'était l'enfer, et non pas sur la scène. Il se moqua de lui-même ; maintenant, il pensait comme M. Prudhomme.

Malgré lui, il cherchait parmi les diables le bel acteur du premier acte, l'amoureux d'Arlette : il ne figurait pas. Ce fut comme un déchirement... Et, dans la baignoire d'avant-scène, le monsieur qu'elle regardait tout à l'heure, lui non plus, n'était pas là.

« Parbleu ! Ils étaient tous les deux dans sa loge... en même temps ou l'un après l'autre..., tandis que lui, triste imbécile, attendait naïvement la fin de la pièce pour avoir l'immense honneur de la reconduire !... Elle se déshabillait, s'habillait devant eux, sans pudeur, elle se moquait de lui... Ah ! c'était vraiment trop commode !... Mais lui aussi, parbleu ! il irait dans cette loge. Il voulait avoir sa part, montrer qu'il n'était pas dupe... Ah ! on allait voir ! »

Il s'était levé, dérangeant ses voisins. Il gagna le couloir, en colère, mauvais. Il heurta la porte de fer qui donne accès sur la scène. Il sentait confusément qu'il faisait une sottise, mais il ne voulait pas réfléchir.

Personne ne répondit à son appel. Il s'exaspéra et frappa de nouveau. Une ouvreuse vint le prier de ne pas faire tant de bruit.

— Mais j'ai besoin d'aller sur le théâtre!

— On n'ouvre pas ici. Il faut que monsieur fasse le tour par le passage.

— Ah! merci.

Il franchit rapidement le contrôle, arracha sa contremarque des mains qui la lui tendaient et sortit en faisant le moulinet avec sa canne...

— Hé! monsieur!... Où allez-vous par là?

C'était la concierge du théâtre qui le hélait.

Il s'arrêta, et, d'une voix brusque :

— Je monte aux loges!

— Monsieur, c'est impossible. J'ai des ordres sévères. Personne ne doit passer.

— Mais je vais voir mademoiselle Arlette!...

— Oh! bien, monsieur, nous avons soixante-dix femmes ici, pour la figuration et les petits rôles!... S'il fallait laisser chacune de ces dames recevoir qui lui plaît, voyez ce que deviendraient les coulisses!

— C'est bon, c'est bon. Vous pouvez m'empêcher de passer, mais je n'ai pas besoin de vos commentaires.

« Je n'ai que ce que je mérite, pensa-t-il. Est-ce qu'elle compte ici, Arlette? Est-ce qu'on la connaît? Elle fait partie du troupeau. Il n'y a que moi pour lui donner de l'importance, comme un collégien!... »

Il marcha quelques instants sur le boulevard, pour se calmer. Il conclut :

« En réalité, elle m'est indifférente; mais, dès qu'elle n'est plus là, ou bien je l'aime ou bien j'en suis jaloux : donc, je suis ou ridicule ou malheureux. Cela ne peut pas durer plus longtemps. Je vais l'attendre, comme c'est convenu, et lui signifier que je ne veux plus avoir aucun rapport avec elle. Je serai brutal, s'il le faut. »

Cette décision l'apaisa tout à fait. Il rentra dans le théâtre.

Le troisième acte était commencé. Dès la porte, il aperçut Arlette en toilette de bal. Elle faisait maintenant un person-

nage de jeune fille. Elle était seule, dans un coin, assise sur une chaise. Ses regards étaient fixés avec une évidente inquiétude sur le fauteuil que Villoys occupait tout à l'heure. Il remarqua cette inquiétude; il en fut flatté.

Il arrivait à sa place : la figure d'Arlette s'éclaira ; elle eut à son adresse un heureux et gentil sourire. — « Jamais il n'aurait le courage de lui dire qu'il ne voulait plus la voir. Pauvre petite ! Cela lui ferait sûrement de la peine ; elle ne s'y attendait pas. »

Arlette le regardait toujours. Elle profitait du silence et de l'immobilité que lui imposait son rôle pour lui parler des yeux. Il s'attendrit sur le chagrin qu'il allait lui causer. — « Mais, après tout, qui l'y forçait, à prononcer ces paroles graves? Ne valait-il pas mieux laisser les choses se faire toutes seules, lentement?... Et puis cela lui serait pénible, à lui-même, de la quitter ainsi, à jamais. Et pourquoi ? Pour une absurde crise de jalousie qui l'avait pris tout à coup, sans rime ni raison ! Elle avait dit bonjour à quelqu'un dans la salle, elle avait bavardé en scène avec un camarade : eh bien, après ? Pour si peu, il l'avait jugée coupable envers lui... et il n'était même pas son amant, il ne voulait pas l'être, il le lui avait dit à elle-même en termes formels... »

Arlette se leva pour faire une révérence. De nouveau, il fut séduit par l'aspect vigoureux et agile de son corps. — « Ce serait tout de même bon de l'aimer et d'en être aimé ! »

Elle lui sourit de nouveau. — « Et, qui sait? Elle l'aimait peut-être encore, elle. Elle paraissait si préoccupée tout à l'heure, alors qu'elle voyait son fauteuil vide, et si joyeuse quand il était venu s'y rasseoir !... Pourtant, lorsqu'il lui avait demandé d'abandonner le théâtre, elle avait refusé... »

Sur la scène, elle parlait. Quelques phrases banales, médiocrement dites. Cependant le timbre de sa voix le troubla. — « Et encore, elle n'avait pas refusé catégoriquement : « Fais-toi aimer assez pour que ce ne soit plus un sacrifice », avait-elle répondu.... Comme cela serait délicieux, de la ramener peu à peu, par la tendresse, à ses sentiments d'autrefois ! Plus ce serait difficile, plus il faudrait déployer d'affection

adroite, de soins attentifs, et plus ce serait charmant... La voir de jour en jour revenir à lui tout à fait, lui persuader le mépris et l'horreur de ce qu'elle aimait aujourd'hui, n'était-ce pas mille fois plus savoureux que d'exiger brutalement, par des ultimatums, un changement immédiat et complet ?... C'est lui qui avait été bête de n'avoir pas compris tout cela plus tôt. C'est lui qui avait à se faire pardonner... Dire qu'il avait failli, tout à l'heure, aller l'attaquer dans sa loge !... Mais il l'aimait, c'était évident ! La jalousie sans amour, la colère contre une indifférente, des mots tout cela... Il l'aimait, voilà la vérité. Il en était sûr, maintenant... »

L'acte finissait. Arlette lui rappela, d'un signe, qu'il devait l'attendre. Elle aussi avait l'air aimante...

« Pourvu qu'elle ne soit pas trop longue à se démaquiller ! »

Il s'étonna de son impatience ; mais, pas plus que tout à l'heure, dans son accès de colère, il ne voulut réfléchir : c'était trop bon de goûter ces sensations douces, oubliées depuis si longtemps.

Il sortit tout joyeux, alluma une cigarette à l'entrée du passage.

Enfin, dans une minute, il allait la revoir. Son cœur se gonflait de joie et d'émotion, d'une émotion qu'il sentait réelle et sincère.

Il se tenait devant la porte pour la voir plus tôt. Déjà, des femmes sortaient. A chacune, une légère déception venait accroître son impatience.

Mais, cette fois, c'était elle. Il s'avança rapidement, lui saisit les deux mains, et, d'une voix un peu étranglée :

— Tu sais, Arlette, je t'aime, à présent.

— Moi aussi, vilain !... Mais tu étais méchant !

— Oui, tu as raison. Mais je ne le suis plus... Tu es trop gentille.

— Alors tu n'exiges plus rien ? Tu me reprends sans conditions ?

— Oui, Arlette, sans conditions.

— Tant pis !... parce qu'alors je ferai tout ce que tu voudras !...

— Je l'espère bien ! Je t'aime.

— Rentrons, dit simplement Arlette.

Ils partirent bras dessus, bras dessous, échangeant des niaiseries tendres, que Villoys trouvaient délicieuses.

*
* *

Sur le boulevard, comme il arrêtait une voiture, Thibouville passa. Il tendit la main à la jeune femme et, tout bas, dit à son ami :

— Ça y est !... Vous voyez bien que vous pouviez encore être amoureux.

— Oui, — répondit Villoys, — puisque je pouvais encore être jaloux.

Et, derrière la jupe d'Arlette, Villoys sauta dans la voiture, qui s'éloigna.

JACQUES BIZET

# LE SULTAN

## COMME FINANCIER

Au cours des massacres d'Arménie, il y a quelques années, un homme, qui occupait à Galata une situation considérable, ne cessait de répéter : « Tout cela n'est rien, ne nous mènera à rien ; les puissances n'entreront en conflit avec le Sultan que sur des questions d'affaires, et la Turquie ne mourra que de ses mauvaises finances. »

Le 31 août 1896, cinq jours après les épouvantables tueries de Constantinople, le Sultan célébrait avec éclat, et comme de coutume, l'anniversaire de son avènement. Les ambassadeurs avaient résolu de ne pas illuminer leurs palais, mais les drogmans des six ambassades portèrent à Yldiz-Kiosk des félicitations officielles.— A la même date, cette année, le drogman français ne s'est pas joint à ses collègues et le pavillon tricolore n'a pas été hissé sur le toit de notre ambassade à Thérapia. Pour la première fois depuis la paix de San Stefano, une puissance a suspendu ses relations diplomatiques avec le Sultan. Il s'agissait d'une « question d'affaires », comme disait le prophète de Galata, d'une concession et de deux ou trois créances.

Pour donner une leçon à la Turquie, nous avons laissé échapper des occasions meilleures. Aussi a-t-on peine à croire à la gravité de cette rupture. La Bourse, elle-même, ne

s'émeut pas et, selon la formule, « les fonds turcs sont très résistants ». Nulle panique ; une vague inquiétude seulement — oh ! bien naturelle : le Sultan nous a donné tant de surprises ! Au printemps dernier, lui, dont la réputation de couardise était si bien établie, dont on expliquait tous les actes par la peur, n'a-t-il pas été seul brave à la cérémonie du Baïram, lorsqu'un tremblement de terre fit craquer les parquets et sonner les lustres de la salle du trône de Dolma-Bagtché, mit les courtisans en fuite et affola de vieux généraux qui passèrent, pour sauver leur vie, au travers des fenêtres fermées ? Serait-il donc capable de courage dans les grandes occasions ? Le plus probablement, il cédera, comme il a toujours cédé, à une volonté ferme appuyée par les arguments, même lointains, de la force matérielle.

*
* *

L'incident clos aura-t-il été le premier d'une série nouvelle, et le débat séculaire des puissances et du Grand-Turc va-t-il se localiser sur le terrain financier ?

Depuis quelques années, les rapports de l'Europe et du Sultan sont apparus sous un jour assez nouveau. Les massacres d'Arménie ont fait justice d'un renom de douceur et d'honnêteté dont bénéficiait abusivement Abdul-Hamid. Mais, en même temps, ils ont offert à l'Europe l'occasion d'un examen de conscience. Elle apprécie mieux aujourd'hui le rôle qu'elle s'est inconsciemment assigné dans les questions ottomanes.

Elle avait accepté, peu à peu, après le traité de Berlin, un dogme nouveau. Au-dessus de toutes ses préoccupations anciennes, au-dessus de l'intérêt des chrétiens orientaux, au-dessus de sa mission civilisatrice, elle mettait dorénavant la paix d'Orient. On ne se ferait plus la guerre pour la Turquie, et on ne la lui ferait plus. Intégrité de l'empire ottoman : telle était la formule, — du reste hypocrite, comme l'ont prouvé les affaires de Roumélie orientale, de Tunisie, d'Égypte, et, plus tard, de Crète. Intangibilité du Sultan eût été une formule plus juste. Abdul-Hamid devenait un symbole vivant de la trêve des puissances, incapables de s'entendre, mais lasses de se me-

nacer et répugnant à se battre. Il allait être un élément capital de l'harmonie des peuples. Quitte, pour l'Europe, à passer quelques fantaisies à ce prince-tampon. Tacitement, on convint de le laisser gouverner chez lui à sa guise, de le charger de toutes les responsabilités vis-à-vis de ses peuples — tant chrétiens qu'islamiques — dans l'espoir que, personne d'entre nous ne s'en mêlant plus, les conflits seraient évités.

Cependant, les intérêts financiers, industriels, commerciaux de l'Europe, augmentaient chaque jour d'importance dans les États du Sultan, en dépit de l'insécurité croissante, puis des troubles en Arménie, en Crète, en Macédoine, en Arabie, dans le Hauran, et ailleurs. Le moindre de ces troubles eût fait reculer d'effroi nos pères. Mais la Turquie est un pays riche, possédant des terres fécondes, des côtes étendues et des peuples vigoureux. Il y a donc de l'argent à gagner chez elle. C'est là ce que notre génération a su reconnaître. Elle admet que les luttes des races et des croyances ne détruiront pas le fonds exploitable. Et la politique d'affaires lui paraît ouvrir des horizons plus larges que l'étude des questions classiques dont était faite jadis la question d'Orient.

Mais, bien qu'ayant transformé leur pays en État d'allures modernes, avec une administration centralisée à l'excès, les Turcs n'ont pas acquis des aptitudes financières. Leur insouciance, leur sobriété — la plupart d'entre eux n'ont pas de besoins matériels, — et, d'autre part, leurs traditions de soldats pillards s'y opposaient. Abdul-Hamid II est dix fois Turc à ce point de vue. Les gens d'affaires, avec lesquels il daigne discuter les bases d'un emprunt ou d'une concession de chemin de fer, sortent de chez lui, se tenant la tête à deux mains, désespérés de n'avoir pu lui faire comprendre même les éléments de la question.

Et pourtant, sous son règne, la finance européenne a conquis dans ses États des positions très fortes. On ne peut pas dire qu'il l'ait attirée, puisque avant lui la Turquie avait déjà de gros créanciers, mais il lui a ouvert plus largement l'empire. Ses fantaisies administratives et politiques ayant rendu chronique le déficit, les capitaux de l'Occident ont été appelés à fournir ce que les joueurs appellent « la matérielle ». Puis il a voulu se faire, de l'argent, une arme diplomatique. La

distribution libérale de bénéfices et de prébendes est, pour lui, un moyen d'acheter des sympathies et d'apaiser des rancunes. Les questions industrielles et commerciales se mêlèrent aux questions politiques ; il nous induisit à considérer comme monnaie d'échange quelques kilomètres de voies ferrées ou quelques caisses d'armes de guerre. C'est à Constantinople et avec lui que nous avons fait nos premiers essais dans la diplomatie de commis-voyageur, qui est aujourd'hui celle de tout le monde. Il fut un des promoteurs de cet art nouveau.

Or, le Sultan vit dans un océan de papiers couverts de chiffres : rapports, statistiques, projets, il veut que tout lui passe par les mains. Et, comme il est dans la nature de son esprit de ne voir que les détails et les petits côtés; comme il est incapable de se faire une opinion d'ensemble sur des sujets qui échappent à sa connaissance et à son entendement, il est, pour toute décision à prendre, sous la coupe de ses conseils.

Ces conseils sont très diversement composés. Dans l'ordre financier, le personnage qui compte le moins à Constantinople, c'est le ministre des finances. Au contraire, le grand-vizir et le ministre de l'agriculture se sont imposés au maître par leurs aptitudes, doublées d'appétits. Ils ont de l'initiative et sont écoutés parfois. Mais, plus près du Sultan, opèrent les chambellans et secrétaires, les cheiks et favoris de toute espèce. Le palais impérial a été envahi par une bande recrutée dans toutes sortes de races, où figurent, à côté de quelques Turcs véritables, des Tcherkesses, des Albanais, des Kurdes et, surtout, des Arabes. Groupée, en principe, pour représenter le panislamisme, cette bande forme l'état-major du califat, tout en se partageant les fonctions du Divan. Elle s'est rendue maîtresse de la personne du Sultan. Il peut bien, à la vérité, se débarrasser de l'un ou de l'autre de ses conseillers, renvoyer un cheik à sa *zaouïa* du désert, un derviche à son *tekké*, exiler un secrétaire et condamner un chambellan à des destinées mystérieuses ; il ne peut se débarrasser du groupe, car il lui a remis le soin de sa propre sécurité.

Le Sultan, en effet, a beau s'enfermer derrière de grands murs, faire tripler les cordons militaires, et payer une moitié de la Turquie pour espionner l'autre moitié, il craint de

mourir étouffé dans son palais, à l'exemple de tant de ses prédécesseurs. Il cherche une protection dans les aventuriers qui l'entourent. Ceux-ci lui doivent tout. Ils sont embusqués sur le Bosphore, au milieu des Ottomans qu'ils pressurent et bafouent. Ils servent utilement le maître dans ses coups de force et ses tours de ruse; mais ils ont besoin que le maître vive. Lui disparu, ils seront branchés ou rejetés nus au désert. Aussi peuvent-ils bien se manger entre eux; ils ne le mangeront pas; ils lui feront un rempart contre les dangers extérieurs et lui assureront des jours — sinon heureux, du moins prolongés le plus possible.

Cette bohème a beaucoup contribué à l'essor des affaires européennes. Elle avait à s'enrichir et ne pouvait le faire uniquement aux frais de la misère ottomane. Sur toutes les Sociétés et sur toutes les Compagnies, elle prélève un impôt énorme. Rien ne se fait sans ce coûteux intermédiaire. Pour conduire une proposition jusqu'à Sa Majesté Impériale, il faut tout d'abord le patronage de quelqu'un qui l'approche. Puis, comme Abdul-Hamid, très méfiant, ne se contente jamais d'un avis, et fait secrètement passer entre les mains d'un chambellan un dossier qui lui a été remis par un secrétaire, ou chez le grand-vizir ce qui lui vient du Palais, et chez un ministre ce qui vient du grand vizirat, il importe encore de s'assurer de nouvelles influences, et les payer; car on paye le silence des uns et l'éloquence des autres. Le bakchiche est devenu une des plus grandes institutions de l'État ottoman. Le Sultan n'ignore rien des tripotages de sa maison. Ils lui ont été cent fois dénoncés, mais il les tolère, — s'il ne les encourage, — comme un moyen de s'attacher plus étroitement ses fidèles gardes du corps.

*
* *

Tel est est donc le milieu où vit et se démène la finance européenne. La tâche qu'elle s'est assignée — la mise en valeur de l'empire ottoman — est énorme; car, à ce point de vue, les Turcs lui ont laissé tout à faire.

Les Turcs considèrent encore leur vaste empire comme une conquête, l'occupent militairement, et en tirent leur

subsistance au jour le jour, sans se préoccuper de son rendement futur. Toute perception faite par eux a l'allure d'une réquisition, tous leurs établissements sont provisoires. Depuis vingt ans au moins, ils n'ont pas exécuté directement de travaux publics. Une seule exception peut être citée : les lignes télégraphiques de Bagdad, du Hedjaz et de l'Yémen, établies dans un but politique, en vue de fortifier la centralisation des pouvoirs à Constantinople.

Quant au chemin de fer de Damas à la Mecque, dont les cheiks arabes du palais impérial ont fait grand bruit, ce n'est qu'un moyen d'éprouver les forces et de compter les adeptes du panislamisme universel. La souscription a donné des résultats mesquins. Tout ce qu'ont pu faire les promoteurs de l'œuvre, c'est d'acheter un matériel de construction avarié et de toucher sur cet achat une forte prime. Les vastes travaux de la ligne, qui devaient être accomplis uniquement par des mains musulmanes, se sont réduits à quelques coups de pioche.

Seul l'Occident, avec ses capitaux et son esprit d'entreprise, pouvait galvaniser ce pays mourant d'anémie. Il lui a donné le crédit universel ; il a organisé le crédit à l'intérieur, assuré quelques services d'utilité publique. Tous les chemins de fer, les seuls bons ports, les meilleures routes, les phares, les quais, docks et entrepôts des trois plus importantes villes maritimes, les grandes adductions d'eau potable, sont l'œuvre de cette initiative.

Cette finance d'Europe est-elle toujours une honnête finance ? Hélas non ! Galata abrite toutes espèces de financiers. Le Sultan n'a pas été toujours très judicieux dans le choix de ses concessionnaires. Le fait est authentique, par exemple, du chemin de fer qui parcourt une plaine en zigzag, pour multiplier le nombre des kilomètres auxquels l'État ottoman doit une garantie de recettes. Très récemment encore, le contrôle ottoman a relevé, dans les projets d'une ligne nouvelle, huit kilomètres de trop, sur une section de vingt-quatre kilomètres, en pays plat. Comme on s'arrange toujours avec les Turcs, la savante erreur a été réduite à quatre kilomètres par le moyen d'une cote mal taillée.

Mais, si même les meilleurs financiers sont réduits aux procédés byzantins, ce n'est vraiment pas leur faute. Un hon-

nête homme est toujours dupe, dans une négociation avec le Palais impérial, et les raisons sociales, même les plus honorables, sont obligées d'avoir à leur service comme intermédiaires permanents et d'affubler de titres pompeux des Levantins sans vertu. Il faut toujours tenir prêt un bakchiche. Ce n'est pas seulement le Palais qui mendie et qui pille. Les fonctionnaires turcs, mal payés, réduits au dénuement, ont besoin de secours étrangers. Tel vali — gouverneur de province — savait, quand il briguait son poste, qu'en outre des quarante livres que l'État lui donnerait, il en toucherait soixante d'un établissement étranger qui a des intérêts dans le vilayet. Cet appoint lui est nécessaire pour soutenir son train de gouverneur. De toutes parts, les sociétés étrangères reçoivent des demandes de subsides, aussi candides que des demandes d'emploi. « Télégraphiez-moi — écrivait dernièrement un des plus grands pachas de l'empire — télégraphiez-moi : « Je vous envoie tant d'oranges ». Je comprendrai ce qu'orange veut dire. »

Des Turcs, fanatiques, ou simplement patriotes aigris, accusent l'Occident d'avoir corrompu l'Empire ottoman. Occidentaux et Osmanlis s'accusent réciproquement d'insatiable malhonnêteté. On ne peut dire que ni les uns, ni les autres aient tort absolument. Des uns aux autres, il y a échange de malpropretés. Mais nous avons bien vu où sont les grands coupables. Le vrai corrupteur, c'est le Palais impérial. Parmi les rares Osmanlis qui se trouvent encore dans l'entourage du Sultan, peu ont gardé leur intégrité, qui les faisait victimes des Arabes chapardeurs. Et les classes élevées, en Turquie, assez clairvoyantes pour prévoir la fin de la puissance ottomane, n'ont pas plus le désir que le moyen de réagir. Elles se réfugient dans le pessimisme et ne pensent qu'à jouir de leurs restes.

*
* *

Il y a, dans le domaine des finances ottomanes, une chose qui va bien, mais qui est, pour ainsi dire, extérieure à l'empire, et lui a été imposée.

Le 20 décembre 1881, par le *décret de Mouharrem*, Abdul-

Hamid sanctionnait un accord entre l'État ottoman et ses créanciers. Il s'agissait de la liquidation d'une faillite ; car, depuis le mois d'avril 1876, la Turquie avait suspendu le paiement de l'intérêt et de l'amortissement de ses divers emprunts. Par le décret de Mouharrem, un certain nombre de revenus de l'État ont été affectés au service des intérêts de la nouvelle « Dette convertie[1] ». Sous le titre de « Conseil d'administration de la Dette publique », les délégués des porteurs allemands, anglais, autrichiens, français et italiens, perçoivent, depuis lors, directement une partie des impôts. A cet effet, des services ont été organisés, indépendants de la Sublime Porte. Cette autonomie d'un véritable ministère international, le bon résultat de sa gestion, ont seuls maintenu le crédit extérieur de la Turquie, en dépit des crises politiques qu'elle a traversées[2].

Tout naturellement la « Dette », offrant seule une pleine sécurité, dans un pays où tout se désorganisait, a vu ses attributions grandir d'année en année. C'est elle qui effectue aujourd'hui la perception des dîmes destinées à la garantie kilométrique des chemins de fer. C'est elle aussi qui gère les revenus concédés à trois des six emprunts contractés par le Gouvernement depuis le décret de Mouharrem. « L'administration de la Dette est peu à peu devenue le principal organe de l'administration financière ottomane[3]. »

La Turquie est le seul pays souverain où une administration étrangère se substitue ainsi à l'État. Même en Égypte où le contrôle s'étend à l'ensemble des recettes du Trésor, ce sont les administrations indigènes qui perçoivent et qui versent à la « Caisse de la Dette » les sommes nécessaires aux services de l'emprunt. Un Conseil étranger, empiétant sur les attributions de trois ou quatre ministères ottomans, est une gêne, en même temps qu'une humiliation pour l'Em-

1. Ces *revenus concédés* sont : 1° les monopoles du sel et du tabac ; 2° l'impôt du timbre, des spiritueux sauf les droits de douane ; l'impôt sur la pêche ; 3° la dîme des soies ; 3° l'excédent des recettes des douanes en cas de revision des traités de commerce ; 4° l'excédent éventuel du produit des patentes ; 5° divers tributs des pays vassaux, etc.

2. Voir dans *les Finances ottomanes*, par Edmond Théry, à la page 80, un tableau comparatif des cours de 1885 à 1901. (Paris, *Économiste européen*, 1901).

3. Edmond Théry, ouvrage cité.

pire. A mesure que s'affaissait la Sublime Porte, les Turcs ont souffert de voir grandir la « Sublime Dette ». Celle-ci, forte de sa supériorité intellectuelle et morale, est devenue autoritaire. Les conflits de pouvoir entre la Porte et la Dette ne sont pas fréquents, mais très fréquents sont les conflits d'humeur.

On ne saurait cependant accuser cet organe étranger de faire de mauvaise besogne. Depuis la création de la Dette, le chiffre des amortissements dépasse celui des nouveaux emprunts :

| | | |
|---|---|---|
| Total de la Dette en 1881. . . . . | Fr. | 3 616 590 168 » |
| — en 1900. . . . . | | 3 199 507 023 » |
| Réduction de la Dette de 1881 à 1900. | Fr. | 417 083 145 » |

Tandis que dans la généralité des États augmentait le capital de la Dette publique, il diminuait en Turquie. Ce qui est un résultat considérable. Mais le Sultan, comme on pense bien, n'aime pas cette sorte de contrôle financier qui lui est imposé. S'il le respecte, c'est qu'il sait bien qu'un conflit serait redoutable, avec des créanciers si bien groupés et défendus, et que l'Europe a la bourse sensible. Il ne touche pas à ce domaine réservé, il se donne libre carrière partout ailleurs.

*
* *

En matière financière, comme en matière politique, son regard ne dépasse pas l'horizon des avantages présents. Il apprécie les établissements de crédit et les grands services publics comme bailleurs de fonds, et les méconnaît comme organes économiques. Il n'a jamais considéré, dans un privilège, une concession, un monopole, que le bénéfice immédiat ; aussi accorde-t-il largement. Le lendemain, il a perdu tout souvenir et s'irrite contre la Compagnie ou le particulier qui réclame la protection ou, simplement, la liberté promise. Parfois, une affaire est lancée dans la seule intention d'improviser un revenu capable de garantir un emprunt. L'emprunt fait, la Société peut s'estimer heureuse si le Sultan et

son gouvernement se bornent, à son égard, à de l'indifférence et ne la traitent pas en ennemie.

Le Palais ne donne plus rien qu'avec l'intention de le reprendre. Systématiquement, les contrats financiers sont rédigés dans les termes les plus vagues. Les Turcs réservent toujours un nid à la controverse. Il est vrai que, bien souvent, cette imprécision se retourne contre eux. Le cahier des charges d'une Compagnie de chemins de fer d'intérêt stratégique prévoyait l'achat d'une quantité considérable de wagons pour le transport éventuel des troupes. Survint la guerre de Thessalie : les wagons étaient là, mais il manquait, pour les traîner, des locomotives dont le cahier des charges n'avait pas fait mention. On ne saurait blâmer la Compagnie qui, dans la période de construction de sa voie, avait vu naître autour d'elle mille pièges administratifs. Il est nécessaire que, souvent, le plus Turc des deux ne soit pas celui qu'on pense.

Au fond, dans cet immense tripotage, le Sultan n'a qu'une seule préoccupation, grave il est vrai. Il a peur de n'être bientôt plus le maître chez lui.

Les événements de l'Afrique du Sud lui ont fait faire des réflexions, et les prétentions de l'Angleterre à défendre par les armes le droit des uitlanders lui ont donné une grosse inquiétude. Ses conseillers lui ayant suggéré la terreur d'une conquête de son Empire par le sous-sol, il refuse toute concession de mines depuis deux ans. L'affaire des quais est, en partie, née d'une intrigue et d'une phobie semblables. « Vous avez agi comme l'empereur de la Chine, lui dirent des hommes intéressés au rachat de l'affaire française. Vous avez cédé à bail une portion de votre territoire. Songez que l'Europe en armes est à Pékin. » C'est sous la même impresion qu'il se déclare résolu à ne plus contracter d'emprunt, en dépit de la détresse du Trésor.

*
* *

Soit ! plus d'emprunts. Mais il faut continuer à vivre, ce qui est difficile, et même impossible, à moins de changer de vie. Encore ne voit-on pas que ce changement de vie, qui serait un miracle, puisse être le salut. L'arriéré ne pourrait

être soldé que par une plus-value des impôts indirects, et ceux-ci sont concédés aux porteurs étrangers.

L'état des finances turques est inextricable.

Le ministère des finances ne publie pas de budget ; il n'essaie même pas d'en établir un. A quoi servirait un budget ? A gêner les fonctionnaires dans leurs mangeries et à interdire au Palais impérial de prélever chaque jour des sommes importantes sur les divers ministères. En 1313 de l'hégire (1896-1897), sir Edgard Vincent, directeur général de la Banque Impériale Ottomane, s'était complu à faire imprimer un projet de recettes et de dépenses équilibrées, établi sur des bases fragiles, il est vrai, mais offrant une belle apparence à l'observateur superficiel. Il y supposait une réduction assez considérable des charges militaires. Le Sultan s'empressa, par une inutile promotion de généraux, de montrer le cas qu'il faisait de l'indication ainsi donnée. Entre les prévisions de sir Edgard et les réalités financières de l'année 1313, il y eut l'insondable gouffre du déficit habituel.

Le déficit est d'environ deux millions de livres par an, soit près de cinquante millions de francs. Il a été, en 1899, de 2 350 000 livres, selon l'aveu d'une commission spéciale de hauts fonctionnaires. Toujours accumulé, il s'élevait, au début de 1901, à plus de 11 millions de livres (253 millions de francs). Ces chiffres ne seraient pas inquiétants pour tout autre pays que la Turquie. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'elle arrive à ce notable déficit, bien qu'elle ait supprimé toutes dépenses utiles et qu'elle ne paie qu'une partie des traitements, soldes, pensions et fournitures militaires.

Le plus lourd des départements de l'État est en même temps le plus improductif. Ce tableau établissant les proportions des dépenses militaires et des dépenses administratives dans divers pays en fera foi :

| | Dépenses militaires. | Dépenses administratives. |
|---|---|---|
| | — | — |
| Turquie | 67,80 p. 100 | 32,20 p. 100 |
| Angleterre | 54,40 » | 45,60 » |
| Russie | 46,80 » | 53,20 » |
| Allemagne | 46,70 » | 53,30 » |
| France | 43,70 » | 56,30 » |

Dans la somme des dépenses militaires en Turquie, rentrent les achats d'armes, frais de réfection de la flotte, etc., destinés à payer les complaisances politiques de certains gouvernements et surtout à enrichir la bohème d'Yldiz, qui touche sur ce chapitre des commissions presque fabuleuses. Il s'est fait des fortunes sur les fusils, il y a quelque dix ans; il s'en fait aujourd'hui sur les bateaux. Ce qui prouve, une fois de plus, que le palais impérial dévore l'Empire.

En outre du déficit, pour ainsi dire normal, et de la dette flottante — dont le chiffre est impossible à évaluer, même approximativement, en raison de l'absence de comptabilité publique — le Gouvernement devait, au commencement de l'année présente, trois millions de livres à la Banque Ottomane et d'autres millions à des fournisseurs, tels que la maison Ansaldo, de Gênes[1]. Or, il a vidé toutes les caisses: Banque agricole, Caisse des retraites, fonds de diverses souscriptions religieuses ou patriotiques. Tous les revenus de l'Empire sont gagés ou affectés au paiement d'avances et d'emprunts.

La désorganisation des services financiers est totale. Pour en citer un exemple, le ministre de la guerre, en conflit avec son collègue des finances, qui subvenait très irrégulièrement à l'entretien de l'armée, s'est fait donner, par le Sultan, l'autorisation de prélever lui-même sur la douane les sommes qui lui sont nécessaires. Cela, naturellement, au préjudice de celui des emprunts dont les intérêts sont garantis par les recettes de la douane.

Pour toutes ces raisons, sommairement déduites, l'état des finances ira en s'aggravant de jour en jour. On est en droit de craindre que, dès la première crise, la Turquie ne se trouve dans l'impossibilité de payer les annuités des divers emprunts, s'élevant à 400 millions de francs, qu'elle a contractés depuis la création de la Dette publique[2]. Voilà des siècles, il est vrai, que la Turquie vit dans le désordre et que des prophètes annoncent qu'elle en mourra. Mais le moment est venu, où l'Europe, qui n'a jamais eu tant d'intérêt d'ar-

1. Chargée de la réfection d'un certain nombre de bateaux de guerre.

2. Les six emprunts contractés depuis 1881 sont désignés sous les noms suivants : *a*) emprunt douane, *b*) emp. pêcheries, *c*) emp. Osménié, *d*) emp. Tombac, *e*) emp. chemins de fer, *f*) emp. 1896.

gent en Turquie, sera forcée de recourir à quelque mesure préservatrice.

*
* *

Le Sultan n'avait pas prévu que l'Europe se grouperait pour défendre ses intérêts financiers, si divisée qu'elle soit par les intérêts politiques. L'administration de la Dette n'est-elle pas un consortium à cinq, la Régie des Tabacs un consortium à quatre? De là à l'établissement d'un contrôle plus défini, il semble n'y avoir qu'une distance aisément franchissable. Cependant, un certain nombre de difficultés sont à prévoir dès maintenant. La plus grave viendrait du Sultan lui-même. Il a dit un jour : « Je ne veux pas être un nouveau khédive! » Il est fort épris des réalités du pouvoir, et sa résistance ouvrirait sans doute une phase nouvelle de la question orientale. D'ailleurs, on ne peut pas imaginer les attributions de la Dette élargies à ce point que l'étranger en vienne à administrer directement tous les revenus de l'État. Que resterait-il alors de la souveraineté de cet État? Et comment un pareil organe pourrait-il fonctionner sans l'appui d'une force effective? Il faudrait que l'Europe fournît cette force. Alors ce serait l'occupation internationale permanente de l'Empire ottoman. Système évidemment dangereux et absurde.

Seul un régime, comme celui qui a été adopté en Égypte, laissant à tous les services publics leur autonomie à l'égard de la Dette, qui se bornerait à encaisser, — il faudrait donc rapporter le décret de Mouharrem et renoncer au principe de contrôle direct, — se ferait admettre en Turquie. Car déjà les Turcs sont nombreux, qui comprennent la nécessité d'une réforme.

Parmi les pachas de Constantinople, dans la classe des hauts fonctionnaires de race osmanlie, il se trouve des hommes qui n'ignorent pas tout à fait la valeur des chiffres. Ils sont à même de faire des comparaisons entre la Dette, toujours en progrès, et les administrations de l'État, en décadence croissante. Par exemple, la douane est un des services purement turcs qui fonctionnent avec le moins d'irrégularité; cependant, mettons ses recettes en regard de celles de la Dette. Nous verrons, d'une part, la diminution presque

constante des recettes, et, de l'autre, l'augmentation ou tout au moins une extrême solidité :

| Années : | Recettes douane. | Recettes dette. |
|---|---|---|
| 1891[1]. . . . | £ 2 240 000 | £ 2 191 000 |
| 1892 . . . . | 2 197 000 | 2 299 000 |
| 1893 . . . . | 2 066 000 | 2 293 000 |
| 1894 . . . . | 1 927 000 | 2 295 000 |
| 1895 . . . . | 1 828 000 | 2 242 000 |
| 1896 . . . . | 1 702 584 | 2 173 000 |
| 1897[1] . . . | 1 835 456 | 2 208 000 |

Les quelques hommes qui sont, en Turquie, au courant des choses, et assez patriotes pour renoncer aux séductions du bakchiche, aspirent à un régime qui mettrait le Palais dans l'impossibilité de faire des folles commandes de matériel militaire en vue d'enrichir des cheiks faméliques et des tripoteurs de l'Archipel. Si leur légitime orgueil de patriotes ulcérés supporta impatiemment le régime établi par le décret de Mouharrem, ils s'accommoderaient d'un contrôle plus large, mais moins direct.

Dans le peuple, il ne manque pas d'hommes pour voir que la Dette paie bien et régulièrement ses très nombreux employés, tandis que la Porte ne paie pas ou paie mal les siens. Les petits fonctionnaires touchent au plus six à sept mois de leur maigre traitement et meurent littéralement de faim, à moins que le Palais ne les prenne à sa solde comme espions. Le contrôle a donc des adeptes dans toutes les classes de la nation. Le Sultan, qui ne veut pas être khédivé, — comme on dit à Péra, — réagit de toutes ses forces contre ces tendances. En novembre 1896, dans une heure de détresse financière, un iradé flétrit les « félons » qui rêvaient tout haut des millions de l'Europe. Cela n'a pas empêché l'idée de faire du chemin. Nous ne savons pas assez quelle est la souffrance de certains Turcs, l'irritation de certains autres, la lassitude de tous.

Mais le contrôle européen n'apparaît pas à tout le monde comme un dernier espoir dans l'agonie de l'État ottoman.

On pourrait permettre à la Turquie de prendre l'initiative d'une amélioration de ses finances. Un projet, encore à l'étude, prévoit qu'un éminent Français, choisi par le Sultan,

1. La douane n'a plus fourni de chiffres au public à partir de 1897.

appliquerait aux finances ottomanes un plan de réformes générales. Et la Turquie deviendrait enfin une maison bien tenue. On commencerait par transformer la Dette. Les séries actuelles seraient converties en un titre unique ; le service d'intérêts de ce titre serait assuré, non plus comme aujourd'hui par des perceptions variables, mais par une annuité fixe, à calculer d'après le rendement actuel des revenus concédés. Or, la Dette a tiré aujourd'hui de ses divers monopoles tout ce qu'il est possible de leur faire produire. Elle ne peut compter, pour les accroître, sur une collaboration loyale du Sultan et de ses ministres. Les Turcs répugnent à aider, par diverses mesures administratives, au développement des impôts indirects, dont le produit va tout entier aux porteurs étrangers. Le jour où la Dette n'aura plus à demander qu'une somme fixe, et où les plus-values seront pour le Gouvernement, celui-ci saura bien faire rendre davantage à l'impôt. On calcule que l'État pourrait y gagner par an 3 millions de livres (69 millions de francs) tant par les plus-values que comme résultat de la conversion.

Seulement, pour que cette réforme produise quelque effet salutaire, il faut supposer la Turquie capable d'un emploi judicieux de cette plus-value. Il faut surtout qu'elle ait assez de sagesse pour aliéner entre les mains de la Dette un certain nombre de revenus nouveaux par lesquels seraient assurés divers services indispensables, comme le paiement régulier des soldes et traitements. Un grand empire ne peut continuer longtemps à traiter en corvéables ses fonctionnaires et ses soldats, sans y perdre ce qui lui reste de dignité et tomber dans la pire anarchie.

*
* *

Il n'y a pas lieu de conclure. Entre les diverses mesures proposées pour secourir la Turquie dans sa détresse financière, et sauvegarder les intérêts de l'Europe, un avenir prochain fera son choix. Il importait seulement d'indiquer qu'il est urgent de prendre une mesure quelconque.

GEORGES GAULIS

# SAINT-SAËNS

ET

# « LES BARBARES »

M. Saint-Saëns a la gloire très rare de se voir devenu, de son vivant, classique. Son nom, longtemps méconnu, s'est imposé au respect de tous, non moins par la dignité de son caractère que par la perfection de son art. Jamais artiste ne songea moins au public, ne fut plus indifférent à l'opinion de la foule et de l'élite. Enfant, il avait une sorte de dégoût physique du succès :

De l'applaudissement
J'entends encor le bruit qui, chose assez étrange,
Pour ma pudeur d'enfant était comme une fange
Dont le flot me venait toucher; je redoutais
Son contact, et parfois, malin, je l'évitais,
Affectant la raideur [1]. . .

Plus tard, ayant réussi à forcer la victoire, après une longue et pénible période, où il se heurtait à une critique stupide, qui le condamnait, « comme pénitence, à écouter une symphonie de Beethoven, cette audition devant être pour lui le plus atroce des supplices [2] », — après son entrée à l'Académie, après *Henry VIII* et la *Symphonie avec orgue*, il restait aussi

1. Vers lus par M. Saint-Saëns au concert donné le 10 juin 1896, à la salle Pleyel, pour fêter le cinquantenaire de ses débuts. C'est en 1846, et dans cette même salle Pleyel, qu'il avait donné son premier concert public.

2. C. Saint-Saëns : *Harmonie et Mélodie*, 1885.

détaché des éloges que des blâmes, et jugeait ses triomphes avec une sévère mélancolie :

Tu connaîtras les yeux menteurs, l'hypocrisie
Des serrements de mains,
Le masque d'amitié cachant la jalousie,
Les pâles lendemains

De ces jours de triomphe où le troupeau vulgaire
Qui pèse au même poids
L'histrion ridicule et le génie austère
Vous met sur le pavois [1].

L'âge est venu, la renommée s'est étendue : il n'a pas désarmé. Le mois dernier, il écrivait encore à un journaliste allemand : « Je suis fort peu sensible à la critique et à l'éloge, non par sentiment exagéré de ma valeur, ce qui serait une sottise, mais parce que, produisant des œuvres pour accomplir une fonction de ma nature, comme un pommier produit des pommes, je n'ai pas à m'inquiéter de l'opinion qu'on peut formuler sur mon compte [2]. »

Cette indépendance est rare de tout temps ; elle l'est surtout de notre temps, où le pouvoir de l'opinion est tyrannique, et surtout en France, où l'artiste est plus sociable qu'ailleurs. De toutes les qualités de l'artiste, elle est la plus précieuse : car sur elle reposent les autres ; elle est la garantie de sa conscience et de sa force intime. Aussi faut-il la mettre en lumière tout d'abord. En lui rendant hommage au début de cet article, j'ai, du reste, voulu y trouver une excuse pour la respectueuse liberté avec laquelle j'essaierai de juger l'œuvre de M. Saint-Saëns. A un homme aussi libre, il ne peut déplaire qu'une opinion sincère s'exprime librement.

*
* *

La signification artistique de M. Saint-Saëns est double, selon qu'on l'envisage en France, ou hors de France. Dans la musique française, il représente quelque chose de rare,

1. C. Saint-Saëns, *Rimes familières*, 1890.

2. Lettre du 9 septembre 1901, à M. Levin, correspondant du *Boersen-Courier* de Berlin.

quelque chose qui fut à peu près unique jusqu'à ces derniers temps : le grand esprit classique, la haute culture musicale encyclopédique, qu'il faut appeler culture allemande, puisqu'elle s'appuie sur les classiques allemands, fondements de tout l'art moderne. Notre musique française est féconde en artistes spirituels, mélodistes inventifs et habiles maîtres du théâtre; elle est pauvre en vrais musiciens, en bons et solides ouvriers. A part quatre ou cinq glorieuses exceptions, nos maîtres ont un peu trop le caractère d'amateurs très bien doués, qui font de la musique par passe-temps; la musique ne semble pas pour eux une forme spéciale de la pensée, mais une sorte de parure de la pensée littéraire. Notre éducation musicale est superficielle; elle est donnée pendant un petit nombre d'années par les Conservatoires, et elle est purement formelle; elle n'est pas répandue dans la nation; l'enfant ne respire pas la musique autour de lui, comme il respire, en quelque sorte, le sentiment littéraire et oratoire, — presque tout le monde en France ayant plus ou moins le sens instinctif de la belle phrase, et presque personne n'ayant celui de la belle harmonie, à part les initiés. — De là les défauts ordinaires et les lacunes de notre musique. Elle est restée un art de luxe; elle n'est pas devenue, comme la musique allemande, une sorte de poésie, pleine des pensées d'un peuple.

Pour qu'il en soit autrement, il faut le concours de conditions très rares, plus rarement encore réunies, comme celles dont la rencontre a formé Camille Saint-Saëns : des dispositions natives exceptionnelles, et un milieu musical exceptionnel, une famille passionnément musicienne, qui se voua à son éducation. L'enfant qui, à cinq ans, se nourrissait de la partition d'orchestre de *Don Juan*[1], — le garçonnet

> De dix ans, délicat, frêle, le teint jaunet,
> Mais confiant, naïf, plein d'ardeur et de joie,

qui, dans un concert public, déjà

> Se mesurait avec Beethoven et Mozart[2];

le jeune maître qui écrivait sa *Première Symphonie* à seize ans;

1. C. Saint-Saëns : *Charles Gounod et le Don Juan de Mozart*, 1894.
2. Poésie déjà citée.

— l'artiste pénétré de la science de Bach et de Haendel, qui « écrirait à volonté une œuvre à la Rossini, à la Verdi, à la Schumann, à la Wagner »[1], et qui, en fait, a écrit des œuvres excellentes dans tous les styles : en style grec, en style du XVI^e^, du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, — et dans tous les genres : messes, opéras, opéras-comiques, cantates, symphonies, poèmes symphoniques, musique pour orchestre, pour orgue, pour piano, pour voix, musique de chambre ; — le savant éditeur de Gluck et de Rameau ; — l'écrivain enfin qui sut, non seulement être artiste, mais raisonner sur son art, — nous apparaît comme une figure assez rare chez nous, et dont la parenté se trouverait plus facilement en Allemagne qu'en France.

Mais en Allemagne on ne s'y trompe point : dans ce pays, où le nom de Camille Saint-Saëns fut notre meilleur titre musical depuis Berlioz jusqu'à l'apparition de la jeune école de César Franck (Franck lui-même y est encore peu connu), M. Saint-Saëns est un représentant de l'esprit classique français. Il a, en effet, certaines des plus éminentes qualités françaises, et la première de toutes : la parfaite clarté. Il est remarquable comme cet artiste très instruit est peu gêné par sa science, libre de tout pédantisme, — ce pédantisme qui est la plaie de l'art allemand, et auquel les plus grands n'ont pas échappé, — je ne parle pas de Brahms, chez qui il sévit, mais des plus charmants génies, comme Schumann, et des plus puissants, comme Bach, — « cet art guindé, dans lequel on s'ennuie comme dans un salon dévot d'une petite ville de province on étouffe, c'est à mourir[2]... » — « Saint-Saëns n'est point un pédant, écrivait Gounod ; il est resté bien trop enfant, et devenu bien trop savant pour cela. » Surtout il a toujours été bien trop Français. Il me fait quelquefois l'impression d'un écrivain de notre XVIII^e^ siècle. Non de l'Encyclopédie, ni du camp de Rousseau. Mais de l'école de Voltaire, d'un pur classique. Il en a la claire pensée, l'expression élégante. la distinction d'esprit, qui fait que sa musique est « non seu-

1. Ch. Gounod : *Mémoires d'un Artiste*, 1896.

2. Saint-Saëns, cité par Edmond Hippeau : *Henri VIII et l'Opéra français*, 1883. M. Saint-Saëns parle ailleurs de « ces œuvres bien écrites, mais lourdes, antipathiques, reflétant d'une façon désolante l'esprit étroit et pédant de certaines petites villes de Germanie ». (*Harmonie et Mélodie.*)

lement élevée, mais bien élevée, de belle race et de noble maison[1] ». Il en a aussi le bon sens impeccable, un peu froid, « le calme dans la verve, la sagesse dans la fantaisie, un jugement toujours maître de lui, au sein même des émotions les plus troublantes[2] », — ce bon sens ennemi de toute obscurité de pensée, de tout mysticisme, qui lui fait écrire ce curieux livre : *Problèmes et Mystères,* dont le titre peut tromper sur l'esprit de raison qui y règne, et où il fait appel à la jeunesse pour défendre « la clarté du monde menacée » contre les brouillards du Nord, les dieux scandinaves, les divinités de l'Inde, les miracles catholiques, Lourdes, le spiritisme, l'ésotérisme, et l' « amphigourisme [3] ». Du XVIII^e siècle il a surtout l'amour, le besoin de la liberté. On pourrait dire que la liberté est sa seule passion. « J'aime passionnément la liberté[4] », a-t-il écrit. Et il l'a prouvé par la franchise absolue de ses jugements en art, où non seulement il a su maintenir en face de Wagner l'intégrité de sa raison, mais où il ne craint pas de relever les faiblesses de Mozart et de Gluck, les erreurs de Weber et de Berlioz, les partis pris de Gounod, — où ce classique, nourri de Bach, se permet de dire que « l'exécution des ouvrages de Haendel et de Bach est aujourd'hui une chimère », et que ceux qui voudraient ressusciter cet art ressemblent à quelqu'un « qui voudrait s'installer dans un vieux manoir inhabité depuis des siècles[5] ». Il fait plus, il ose se critiquer, se contredire lui-même. Son goût de la liberté lui fait conserver dans un même ouvrage des appréciations différentes, portées à des époques différentes. Il veut que l'esprit ait le droit de changer; au besoin, de se tromper. L'esclavage d'une vérité imposée lui semble pire qu'une erreur sincère, commise librement. Et ce même sentiment se manifeste en dehors de l'art : en morale, où il adresse des vers à un jeune ami pour l'engager à suivre la saine Nature, et à ne pas se laisser enchaîner par un rigorisme exagéré[6]; —

1. Ch. Gounod : « *Ascanio* » *de Saint-Saëns.* 1890.
2. *Id., ibid.*
3. C. Saint-Saëns : *Problèmes et Mystères,* 1894.
4. *Harmonie et Mélodie.*
5. C. Saint-Saëns : *Portraits et Souvenirs,* 1900.
6. « Je sens qu'une triste chimère
A toujours assombri ton âme : la Vertu... » *(Rimes familières).*

en métaphysique, enfin, où il juge avec une tranquille audace la foi, l'Évangile, les religions, et cherche dans la Nature seule les bases d'une morale et d'une société[1].

Cet esprit libre et humain, pénétré du sentiment de la solidarité universelle des êtres, et qui appelle Beethoven « le plus grand, le seul vraiment grand des artistes, parce qu'il a chanté la fraternité universelle », cette intelligence compréhensive, qui a écrit des livres sur la musique, sur le théâtre, sur la philosophie, sur la peinture antique[2], des volumes de vers, et jusqu'à des comédies[3], qui a touché à tous les genres, je ne dirai pas avec une égale habileté, mais avec un égal bon sens, et une facilité indéniable, est un phénomène peu fréquent chez les artistes modernes, surtout chez les musiciens. Les deux principes qu'il énonce, et auxquels il s'est conformé : « Se garder de toute exagération. — Conserver l'intégrité de sa santé intellectuelle[4] », ne sont certainement ceux ni d'un Beethoven, ni d'un Wagner ; et je serais bien embarrassé de trouver un musicien célèbre en ce siècle, à qui ils puissent s'appliquer. Ils disent d'eux-mêmes, sans qu'il y ait besoin de les commenter, ce qui distingue M. Saint-Saëns, et ce qui lui fait défaut. Il n'est tourmenté par aucune passion. Rien n'altère la lucidité de sa raison. « Il n'a pas de système ; il n'est d'aucun parti[5] », — et l'on peut ajouter : pas même du sien, puisqu'il ne craint point d'en changer ; — « il ne se pose en réformateur de quoi que ce soit » ; — il est libre, trop libre peut-être. Il semble parfois qu'il ne sache que faire de sa liberté. Goethe eût dit, je crois, qu'il manque un peu de « *démoniaque* ».

Le trait le plus individuel de sa physionomie morale me

1. Voici, presque au hasard, quelques-uns de ses jugements :

« A mesure que la science avance, Dieu recule. »— « L'âme n'est qu'un moyen d'expliquer la production de la pensée. » — « Suppression du travail, affaiblissement des caractères, partage des biens sous peine de mort, voilà ce que nous donne l'Évangile, comme base de la société. » — « Les vertus chrétiennes ne sont pas sociales. » — « Rien dans la nature ne tend à un but : la nature nous donne le spectacle d'un perpétuel cercle vicieux... etc... » *(Problèmes et Mystères.)*

2. C. Saint-Saëns : *Note sur les décors de théâtre dans l'antiquité romaine*, 1880, où il étudie les architectures peintes à Pompéi.

3. C. Saint-Saëns : *La Crampe des Écrivains*, comédie en un acte, 1892.

4. *Harmonie et Mélodie.*

5. Ch. Gounod : *Mémoires d'un Artiste.*

paraît être une langueur mélancolique, qui a sa source dans un sentiment assez amer du néant[1], avec des accès de lassitude un peu maladive, auxquels succèdent des accès d'humour fantasque, de gaieté nerveuse, de goût capricieux pour la parodie, le burlesque, le bouffon. Et c'est aussi une humeur un peu inquiète et trépidante, qui le fait fuir à travers le monde, écrivant des Rapsodies bretonnes et auvergnates, des Chants persans, des Suites algériennes, des Barcarolles portugaises, des Caprices danois, russes ou arabes, des Souvenirs d'Italie, des Fantaisies africaines, des Concertos égyptiens; — et qui lui fait de même parcourir les siècles, avec ses tragédies grecques, ses airs de danse du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, ses préludes et ses fugues du XVIII^e^; — toutes ces musiques exotiques et archaïques, reflets des époques et des contrées, où sa pensée vagabonde, — mais où l'on reconnaît toujours sa figure spirituelle et mobile de Français en voyage, qui va à sa fantaisie, peu soucieux de pénétrer le sens des peuples qu'il traverse, livré paresseusement au caprice de ses impressions, ramenant tout à soi, « francisant » ce qu'il voit, — à la façon de Montaigne en Italie, qui compare Vérone à Poitiers et Padoue à Bordeaux, et, quand il est à Florence, fait bien moins attention aux Michel-Ange qu'à « un mouton de fort étrange forme, et à un animal de la grandeur d'un fort grand mâtin de la forme d'un chat, tout martelé de blanc et noir, qu'ils nomment un tigre ».

Au point de vue purement musical, il y a quelques analogies, semble-t-il, entre sa personnalité et celle de Mendelssohn. C'est chez l'un et chez l'autre la même modération intellectuelle, le même équilibre maintenu entre tant d'éléments hétérogènes, qu'ils mettent en œuvre. Ces éléments, chez tous deux, ne sont pas les mêmes, parce que l'époque, le pays, le milieu, ne sont pas les mêmes; il y a aussi bien des différences entre leurs caractères : Mendelssohn est beaucoup plus naïf et plus religieux; M. Saint-Saëns, plus dilettante et plus voluptueux. Ils n'en ont pas moins une parenté d'esprit, par leur science érudite, mais de bonne compagnie, par la pureté de leur goût, par ce sens de la mesure et ce génie de l'ordre

1. *Les Heures. Mors. Modestie. (Rimes familières.)*

qui donne à tout ce qu'ils font un caractère néo-classique. — Quant aux influences directes que M. Saint-Saëns a subies, elles sont si nombreuses qu'il serait bien difficile, et assez audacieux, de prétendre dégager celles qui ont agi nettement sur sa pensée. Car, si son remarquable don d'assimilation l'a poussé quelquefois à écrire dans le style de Wagner ou de Berlioz, de Haendel ou de Rameau, de Lulli ou de Charpentier, voire de quelque claveciniste ou clavicordiste anglais du XVI^e siècle, comme ce William Byrd, dont les airs s'enchâssent tout naturellement aux airs d'*Henry VIII*, — c'est là un franc pastiche, un amusement de virtuose, et dont il n'est jamais dupe. Il manie sa mémoire à son gré; il n'est point gêné par elle. — Autant qu'il est permis d'en juger, la substance de sa pensée musicale est formée de la moelle des grands classiques de la fin du XVIII^e siècle, — beaucoup plus encore, quoi qu'on ait dit, par Beethoven, Haydn et Mozart, que par Bach. — La séduction de Schumann l'a aussi touché et il n'a été indifférent ni à Gounod, ni à Bizet, ni à Wagner. Mais les influences prédominantes semblent bien avoir été celle de Berlioz, son ami et son maître [1], et surtout celle de Liszt. Il faut s'arrêter à ce dernier nom.

M. Saint-Saëns devait aimer Liszt, et il l'aima, pour tout ce qu'il avait de libre, d'antitraditionnel, d'antipédantesque, pour le défi qu'il avait jeté à la routine allemande. Il l'aima par réaction contre l'école guindée de Brahms [2]. Il s'enthousiasma pour ses œuvres. Liszt trouva en lui un des premiers et des plus ardents champions de cette musique nouvelle, dont il était le chef, — de cette « musique à programme », que le triomphe de Wagner paraissait avoir étouffée dans l'œuf, et qui vient soudain de revivre aujourd'hui dans les œuvres de Richard Strauss, avec un éclat prodigieux. « Liszt est un des grands compositeurs de notre époque, — écrit M. Saint-Saëns. — Il a osé ce que n'avaient osé ni Weber, ni Mendelssohn, ni Schubert, ni Schumann. Il a créé le

1. « C'est grâce à Berlioz que toute ma génération s'est formée, et j'ose dire qu'elle a été bien formée. » *(Portraits et Souvenirs.)*

2. « C'est ce qui m'a fait aimer la musique de Liszt, qui ne s'inquiète pas du qu'en dira-t-on, qui dit ce qu'elle veut dire sans se préoccuper d'autre chose que de le dire le mieux possible. » (Cité par Hippeau.)

Poème symphonique. Il est l'émancipateur de la musique instrumentale... Il a proclamé le règne de la musique libre[1].» Ce ne sont pas là des opinions d'un jour, exprimées par M. Saint-Saëns dans un moment d'enthousiasme. Ce sont les idées de toute sa vie. Toute sa vie, il est resté fidèle à son culte pour Liszt, — depuis 1858, où il dédiait un *Veni Creator* « à l'abbé Liszt », jusqu'en 1886, où, quelques mois après la mort de son ami, il dédiait « à la mémoire de Franz Liszt » la Symphonie avec orgue, son chef-d'œuvre[2]. « On ne s'est pas fait faute, écrit-il, de railler ce qu'on a appelé ma faiblesse pour les œuvres de Liszt. Lors même que les sentiments d'affection et de reconnaissance qu'il a su m'inspirer[3] viendraient, comme un prisme, s'interposer entre mon regard et son image, je ne verrais rien en cela de profondément regrettable ; mais je ne lui devais rien, je n'avais pas subi sa fascination personnelle, je ne l'avais encore ni vu ni entendu, quand je me suis épris, à la lecture, de ses premiers *Poèmes symphoniques*, quand ils m'ont indiqué le chemin où je devais rencontrer plus tard *la Danse macabre*, *le Rouet d'Omphale*, et autres œuvres de même nature ; je suis donc sûr que mon jugement n'est altéré par aucune considération étrangère, et j'en prends l'entière responsabilité[4].»

Cette influence me paraît expliquer une partie de l'œuvre de M. Saint-Saëns. Non seulement elle s'affirme dans ses *Poèmes symphoniques*, qui sont un de ses meilleurs ouvrages; mais elle est presque partout sensible, dans ses Suites pour orchestre, ses Fantaisies, ses Rapsodies, dont la tendance descriptive et narrative est si évidente. — La musique doit charmer par elle-même, dit M. Saint-Saëns, mais l'effet en sera bien plus grand, « quand, au plaisir purement musical, vient s'ajouter celui de l'imagination parcourant sans hésiter

1. Cette citation est extraite de *Harmonie et Mélodie* et de *Portraits et Souvenirs*.

2. Dans *Harmonie et Mélodie*, M. Saint-Saëns raconte qu'il organisa et dirigea au Théâtre-Italien un concert, composé uniquement d'œuvres de Liszt. Mais tous ses efforts pour faire apprécier Liszt du public français échouèrent.

3. L'admiration était réciproque : c'est Liszt qui fit donner et dirigea en 1877, à Weimar, *Samson et Dalila*.

4. *Portraits et Souvenirs*.

une voie déterminée, et attachant une idée à la musique. Toutes les facultés de l'âme sont à la fois mises en jeu, et dans le même but. Ce que l'art y gagne, ce n'est pas une plus grande beauté, c'est un plus vaste champ pour exercer son pouvoir, c'est une plus grande variété de formes et une plus grande liberté[1]. »

C'est de ces théories, ou, si le mot semble trop dogmatique, de cet esprit, qu'est sorti hier encore le prologue des *Barbares*.

*
* *

Le prologue des *Barbares* est un poème symphonique, dont le programme est déclamé par un récitant qui résume les grandes lignes de l'action. On en juge fort mal à l'Opéra, d'abord parce que la langue sobre et nuancée de M. Saint-Saëns perd la moitié de sa couleur dans cette déplorable salle, dont l'acoustique exige des vociférations et des orchestres de foire, et ensuite parce que, suivant l'indestructible coutume de ce lieu consacré à la musique, on n'écoute la musique que quand on peut la *voir* chanter ou danser : on lorgne le public, tant qu'il n'y a rien à lorgner sur la scène, et l'on ne cesse de causer que quand l'orchestre a cessé de jouer, — je veux dire de jouer seul. — Ce prologue est pourtant le morceau le plus original de l'œuvre, et un des meilleurs. Il est fort développé : plus d'un tiers du premier acte. Il débute, à rideau fermé, par un mouvement agité et sombre, d'une allure classique, que réchauffent quelques effets d'orchestration plus nourrie et plus colorée : c'est une sorte de désordre très ordonné, que coupent à la fin de grands accords impérieux, et où passent çà et là des ressouvenirs beethoveniens. L'orage tombe peu à peu et se fond en un pianissimo mystérieux. Le rideau s'ouvre et montre, « un siècle avant le Christ », le théâtre d'Orange — déjà ! — Un récitant, surgi de l'ombre, s'avance et expose le sujet que soulignent quelques-uns des principaux motifs musicaux. Après

1. *Harmonie et Mélodie.*

ce très court résumé, le rideau se referme, et l'orchestre reprend seul sa symphonie, où se succèdent et se mêlent les airs les plus caractéristiques de la partition : chant de Vénus, fanfares triomphales des Barbares, hymne des Romains aux dieux, duo d'amour, marche funèbre. Après cette vue en raccourci de tout le drame, qui en donne certainement la substance et le charme essentiels, le prologue se termine à la façon d'une ouverture du commencement du siècle, dans un style que j'appellerai germano-italien, un peu analogue à celui de l'ouverture d'*Egmont*, dont le souvenir revient quelquefois à l'esprit, au cours de ces pages et surtout de la strette finale aux brillantes fanfares.

Enfin s'ouvre l'action. Mais le compositeur a agi un peu en prodigue ; il s'est hâté d'exprimer ce qu'il avait de plus intéressant à dire ; il a presque tout dit, avant que la pièce ait commencé, et qu'il ait à partager la parole avec les librettistes. Je n'en suis pas surpris ; l'esprit libre et fantaisiste de M. Saint-Saëns, et ses dons de pur musicien ne m'ont jamais paru très bien à leur place dans l'opéra ; et je m'étonne plutôt qu'il ait pu s'accommoder si souvent et si longtemps de ce genre guindé, de cette convention vieillie, que tous les efforts pour la rajeunir auront tant de peine à faire revivre. — Mais je ne veux pas dire ici tout ce que je pense de l'opéra... M. Saint-Saëns a excellemment raillé les intransigeants et les purs, qui demandent aujourd'hui la suppression de l'opéra au nom de la musique et de la vérité, et qui, d'exigence en exigence, finiraient par réclamer la suppression de la musique et de l'art, au nom de leur idéal inaccessible[1]. Je comprends très bien, d'ailleurs, qu'un musicien ou un poète, à qui son art ne suffit pas à traduire une pensée complexe, recoure à un autre art pour la compléter et s'exprimer tout entier. Mais ce qui me confond, c'est que lorsque nulle nécessité morale ne l'y force, il aille de lui-même s'asservir à l'art d'autrui. Je ne veux pas rappeler le mot impertinent de Saint-Évremond sur l'opéra : il n'en est pas moins vrai que, grâce à cette dualité ou à cette multiplicité d'auteurs (cette fois, ils sont trois, sans

1. *Portraits et Souvenirs : — Drame lyrique et Drame musical.*

compter le maître de ballet), « poète et musicien, également gênés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine » pour faire un « travail bizarre de poésie et de musique », où chacun se contraint, où aucun n'est libre, et où il est très difficile d'être tout à fait sincère. Pourquoi M. Saint-Saëns, qui sait écrire en prose et en vers, qui même a écrit pour le théâtre, se désintéresse-t-il assez de ses livrets pour ne pas essayer de les composer seul? Comment surtout son bon sens et son bon goût ont-ils pu se complaire à cette suite de poèmes, dont il n'était presque pas un seul jusqu'à ce dernier ouvrage, qui ne fût une sorte de défi au bon sens et au bon goût, — depuis les temps reculés où il célébrait le mariage de Prométhée avec son amante, l'Humanité[1] !

Il faut le dire tout de suite : le poème des *Barbares* est un des meilleurs qu'il ait eus. Il est même rare de trouver à l'Opéra un sujet aussi sobre, aussi dégagé de complications inutiles. En ce sens, il réalise un vrai progrès dans notre théâtre musical ; et il en faut faire compliment aux auteurs, qui ont su se restreindre à cette simplicité. Seulement, quand l'action est simple, il faut suppléer au manque d'épisodes par le vigoureux dessin des caractères. Ce n'est pas le cas ici. On avait fait choix d'un magnifique sujet : les Barbares envahissant le monde romain. Il n'y a guère de sentiment plus poignant dans l'histoire, que celui que dut éprouver un Romain intelligent, comme Marc-Aurèle, en présence de cet océan humain, de ce cyclone de peuples, de ces forces de destruction, sorties on ne sait d'où, s'abattant sur l'empire, et menaçant d'engloutir pour toujours une civilisation acquise au prix de siècles d'héroïques labeurs. L'écroulement de Rome, la lutte suprême d'une race qui disparaît, et croit que la conscience de l'humanité va mourir avec elle, c'était de quoi inspirer superbement un poète et un musicien. — Les auteurs ont entrevu la grandeur du sujet.

« Sous les murs d'Orange, investie de tous côtés par les hordes germaniques, l'armée romaine des consuls Scaurus et Euryale se défend en désespérée. Le Théâtre, mieux protégé par la masse géante de ses murs, est devenu la dernière citadelle des

1. *Les Noces de Prométhée*, cantate, 1867.

dieux lares. La grande prêtresse de Vesta, Floria, groupe autour d'elle les enfants et les femmes. Le Veilleur décrit les phases du combat. »

Cette exposition est belle. Par malheur, le reste n'y répond pas. Les auteurs ont reculé devant le sujet qu'ils avaient choisi. Avec l'antique préjugé français, qu'un public ne peut s'intéresser à des événements tragiques d'une portée générale que si l'on a pris soin de les ramener à des conflits individuels, ils ont réduit cette formidable tragédie à un petit roman. Au XVII^e siècle, il fallait que toute action dramatique eût pour pivot l'amour; encore excluait-on l'amour conjugal, et *Polyeucte* semblait ridicule pour avoir enfreint cette règle de la bonne compagnie. Après quelques siècles, — grâce surtout à l'allemand Gluck, — la scène française a fini par donner droit de cité à l'amour conjugal. C'est un progrès; mais il ne suffit pas... Un Cimbre amoureux d'une Vestale, — l'éternelle Vestale, chère à l'art français! — une Romaine qui venge son mari mort, en tuant le barbare: voilà toute la pièce. Le grand drame national et humain est devenu une histoire de famille. Ah! que c'est mal connaître notre temps! Que c'est peu sentir les préoccupations de la société moderne, et comme on la remuerait davantage par le spectacle de puissantes commotions sociales et politiques! J'ajoute qu'elles se prêteraient si bien à l'expression musicale! Mieux que cet amour fade, avec son éternel et mystique coup de foudre du premier acte, et l'indispensable duo du second, avec sa froide rhétorique, et l'ennuyeuse mort du troisième, dont les violences conventionnelles ne surprennent personne. — Au moins, si dans cette réduction d'épopée, dans ces idylles barbares, la vérité des caractères était, je ne dis pas observée, mais seulement cherchée, — si l'on avait tâché de conserver la couleur morale, l'âpreté savoureuse des âmes mises aux prises! Mais, hélas! quels Barbares, et quels Romains! Le chef cimbre, Marcomir, qui soupire galamment aux pieds de la Vestale: « Tout tremblait devant moi, mais je tremble à mon tour », fait songer à l'Azor de Grétry qui murmure à Zémire: « Du moment qu'on aime, on devient si doux! » Et l'étrange couple amoureux, la pudique prêtresse et le sauvage aux nattes rouges, roucoulent une romance de salon. La

matrone romaine pleure sur le corps de son mari, le consul de Rome, et jure de le venger :

Devant le jour cruel et le ciel inclément,
C'est moi qui vengerai, débile créature,
La mort de mon superbe amant.

Quant aux hordes germaniques, quand elles font irruption sur le théâtre d'Orange, elles s'arrêtent à dix pas des femmes romaines, remuent leurs bras, et chantent, immobiles :

La mort ! le sang ! le feu ! la hache!
Périsse tout ce peuple lâche,
Rome elle-même qui se cache
Derrière les monts et les mers!
A nous la gloire et l'univers!
Tuez! tuez!...

Je n'ai pas besoin de dire qu'ils ne tuent rien. Ce sont d'excellentes gens, qu'un mot met à la raison.

Je suis convaincu que les auteurs jugent leur livret mieux que personne. S'il est ainsi, c'est qu'ils ont voulu qu'il fût ainsi. « On a beaucoup reproché à Scribe ses mauvais vers, — écrit M. Saint-Saëns, — et bien injustement: *il croyait devoir* faire ainsi. On professait couramment alors que les bons vers nuisaient à la musique, et qu'il fallait au musicien, pour ne pas gêner son inspiration, des paroles quelconques destinées à être tripotées (on dirait aujourd'hui tripatouillées) en toute liberté[1] ». C'est assurément une haute autorité en poésie, et même en musique, que celle de Scribe; mais au moins ne s'appliquait-on pas, de son temps, à faire déclamer les paroles d'une façon intelligible, comme s'y efforce M. Saint-Saëns. La mode alors chez les amateurs était de feindre de ne pas écouter le libretto. Il n'en est plus tout à fait ainsi; et quant à la théorie que la belle musique n'a pas besoin d'un beau langage, elle me fait songer au proverbe : « Jamais vilain nez ne gâta beau visage. » J'affirme qu'il le gâtera encore moins, s'il est beau; et je me permettrai d'offrir pour modèles à nos librettistes non seulement des chefs-d'œuvre étrangers, comme le *Tristan und Isolde* de Wagner, — dont une intelli-

1. *Portraits et Souvenirs: Charles Gounod.*

gente initiative vient de mettre, cette année, l'admirable texte poétique au programme de l'agrégation d'allemand, — mais tels de nos chefs-d'œuvre classiques, de ceux que M. Saint-Saëns appelle « le vrai genre national », certains opéras de ce Quinault trop peu connu, et, par exemple, son *Persée,* avec l'air de Méduse, auquel la beauté superbe des paroles donne un relief extraordinaire.

*
* *

La représentation n'atténue pas les erreurs du poème. La belle déclamation de mademoiselle Hatto, de madame Héglon, de M. Delmas et de M. Vaguet, les accentue plutôt ; et la pittoresque vérité des décors et des costumes met encore en lumière l'anachronisme des sentiments et du langage. Pour être exact, et pour donner à une telle pièce son caractère historique, il faudrait la perruque et le costume antique et rococo des tragédies-opéras du XVIII^e^ siècle. — La mise en scène proprement dite est pitoyable. Les légendaires choristes de l'Opéra n'ont pas démenti leur renommée. Jamais, depuis Meyerbeer, on n'avait vu de carnages aussi corrects, aussi propres, aussi sagement ordonnés : je ne sache que les orgies des *Huguenots* et de *Patrie* qui eussent pu leur en remontrer. On dira qu'il est impossible de représenter sur un théâtre des orgies et des carnages. Mais si cela est impossible, il n'y a qu'à les supprimer. A qui font-ils plaisir ? Je doute que ce soit au musicien : on le sent ici dépaysé dans ces violences; toute la sauvagerie du sujet lui échappe. Il n'est tout à fait lui-même que dans les sentiments calmes, tendres, modérés. Je ne lui reproche point d'avoir donné à ses Barbares et à ses Romains la langueur gracieuse de sa propre pensée. Mais que n'a-t-il choisi un sujet plus conforme à sa personnalité ? Pourquoi aller chercher des Barbares, si c'était pour leur faire soupirer des duos galants ? — On ne peut non plus reprocher à M. Saint-Saëns de n'avoir pas suffisamment caractérisé ses personnages : il n'y a pas dans le texte un seul mot, un seul trait précis et individuel. L'invraisemblable crise qui amène la Vestale à épouser le Cimbre n'est expliquée par rien, que par « Cypris » ou « Freia », et par « les parfums

de la nuit d'été ». C'est peut-être vrai, mais insuffisant au point de vue dramatique. Comment le musicien pourrait-il peindre des êtres qui n'existent pas?

C'est beaucoup qu'il ait réussi à imprimer à tout l'ensemble un cachet de noblesse indéniable; qu'à Scaurus et à Livie, il ait donné une fierté qui n'est pas indigne de Rome; à Floria, une virginale candeur, qui par moments, trop courts, lui donne un air de ressemblance avec l'Iphigénie de Gluck, ou avec l'Elsa de Wagner. — D'autres pages frapperont davantage peut-être; mais aucune ne me paraît d'une beauté morale plus parfaite que la prière à Vesta du premier acte, et le chant de Floria : « Mon âme est calme, mon cœur bat sans trouble », tandis qu'aux portes du Théâtre se livre le dernier combat. Ce ne sont que quelques lignes, mais il y a en elles une paix, une suavité et une mélancolie, qui ont un parfum de tragédie grecque.

Le second acte débute par un récitatif de Livie : « Tout dort dans la nuit lourde », précédé d'un prélude en mesures alternées à 2/4 et 3/4, que Berlioz eût aimé. Sa beauté élégiaque et plastique évoque les plus nobles souvenirs des *Troyens* et de *Castor et Pollux*. Il s'enchaîne à un air à 12/8: « Vénus qui peut briser, comme un roseau, la force », qui reparaîtra un peu plus loin dans la scène d'amour et qui assurera sans doute, en grande partie, avec le duo qui termine l'acte, le succès de l'opéra. Je comprends qu'il séduise. Il enveloppe de sa grâce et de sa jeune tendresse, — qui a quelque chose de touchant, quand on songe qu'elle est le rayonnement d'un cœur de soixante ans.

Le troisième acte a un charmant prélude, dont le style rappelle parfois celui de la composition pour piano, et même, en quelques mesures, des pièces de clavecin de Domenico Scarlatti. Les scènes qui suivent sont d'un beau mouvement populaire, et les chœurs, les actions de grâces aux dieux, — j'allais dire: le *Te Deum*, — ont un caractère robuste, joyeux et classique, surtout le chant du Veilleur: « Vêtu de pourpre orientale », que la foule reprend, et qui est écrit franchement à la manière de Haendel. Ils encadrent des airs de ballet, qui ne semblent pas avoir été faits de très bon cœur, et qui sentent un peu l'ennui : — aussi bien

est-ce une singulière occasion pour donner un divertissement que le moment où une ville vient d'être incendiée, pillée, torturée, ravagée! — Ces danses sont du moins un prétexte à nous montrer quelques jolies filles, qui jouent de la flûte antique avec une muselière d'or ; et elles se terminent par une farandole, assez amusante, mais qui, sur la scène de l'Opéra, fait un peu l'effet d'une belle campagnarde en habits du dimanche. La fin de l'œuvre n'est pas sans grandeur, ni sans grâce; mais l'intérêt languit; la musique ne parvient pas à sauver la froideur et l'invraisemblance de scènes comme celle où l'on voit un peuple adorer une Vestale, parce qu'elle a bien voulu épouser un chef ennemi, — qu'elle aimait.

Quant à la marche funèbre qui est la péroraison du drame, elle est d'un dessin superbe, elle est remarquablement conduite et supérieurement orchestrée. C'est peut-être, musicalement, le plus beau morceau de la partition. Cependant elle est loin de produire l'impression que l'auteur en devait attendre. Elle laisse le public froid ; et, au fond, elle est froide. Je crois que M. Saint-Saëns a commis une erreur un peu analogue à celle où il était déjà tombé dans *Henri VIII*, en écrivant la Marche funèbre du Duc de Buckingham, qui n'est pas sans ressemblances avec elle. Cette erreur consiste à composer une marche funèbre sans savoir nettement qui l'on chante, sans avoir une image précise devant les yeux, un héros, — idéal comme le Siegfried de Wagner, ou réel comme le Bonaparte de *la Symphonie héroïque*. Il s'agit ici d'un consul, que nous n'avons jamais vu vivant, que nous ne connaissons que par quelques mots inexpressifs de sa femme Livie, auquel nous ne nous intéressons pas, auquel il est impossible que M. Saint-Saëns se soit intéressé. Qu'on ne prétende pas qu'il est toujours possible à un musicien de produire artificiellement des œuvres pathétiques. Ces œuvres pourront être belles, — et c'est le cas ici : — je les défie d'être vivantes. On a dit que cette marche funèbre « était le poème de la Guerre et de la Mort ». Ce sont là des abstractions. La guerre, ce sont des hommes qui tuent; la mort, ce sont des hommes qui meurent : montrez-moi des hommes et non des allégories. Dans cette musique aux formes sculpturales, je ne vois pas des hommes, je vois un grand artiste.

*
* *

J'ai voulu citer rapidement les passages les plus poétiques de l'œuvre. Mais c'est moins encore par telle page qu'elle me plaît que par son esprit général. C'est partout une délicatesse de touche, une riche sobriété, une grâce ingénieuse, qui « pénètre dans l'âme, y circule par petits chemins[1] ». C'est le plaisir d'une langue et d'une pensée belles, claires et honnêtes ; cette justesse d'écriture et de sens charme comme une vertu. Dans l'art contemporain, nerveux et tourmenté, cette musique frappe par son calme, ses tranquilles harmonies, ses modulations veloutées, sa pureté de cristal, son style fluide et sans heurts, je ne sais quel atticisme. Jusqu'à sa froideur classique fait plaisir par une réaction instinctive contre les exagérations, même sincères, de l'art nouveau. Il y a des instants où l'on se croit ramené à Mendelssohn, et jusqu'à Spontini, et à l'école de Gluck. Il semble constamment qu'on traverse des paysages qu'on a vus autrefois et qu'on aime : non que jamais on puisse noter des ressemblances directes ; — nulle part les réminiscences ne sont peut-être plus rares que chez ce maître qui porte dans sa mémoire tous les maîtres anciens, — mais c'est par l'esprit même qu'il leur ressemble. Et là est le secret de sa personnalité, et son haut prix pour nous : il apporte à notre inquiétude artistique un peu de la lumière et de la douceur d'autrefois. Ce sont comme des fragments d'un monde disparu. « De temps en temps, — a-t-il écrit lui-même à propos de *Don Giovanni*, — de la terre sacrée d'Hellade sort un fragment de marbre, un bras, un débris de torse, éraflé, injurié par les siècles ; ce n'est plus que l'ombre du dieu créé par le ciseau du statuaire ; et pourtant le charme subsiste, le style divin resplendit malgré tout[2]. » Ainsi de cette musique, un peu pâle souvent, un peu volontairement effacée, mais où l'on voit soudain briller, dans une page, dans une phrase, dans quelques harmonies, le regard limpide et serein du passé.

ROMAIN ROLLAND

1. C. Saint-Saëns, *Portraits et Souvenirs*.
2. *Id.*, *Ibid.*

# NOTE RECTIFICATIVE

Nous avons reçu de MM. Lombard et C^ie^, qui exploitent des plantations du thé en Annam, une intéressante lettre qui vient compléter et rectifier, sur certains points de détail, l'étude sur l'Indo-Chine, de M. le capitaine Bernard, publiée récemment par la *Revue*. De cette longue lettre nous extrayons les passages essentiels.

M. le capitaine Bernard avait écrit :

« On a beaucoup parlé ces derniers temps des thés de l'Annam. On n'a cependant planté que des surfaces insignifiantes : 55 hectares. »

MM. Lombard et C^ie^ nous répondent :

« Nous avons commencé, en 1897 seulement, notre plantation de thé, et si, au moment où le capitaine Bernard a passé chez nous, il n'y avait que 55 hectares de plantés, ce chiffre a été plus que doublé depuis, puisqu'à l'heure actuelle plus de 120 hectares sont plantés. C'est ce qu'a constaté et vérifié la Commission spécialement désignée à cet effet par M. le Résident supérieur de l'Annam qui, à la suite du rapport de cette Commission, a pris, à la date du 8 juillet 1901, l'arrêté transformant notre concession provisoire en propriété définitive. Or, chaque hectare planté contient de 9 000 à 9 500 pieds de thés. Actuellement, notre première concession étant entièrement plantée, nous avons commencé le défrichement et la plantation d'une nouvelle concession de 500 hectares faisant suite à la première. »

Plus loin, à propos de cette autre allégation du capitaine Bernard :

« On se contente de préparer les feuilles provenant de jardins

appartenant aux Annamites ; on n'a pas introduit de variétés nouvelles ni amélioré les plants existants. »

MM. Lombard et Cie nous communiquent des renseignements très précis :

« Nous exploitons, il est vrai, les jardins, créés par les indigènes, que nous nous sommes assurés par des contrats réguliers. Mais qu'avons-nous fait pour pouvoir exploiter les 3 500 000 pieds existants dans ces jardins? Les Annamites avaient l'habitude de tailler chaque année leurs jardins; cette taille était une véritable mutilation de l'arbuste, puisqu'ils coupaient tout : feuilles, branches, ne laissant absolument que le tronc, entièrement dépouillé. Or, dans tous les pays producteurs de thé, l'arbre à thé est amené par des tailles régulières et méthodiques à prendre la forme d'arbrisseau très touffu, ayant par cela même une très grande quantité de petites branchettes, à l'extrémité desquelles se forment les jeunes pousses qui seules, cueillies en temps voulu, permettent de faire le thé véritable, celui que l'on voit en Europe. Les Annamites vendaient le produit de leur taille, à l'état vert, à des marchands qui le revendaient eux-mêmes, et toute cette quantité de feuilles vertes et de branches servait à faire le thé commun, simplement pilonné et séché au soleil, consommé par les indigènes, que l'on vend sur les routes de l'Annam et qui est connu ici [la lettre de MM. Lombard et Cie nous est adressée de Tourane (Annam)] sous le nom de Tra-Hué. Il a donc fallu tout d'abord transformer tous ces jardins; il a fallu, de ces morceaux de bois, de ces véritables bâtons, en faire des arbrisseaux touffus. Nous y sommes parvenus, mais cela nous a demandé plusieurs années. Et comment sommes-nous arrivés à ce résultat? Au moyen de tailles raisonnées et périodiques effectuées progressivement. M. Leroy, l'un de nos associés, était allé à Ceylan en 1894 en mission officielle ; c'est là qu'il avait appris la taille des thés. En outre, nous avions fait venir de Ceylan un homme du métier. Et c'est grâce à eux deux que nous avons pu arriver à dresser chez nous un personnel connaissant la taille des thés et que nous avons pu transformer tous les jardins de la région. On ne peut donc pas dire que nous n'avons rien fait pour améliorer les plants existants.

» Pour la préparation du thé nous avons construit une grande usine à Phuthuong. C'est de Ceylan que nous avons fait venir les machines perfectionnées qui servent à préparer le thé, telles que nos rouleuses, actionnées maintenant par une machine à vapeur, nos grilleurs, etc., etc...

» Pour que notre thé convînt au goût du consommateur français qui apprécie beaucoup plus les thés chinois que les thés indiens, nous avons fait venir de Shanghaï plusieurs préparateurs chinois qui, comme nous l'avions fait avec l'Indien pour la taille, nous ont servi

à former tout un personnel d'Annamites. Pour certaines qualités de thés entièrement préparées à la chinoise, nous avons fait venir de Shanghaï des marmites spéciales employées par les producteurs dans ce véritable pays du thé. C'est encore de Shanghaï que nous faisons venir nos trieurs pour les différentes qualités de thés. C'est dans une usine que nous avons installée à Tourane que se font toutes les opérations de triage sous la direction d'un spécialiste chinois.

» On nous reproche aussi de ne pas avoir introduit de variétés nouvelles... Nous avons fait venir plusieurs fois des graines de thé de Ceylan, des graines de thé d'Annam, thé qui a une si grande réputation. Enfin, grâce à l'obligeance du R. P. Hende, le savant naturaliste attaché à l'Observatoire de Zi Ka Wei, près de Shanghaï, nous avons pu recevoir des graines de thé de Hong-Tcheou, une des provinces du Nord de la Chine dont le thé a le plus de renom. »

M. le capitaine Bernard terminait par ces mots :

« On exporte un produit de qualité inférieure, à tel point qu'il ne peut être vendu sous sa véritable étiquette. »

MM. Lombard et Cie nous affirment que les thés de l'Annam se vendent *sous leur nom*, depuis trois ans déjà. Et quant à la qualité de leurs produits, MM. Lombard et Cie, pour ne pas les vanter eux-mêmes, nous renvoient au rapport de M. le Dr Alfred Riche, directeur du Laboratoire du Ministère du Commerce, rapport tout à fait élogieux et qui établit la richesse des « thés de l'Annam » en même temps que leur parfaite identité avec les thés de Chine.

*L'Administrateur-Gérant :* H. CASSARD.

le
gr
so
ic
be
tr
ca
cu
pa
vr
pu
a p
la
leu
et
fer

LE

que
hist
Fay
ber
pré
de
une
com
n'ét
mat
doye
Pari
Pari
depu
conq
toute
ouvr
vivan
qu'u
gran

M.
dre l
n'étai
par l
plupa
empa
d'une
minu
les pi
la Ma
et pit
avait
de res
cevra
des r
émou

# LIVRES NOUVEAUX

### LES BRAVES GENS, par Paul et Victor Margueritte.

Après ces deux larges romans, *le Désastre* et *les Tronçons du Glaive*, MM. Paul et Victor Margueritte ont voulu nous donner un volume d'*épisodes* sur la guerre de 1870. Nos lecteurs ont admiré ici même le plus important de ces épisodes, cette belle *Chevauchée au Gouffre*, où abondent les traits d'héroïsme, les tableaux tragiques, les évocations éloquentes. On sait avec quel soin méticuleux les auteurs se sont documentés : il n'est pas une page, pas une ligne de cette œuvre, si vraiment française, qui ne soit contrôlée scrupuleusement; on sait aussi quel devoir pieux les a poussés à entreprendre le récit des choses de la guerre. Leur deuil filial, en même temps que leur admiration, anime partout les descriptions et les scènes. Voilà un beau livre sincère, qui fera battre le cœur de toute la France.

### LE PARLEMENT DE PARIS, SON ROLE POLITIQUE DEPUIS LE RÈGNE DE CHARLES VII JUSQU'A LA RÉVOLUTION, par E. Glasson.

Nous avions déjà sur le Parlement de Paris quelques ouvrages remarquables, comme l'aperçu historique sur le Parlement de Paris, de M. Fayard et les deux intéressantes études de M. Aubert; mais la publication de ces ouvrages avait précédé la découverte d'un assez grand nombre de documents qui éclairent d'un jour nouveau une foule de questions et permettent de mieux comprendre le rôle politique du Parlement. Nul n'était plus désigné peur mettre en œuvre cette matière nouvelle que M. E. Glasson, le distingué doyen de la Faculté de droit de l'Université de Paris. De fait, le rôle politique du Parlement de Paris ne s'est dessiné qu'au XVI^e siècle, mais depuis longtemps, le Parlement avait patiemment conquis l'autorité qu'il allait affirmer dès lors en toute occasion. On trouvera dans l'important ouvrage de M. E. Glasson un tableau toujours vivant et net de ces conflits, en même temps qu'une histoire à la fois minutieuse et large de la grandeur et de la décadence du Parlement.

### LES CHOUANS DE LA MAYENNE, par Jean Morvan.

M. Jean Morvan s'est efforcé de nous dépeindre les chouans tels qu'ils étaient. L'entreprise n'était point aisée. « Exaltés par les uns, exécrés par les autres, les chouans sont restés pour la plupart des êtres énigmatiques. La légende s'est emparée d'eux. » M. Jean Morvan s'est entouré d'une grande abondance de documents et les a minutieusement étudiés, il a compulsé toutes les pièces intéressantes contenues aux archives de la Mayenne, il a fait passer dans cette curieuse et pittoresque étude l'impression même qu'il avait rapportée de toutes ces lectures, en tâchant de rester toujours impartial. Le public s'apercevra une fois de plus que toute l'imagination des romanciers n'invente pas de détails plus émouvants que la simple réalité de l'histoire.

### AU PAYS DES AJONCS, AVANT LE SOIR, par Gabriel Vicaire.

« Quand la longue et douloureuse maladie, à laquelle il devait succomber le 23 septembre 1900, vint le surprendre en pleine force, en pleine maturité, le poète des *Émaux Bressans*, de *l'Heure enchantée* et de tant d'autres charmantes œuvres avait en préparation deux nouveaux volumes de poésies. Lui-même en avait choisi les titres : « *Au Pays des ajoncs* et *Avant le soir*. » Mais les deux recueils n'étaient pas terminés et restaient trop minces pour former deux volumes séparés. M. Georges Vicaire, le cousin, le frère du poète, a réuni les deux œuvres sous une même couverture. Le recueil est délicieux : on y retrouve partout, comme toujours dans les poésies de Gabriel Vicaire, une adorable fraîcheur d'impressions, une exquise harmonie de ruisseau léger coulant dans l'herbe; les mots, tour à tour, espiègles ou tendres, dansent, cabriolent, chantent, soupirent. Et le livre se termine sur une prière ingénue à Notre-Dame de Fourvières.

### LE MIRAGE, par Jean Bertheroy.

Parmi les romans modernes de madame Jean Bertheroy, *le Mirage* comptera comme l'un des meilleurs. On devine le sujet. L'auteur a pris son héroïne, Hélène Danteuil, au sortir du couvent, à cette minute de la vie où les illusions fleurissent partout devant elle. Assez mal élevée par ses parents, la jeune fille confond le bonheur avec le plaisir; quelques déceptions ne la guérissent pas; et, plus tard, quand elle est mariée, elle s'imagine longtemps encore être la plus malheureuse des femmes, parce que son mari est un brave homme. Mais il veille sur elle; il sait la défendre contre elle-même; à force de patience, de bonté délicate, de virile énergie, Norbert Fradier finit par conquérir sa femme. Les mirages s'effacent, l'un après l'autre. Et bientôt, tranquille et apaisée, une vie nouvelle commence pour l'épouse et pour la mère, la vie simple et droite, la vie heureuse des honnêtes femmes. Fortement et sobrement écrit, ce roman sera beaucoup lu.

### SOUVENIRS DE CARRIÈRE. 1855-1886, par le Baron des Michels.

Ces souvenirs de carrière ne portent que sur des faits dont l'auteur a été personnellement témoin. M. le baron des Michels a parcouru de 1855 à 1886 une longue et intéressante carrière. Diplomate de l'ancienne école, élevé dans cette doctrine qu'un diplomate doit s'abstenir de toute publication sur des questions de politique contemporaine, l'auteur de ces souvenirs a jugé qu'il pouvait les rassembler sans crime, en s'appliquant toutefois à ne divulguer aucun document, à éviter les questions brûlantes. Nous y avons gagné un livre attachant et alerte qui fait attendre le second volume avec impatience.

# LA REVUE DE PARIS

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**

---

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

| | UN AN | SIX MOIS | TROIS MOIS |
|---|---|---|---|
| PARIS | 48 » | 24 » | 12 » |
| SEINE ET SEINE-ET-OISE | 51 » | 25 50 | 12 75 |
| DÉPARTEMENTS | 54 » | 27 » | 13 50 |
| ÉTRANGER (UNION POSTALE) | 60 » | 30 » | 15 » |

---

*On s'abonne aux bureaux de la* Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

---

*Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.*

---

*Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la* Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

---

*Les annonces sont reçues aux bureaux de la* Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

---

*La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la* Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

---

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 18686-10-01. — (Encre Lorilleux).